

AINSI PARLAIT
MON PÈRE

DU MÊME AUTEUR

Place des Fêtes, Gallimard, Continents noirs, 2001.

Hermina, Gallimard, Continents noirs, 2003.

La Fête des masques, Gallimard, Continents noirs, 2004.

Le Paradis des chiots, Mercure de France, 2006.

Filles de Mexico, Mercure de France, 2008.

Al Capone Le Malien, Mercure de France, 2011.

La Couleur de l'écrivain, La Cheminante, 2014.

www.editions-jclattes.fr

Sami Tchak

AINSI PARLAIT
MON PÈRE

JCLattès

Maquette de couverture : Atelier Didier Thimonier

ISBN : 978-2-7096-6182-9

© 2018, éditions Jean-Claude Lattès.
Première édition mars 2018.

Préface

Je suis leur fils

Pour évoquer ce dialogue avec mon père, je pense d'abord à la sagesse des Akan, le Sankofa, symbolisé par un oiseau qui, en plein vol, tourne sa tête vers l'arrière et tient dans son bec un œuf. L'œuf contient, dans sa fragilité, le futur, c'est-à-dire aussi la continuité, la transmission. Le Sankofa des Akan, peuple dont le territoire se trouve aujourd'hui au Ghana et en Côte d'Ivoire, nous rappelle que pour aller de l'avant, nous devons regarder aussi derrière nous. Nous devons chercher notre chemin, notre force, dans nos racines.

Père, n'est-ce pas ce que tu m'avais toujours dit ? « Abou, tu nous portes au loin. Mais n'oublie pas de nous ramener ici l'essentiel du lointain. Tu vas au loin, mais, nulle part, ne deviens un être juste dans les airs. Vole, mais pose aussi le pied sur la terre et tu sentiras, où que tu poses le pied sur la terre, la

chaleur de ta terre de vérité. Va, Abou, va, mon fils, jusqu'au bout du monde. Mais, où que tu ailles, où que tu t'installas, n'oublie pas ce village où tu es né, n'oublie pas cette forge, notre forge, qui fut le lieu de tes premiers apprentissages, n'oublie pas la rosée qui a mouillé tes pieds d'enfant, n'oublie pas la rivière où, enfant, tu te baignais, n'oublie pas les premières paroles qui ont fait nid dans ta tête et dans ton cœur. Va, mon fils, va, mais en esprit, reste arrimé à ton passé. Tu danseras d'autant plus fièrement même dans la tempête que tu seras à la fois aérien et enraciné. Va mon fils. »

C'est ce que je tente de faire, Père.

Comme l'oiseau symbolisant la sagesse des Akan, je vole vers l'horizon nouveau en tournant en même temps la tête vers mon passé. Je n'ai pas un œuf dans ma bouche, mais, dans mes mains, il y a quelque chose d'aussi fragile que l'œuf, le feu de notre forge, le feu, passé et avenir, le feu que je protège contre les vents contraires, le feu qui réchauffe ma mémoire et éclaire mon chemin, le feu qui me sauve de l'oubli de moi-même et de l'oubli des miens. Je cours, je vole, je cours, je vole, mais, au fond de moi, un petit garçon sait s'arrêter pour ne pas devenir une brindille dans le tourbillon.

Dans ma solitude, quand j'écris, je perçois des échos du lointain, mais ces échos viennent toujours frôler les rives de notre village, raviver le feu de notre forge. Ils ont des ailes, mais, ta parole à toi, père, leur donne des racines, tu donnes des racines

à mes paroles ailées, à mes paroles de voyageur. Moi qui, souvent, vole, je donnerai des ailes à tes paroles enracinées. Ainsi, aurons-nous, nous deux, des ailes à nos racines et des racines à nos ailes.

Nous sommes, toi et moi, des inconnus, nous ne pouvons entrer en paroles dans les oreilles des autres sans nous présenter d'abord. Ne te lève pas de ta nuit éternelle. C'est moi seul qui suis encore du côté du bruit, c'est moi qui porterai nos deux voix. Et moi, qui suis-je ? Je suis l'enfant issu de deux infirmités. Celle de mon père et celle de ma mère.

D'abord mon père. À cause de sa jambe droite entièrement décharnée de la fesse au pied, il boitait beaucoup. Jeune homme infirme, il eut si peu de chance avec les femmes. Alors que tous ses copains, dont certains un peu plus jeunes que lui, s'étaient mariés et connaissaient déjà les bonheurs de la paternité, mon père était condamné à un célibat prolongé. Un jour (nous étions en train d'arracher les mauvaises herbes dans notre champ de maïs, et ma mère reposait sous la terre depuis quelques années), mon père me parla de son infirmité (il se doutait que sa jambe maigre m'intriguait, que je me posais des questions au sujet de son infirmité qui pesait aussi sur moi – j'étais son fils quand même, j'étais le fils du boiteux). C'est ainsi que j'appris ce qui suit. « Le malheur m'avait frappé quand je n'étais encore qu'un petit garçon. Un matin, je m'étais rendu dans la brousse pour me soulager sous un arbre. Chose

normale, banale. Mais, ce matin-là, quand j'avais voulu repartir après m'être soulagé, j'avais senti une douleur atroce dans ma cuisse droite, puis une grande chaleur dans toute ma jambe, de la fesse aux orteils. La douleur était telle que je m'étais assis dans l'herbe. Mais, comme elle ne s'atténuait pas, j'avais décidé de me relever. Je constatai alors que ma jambe droite ne m'obéissait plus : elle était entièrement paralysée. Je me refusai cependant à croire qu'il pouvait s'agir de quelque chose de grave. Et pour me prouver à moi-même que j'étais plus fort que le mal, je commençai à sauter à cloche-pied, ma seule jambe gauche devant me ramener à la maison où je racontai à mon père ce qui venait de m'arriver. Ma mère, qui m'avait entendu raconter mon malheur, fondit en larmes, elle avait compris ce que je me refusais à comprendre : un malheur. À la demande de mon père, le féticheur du village, Liso Ndou, arriva dans notre concession. Avec ses clochettes, il entra dans un dialogue avec ce qui nous était inaccessible, à nous autres. Il en tira la conclusion suivante : sous l'arbre, où j'avais déféqué, des esprits s'étaient installés pour une petite fête, et j'aurais piétiné leurs victuailles, moi qui n'avais pas le don nécessaire pour les voir. C'étaient ces êtres invisibles qui, entrés dans une grande fureur, m'avaient puni par cette douleur dans ma jambe droite. Le féticheur jura qu'il allait parvenir à calmer la colère des esprits pour que mon mal disparût, mais, au bout d'un mois, après plusieurs poules, coqs, pigeons

et un béliet, tous blancs, sacrifiés sous l'arbre où j'avais commis involontairement ma faute, ma jambe avait continué à perdre toute sa chair. Devenue toute maigre et plus courte, elle me condamna à devenir Salifou le boiteux. C'est à cause de cette infirmité que mon père, soucieux de mon avenir et convaincu que je ne pourrais pas m'en sortir comme cultivateur, avait décidé de me faire apprendre un autre métier. Il m'envoya à Agouloudè chez mon grand-père maternel, un célèbre forgeron. Il m'apprit son métier. C'est ainsi que tu es né fils d'un forgeron, fils du seul forgeron de Kamonda-Bowounda, fils du boiteux Metchéri Salifou Tcha-Koura. »

La légende dont venait de me nourrir mon père autour de sa propre infirmité faisait écho à une autre légende que j'appris ensuite, toujours de la bouche de mon père, au sujet de la plaie de ma mère (la principale concernée, ma mère, était déjà morte). Ma mère, je l'avais toujours vue avec une plaie à la cheville droite, une plaie qu'elle soignait avec de l'éosine aqueuse et des poudres à base de plantes. Parfois, cette plaie suppurante se cicatrisait. Il se formait alors une croûte qui dissimulait le mal à l'œuvre en profondeur, car, après un répit de quelques semaines, la plaie refaisait surface, suppurante.

Je me souviens que ma mère achetait parfois des rubans blancs et des compresses de gaze hydrophile chez un homme qui, chaque dimanche, venait de la ville de Sokodé pour une tournée de soins dans

quelques villages dont le nôtre, Kamonda. On l'appelait Adam Lakouta (Adam Docteur), mais il s'agissait en réalité d'un simple employé dans un magasin de feuilles de tôle ondulée, et qui, dans les milieux ruraux, s'était improvisé médecin. Il vendait aux paysans les mêmes produits pour tous les maux, leur faisait la même piqure miracle après quoi les prohibitions étaient les mêmes : durant vingt-quatre heures, ne pas se laver, ne pas consommer de l'huile rouge de palme ni d'œuf (deux enfants de mon village étaient devenus boiteux à la suite d'une piqure que leur avait faite le très sympathique docteur Adam Lakouta). Ce « médecin » vendait à ma mère, après la piqure miracle, des compresses et lui faisait un bandage à la suite d'un nettoyage sommaire de sa plaie avec de l'alcool à 90°. Et pendant des semaines, elle gardait le même bandage à la cheville, que les suintements de la plaie transformaient en un tissu très sale exhalant une odeur de pourriture qui attirait beaucoup de mouches. Quand elle s'en débarrassait enfin, elle utilisait des morceaux d'un pagne usé.

C'est mon père qui me parla, alors que l'intéressée ne vivait plus, de l'origine de la plaie de ma mère. Née à Kédjikandjo, au Togo, elle avait grandi dans le petit village de Likpe Koforidua, au Ghana, où elle s'était mariée et avait eu une fille. Un jour, en pleine activité agricole dans la plantation de cacaoyers dont s'occupait son époux, elle avait ressenti à la cheville droite comme une petite piqure de scorpion. Ce fut le début de son malheur. La plaie

qui colonisa cette partie de son corps opposa une farouche résistance à tous les traitements, de quelque nature qu'ils fussent. Un des nombreux guérisseurs qui avaient tenté de la soigner finit par exiger de ma mère, pour son bien, pour sa vie, qu'elle abandonnât au Ghana son mari et son enfant et retournât au Togo chez elle. « Ce qui t'arrive, avait expliqué l'homme pour qui les ombres de la lumière n'ont pas de secret, l'homme qui, aussi, voit la lumière des ombres, ce qui t'arrive, femme, est une chose très, très grave. Je te dis tout et moi je ne dis que ce qui est vrai, et ce qui, ici, est vrai, je vais te le dire : un prétendant que tu avais éconduit avec arrogance, tu t'en souviens sans doute, a réussi, grâce à des moyens occultes, à t'introduire, dans la jambe, à la place de tes os, les os d'un mort. La plaie qui nous est visible à tous est en vérité la sortie que les os du mort tentent de creuser pour se libérer. Mais, pour que les os du mort puissent quitter ce corps, Alimatou, tu dois t'éloigner d'ici, retourner dans le village de tes parents, ton village natal donc. Tu ne pourras revoir ton mari et ton enfant qu'après ta guérison totale, peut-être après des années. Ne pas prendre au sérieux ma parole, c'est accepter ta mort dans des délais assez brefs, car, Alimatou, si tu ne quittes pas le Ghana, alors, dans un an au plus tard, tu auras fini de pourrir dans une tombe. »

C'est en ces termes que mon père m'avait raconté la légende autour de la plaie de ma mère. Obéissant aux recommandations du guérisseur, ma mère

divorça et abandonna sa fille au Ghana pour rentrer dans son village natal, Kédjikandjo, avec sa plaie qui fit d'elle une femme peu attrayante. Ce fut sa chance à lui le boiteux du village, mon père, le célibataire méprisé des jeunes filles. Il put enfin épouser une femme, la divorcée qui n'attirait pas d'autres prétendants, la femme à la plaie dont il était le mieux placé pour comprendre la solitude (mais ce n'était qu'une divorcée, alors que tous ses copains avaient épousé de jeunes filles dont ils avaient payé, suprême honneur, les frais d'excision – on dit dans ce cas d'un homme qu'il a excisé sa femme. Mon père, dans sa vie, soit dit par anticipation, avait épousé six femmes, mais jamais plus de trois à la fois n'avaient vécu dans sa concession. À la mort de ma mère, il avait épousé une autre femme. Quand une de ses épouses l'avait quitté, il l'avait remplacée par une nouvelle. Mais il n'en avait, lui, de toutes ces femmes, excisé qu'une, l'unique qu'il épousa jeune fille, toutes les autres étant des femmes qui avaient déjà eu un premier mari et des enfants.)

Retour à ma mère et à sa plaie. Peut-être que si elle avait vécu un peu plus longtemps, ma mère aurait fini par me parler elle-même de son malheur. De sa propre bouche, j'aurais eu le récit de sa vie au Ghana. Mais elle est morte alors que j'avais juste douze ans, en 1972. Je ne cherchai même pas à connaître son premier mari, le père de ma grande sœur Awa, cet homme qui avait vécu pourtant jusqu'en 1993 (à sa mort, j'avais trente-trois ans,

vivais en France depuis sept ans.) J'aurais pu me rendre au Ghana pour que cet homme qui avait refait sa vie avec d'autres femmes, me parlât de ma mère, j'aurais pu pousser ne serait-ce qu'une curiosité d'écrivain pour me nourrir d'un passé dont je suis issu, mais je ne le fis pas. Quand on m'annonça sa mort, je me contentai de soupirer, je ne l'avais jamais vu, cet homme, sa disparition ne pouvait donc me faire souffrir. Il me restait d'autres personnes qui auraient tout aussi bien pu me parler de ma mère, surtout ma tante Azia Zinétou, la grande sœur de ma mère, cette femme qui s'était payé un pèlerinage à La Mecque, morte très vieille en 2006 quand j'avais déjà quarante-six ans, avec qui j'avais toujours eu de longues discussions lors de mes brefs séjours au village, mais à qui je n'avais jamais posé la moindre question sur sa propre vie, encore moins sur celle de ma mère. Pourquoi m'étais-je refusé à entrer dans la richesse de ces passés-là dont le lot de douleurs m'aurait édifié sur moi-même ?

Je reviens au plus important : grâce à la plaie de ma mère, mon père avait pu épouser une femme et grâce à l'infirmité de mon père, ma mère s'était remariée. De cette union, j'étais né en 1960. J'étais « revenu », car, je serais la réincarnation de mon oncle Sadamba Tcha-Koura, le grand frère de mon père, mort trop jeune, sans avoir atteint l'âge de voir blanchir ses cheveux. Ainsi, suis-je arrivé au monde avec une touffe de cheveux blancs, je suis arrivé au monde comme porteur de l'âge rêvé de mon défunt oncle.

Ma mère, je la revois encore, la vendeuse de cigarettes au détail, de boîtes d'allumettes, de kérosène, de noix de kola. Elle portait dans un grand plateau ses marchandises qu'en petite commerçante ambulante elle proposait aux habitants des villages facilement accessibles à pied. J'avais douze ans quand sa plaie, après tant d'années, tant de réapparitions intermittentes, s'était plus dangereusement infectée. Alors, mon père fit venir une camionnette au village qui emporta ma mère vers un lointain village, Aouda, où vivait un guérisseur réputé pour sa particulière connaissance des vertus des plantes et pour la qualité unique de son dialogue avec l'invisible, mais cet homme ne put rien pour la femme à la plaie. Il n'aurait, je pense, rien pu, de toutes les façons, contre une telle plaie, une plaie qui avait tant d'années d'existence et de ténacité. Cette plaie avait dû étudier sa victime avec beaucoup de patience, chercher les voies secrètes par lesquelles elle pouvait atteindre enfin le cœur de la vie.

Ma mère, avec sa plaie, mettait au monde des enfants (outre sa première fille issue de son premier mariage, elle eut avec mon père quatre enfants, moi et trois petites sœurs dont une qui mourut à l'âge de quatre ans). Mais, la plaie, elle, ne la lâchait pas. Elle avait, patiemment, secrètement, en la jambe de ma mère, creusé un tunnel. Ma mère se plaignait de la douleur qui, de la cheville, remontait jusqu'à son genou, puis, des mois plus tard, jusqu'à l'intérieur de sa cuisse. Le féticheur du village, le vieux Liso

Ndou, qui, depuis toutes ces années, combattait en vain cette plaie, finit, devant l'évolution du mal, par invalider le vieux diagnostic du devin ghanéen qui avait affirmé que dans la jambe de ma mère il y avait non pas ses propres os mais ceux d'un mort qu'un prétendant qu'elle avait éconduit y avait logés en remplacement. « Faux, dit le féticheur Liso Ndou, moi, maintenant, après toutes ces années, je sais la vérité et la vérité je vais la dire, et voici la vérité : cette femme, et je vous le dis, en vérité, oui, moi, je vous le dis, cette femme, depuis toutes ces années, avait dans sa jambe un serpent à deux têtes, qui, le serpent, maintenant se tend, se distend, creuse par une de ses têtes un trou dans la cheville, et par l'autre tête un autre trou dans la cuisse. Le problème, c'est qu'il est entré en contradiction avec lui-même : par une des têtes, il veut sortir du côté de la cheville, alors que par l'autre tête il est en train de faire un trou du côté de la cuisse. »

Diagnostic implacable de Liso Ndou : il y aura une deuxième plaie du côté de la cuisse (entretiens, ma sœur aînée, Awa, que ma mère avait eue avec son premier mari, était venue du Ghana pour se marier dans le village de notre mère, Kédjikandjo, où je suivais ma scolarité primaire. Elle avait accouché d'une fille, et, deux jours après cet accouchement compliqué, était morte, son bébé la suivit moins d'une semaine plus tard. Ma mère, à la mort de sa fille aînée, sang issu de son sang et du sang de son premier mari, dit, je m'en souviens :

« Dieu, je ne sais pas ce que j'ai pu faire pour subir tant d'épreuves. ») Je disais : diagnostic implacable du féticheur Liso Ndou : le serpent à deux têtes parviendra, en plus de celui de la cheville, à faire un trou dans la cuisse juste au-dessous de l'organe génital. Il était très précis.

Hélas, il eut raison, la douleur dans toute la jambe avait maintenant deux ouvertures, l'une au niveau de la cheville, l'autre de la cuisse, les deux suppurantes, sources donc d'une odeur assez forte qui isola ma mère dans sa chambre où entraient s'occuper d'elle ses deux coépouses et ma petite sœur puînée. Y entraient aussi pour s'occuper d'elle le féticheur et mon père. Y entraient pour s'enquérir de sa santé hommes et femmes du village. Un de ses enfants cependant se souciait si peu d'elle et n'entrait donc plus dans sa chambre. Cet enfant, c'était le seul garçon parmi sa progéniture, donc moi.

Mon attitude s'expliquait : je n'aimais pas ma mère. Même conscient qu'elle pouvait succomber à sa plaie dont l'évolution était maintenant assez inquiétante, je n'étais pas perturbé. Au contraire... Ma mère était envers moi d'une rare sévérité, elle combattait mes défauts avec une extrême dureté. Non par méchanceté, mais parce que mon père, qui avait eu tardivement son premier enfant, qui plus est un garçon et aussi la réincarnation de son propre grand frère, ne contrariait aucun de mes caprices, surtout que j'étais un élève brillant à l'école, source supplémentaire de sa fierté. Il revenait à ma mère

le devoir de me punir, et je finis par me convaincre qu'elle ne m'aimait pas, du moins me préférerait-elle ses filles, mes petites sœurs. Mon attachement à mon père devint alors une adulation, alors que ma mère, de mon cœur, s'éloignait, s'éloignait, s'éloignait. Bien que son état se fût de toute évidence dégradé (elle avait maigri, toussait beaucoup, la plaie avait entamé la dernière phase de son insidieuse destruction de la vie en elle), je ne me sentais pas concerné par son sort, et mon père ne me reprochait pas mon indifférence.

La plaie avait maintenant assuré son triomphe sur une femme qu'elle avait tenue à la jambe durant de longues années. Ma mère ne pouvait plus se tenir debout seule, elle souffrait, souffrait, souffrait. Les traitements que lui administrait le féticheur, les sacrifices qu'il prescrivait à mon père, tout cela demeura vain. Un jour le féticheur dit : « Le serpent à deux têtes est plus fort que moi, je renonce à le combattre. » Mon père ne pensa pas à l'hôpital, peut-être n'en avait-il pas les moyens, il se tourna alors vers un autre guérisseur, loin, très loin de notre village. Il décida de confier la malade, ma mère, à cet homme, dans un village lointain, Aouda.

C'est pourquoi il avait envoyé un jeune homme du village à Sokodé, la ville à douze kilomètres de notre localité, pour faire venir une camionnette qui allait emporter chez le guérisseur, à Aouda, ma mère, ma petite sœur puînée et mon père lui-même. Avant l'arrivée de la camionnette, ma mère me fit

appeler par ma petite sœur puînée (chaque fois que je me souviens de ce dernier moment où je l'avais approchée, cet instant qui fut en réalité celui de nos adieux, je retrouve, dans ma mémoire, l'odeur qui avait colonisé sa chambre). Je la vis, ma mère, couchée sur la natte, si maigre, et elle, de sa voix affaiblie, me parla : « Abou, tu n'es plus un enfant. Tu vas entrer au collège dans quelques semaines. Même ta petite sœur Ayizé qui n'a que quatre ans a compris que je suis gravement malade, pleure, tente de m'aider. Toi, tu n'entres plus dans ma chambre, tu ne cherches pas à savoir si mon état s'améliore ou s'aggrave. Si j'étais morte dans ma chambre, ce sont les autres qui te l'auraient appris. Bon, aujourd'hui, je vais partir d'ici et je ne sais pas si je reviendrai vivante, et même en sachant cela, tu ne serais pas entré dans ma chambre si je ne t'avais pas fait appeler. Bibata et Ayizé, tes petites sœurs, pleurent, toi tu continues ta vie comme si tu m'avais déjà chassée de ta conscience. Abou, je vais partir aujourd'hui, et c'est peut-être la dernière fois que j'ai l'occasion de te parler, que tu peux encore m'entendre parler. Abou, si je mourais là où je pars, je m'en irais en sachant que tu es mon fils. Maintenant, lève-toi et va, Abou. »

Je ressortis de la chambre de ma mère, son odeur en moi. Je n'étais pas triste, la leçon qu'elle m'avait faite ne m'avait pas touché. Mon père ne chercha pas à savoir ce que m'avait dit ma mère, il m'appela à son tour pour m'envoyer à Bowounda Adéli où un

paysan lui devait de l'argent. Il en avait besoin parce que de grosses dépenses l'attendaient chez le guérisseur où il tenterait de sauver ma mère. Avec le vélo de mon père, je quittai Bowounda Issoda, dit Kamonda, pour Bowounda Adéli, l'autre quartier du même village, mais séparé du nôtre de plus d'un kilomètre.

Quand je revins chez nous, avec l'argent que m'avait remis le paysan en paiement de deux houes et de trois pièges à gibier qu'il nous avait achetés, la camionnette avait déjà emporté ma mère. Mon père et ma petite sœur puînée l'avaient accompagnée. C'était fini, je ne la revis plus jamais, je n'avais d'elle, vivante, comme dernière image, que celle que j'avais eue quand elle m'avait fait entrer dans sa chambre pour me parler : l'image d'une femme si maigre qui parlait d'une voix si faible.

À l'annonce de sa mort, je ne pleurai pas (je pleurai en revanche quand mon père revint au village sans elle, je ne pleurai pas ma mère, je pleurai par compassion pour mon père dont la souffrance était palpable). Je ne me rendis, emmené par mon père, sur la tombe de ma mère que plusieurs mois après sa mort. La tombe était isolée, envahie de mauvaises herbes, que mon père et moi arrachâmes. Ce jour-là, pour la première fois, je pleurai en pensant cette fois à ma mère, à sa solitude après la mort. Elle devait se sentir si seule, dans un village qui n'était pas le sien, dans une tombe isolée de tout (le village d'Aouda était habité, en grande majorité, par des

non musulmans, l'on n'aurait pas pu enterrer ma mère dans un cimetière de non musulmans, donc on l'avait enterrée seule, dans son coin, seule, pour toujours).

Des décennies plus tard, quand j'étais retourné, au cours d'un de mes séjours au Togo, dans le village d'Aouda, où avait été enterrée ma mère en août 1972, je ne revis plus sa tombe, de nouveaux quartiers l'avaient avalée. Plus aucune trace de cette femme vaincue par la plaie. En ma mémoire, alors, se réfugia depuis ce jour une femme qui avait porté sa plaie comme une malédiction au point d'en mourir. Depuis, dans mes rêves, elle revient, et même les rêves qui peuvent tout ne l'ont pas libérée de sa plaie, elle me parle, ma mère, puis, me tourne le dos, ma mère, s'en va, ma mère, marche, ma mère, marche, marche, jusqu'à s'effacer à l'horizon pour me laisser l'impression d'une ligne qui danse.

De ma mère, il ne reste aucune photo, il ne reste qu'une identité, prénom et nom : Alimatou Essowavana Wouro Gnawou. Mais, surtout, un prénom : Alimatou. Et un clan : Dikèni. Et dans son village, et dans mon village, personne ne parle plus de moi, avec une fierté pas toujours justifiée, sans rappeler que je suis le fils de cette femme, comme si, par mon parcours, objectivement dérisoire à mes propres yeux, j'avais réhabilité cette femme que je n'avais pourtant pas su aimer, qui, probablement, ne m'avait pas plus aimé. Nous étions passés l'un à

côté de l'autre sans réellement nous rencontrer. Ce n'était pas de ma faute, ni de la sienne.

Mon père, lui, avait vécu longtemps pour mesurer comme je lui étais attaché, comme il était ma boussole dans le monde. Je suis né en 1960, il y a donc longtemps, dans mon village, premier enfant de mon père à avoir appris à lire et à écrire, l'aîné d'une famille nombreuse. Brillant élève, on me l'avait dit à l'école primaire, mais, après la classe de 3^e, ma scolarité fut plutôt un bricolage, le jonglage d'un autodidacte. Instituteur à dix-neuf ans, je réussis à vingt ans à obtenir mon bac sans être passé par la classe de terminale, toujours en jongleur autodidacte. Des études de philosophie à l'université de Lomé, sanctionnées par une licence qui me permit d'avoir une courte expérience de professeur de philosophie au lycée moderne de Sokodé, lycée où j'avais été moi-même élève de la 6^e à la seconde. Un doctorat de sociologie à l'université Paris V-René Descartes (Sorbonne V), après une maîtrise dans cette matière à l'université de Paris X-Nanterre. Quelques essais publiés. Puis, Sadamba Tcha-Koura est devenu Sami Tchak.

Cela n'a plus la moindre importance aujourd'hui, ou prendra une certaine importance dans le roman autobiographique que j'ai en chantier (notre mort, projection lointaine à souhait, peut n'être séparée de notre vie que par l'épaisseur fugace d'une seconde, d'une seule seconde, donc, ce que je n'ai pas encore

écrit n'existe pas). Mon père, je reviens à lui, je ne vais pas m'étendre sur lui dans cette introduction, je voudrais, je suis pressé de lui laisser la parole, donner à l'entendre, une voix qu'amplifiera ma plume, dont accouchera ma mémoire.

Vous ai-je déjà dit qu'avant de lire Malinowski dans le cadre de mes études en sociologie, c'est dans sa forge, dans la forge de mon père, qu'avait commencé mon éducation, dans la forge de mon père Métchéri Salifou Tcha-Koura, le boiteux, l'unique forgeron de notre village ? Je vous l'apprends donc. Le charbon, les soufflets, le feu, l'enclume, le fer rougi et le marteau ont précédé les pages et la plume. Je l'écoutais, mon père, je l'ai longtemps écouté, mon père... Après que j'avais pris un autre chemin, celui de l'école, j'avais continué à écouter mon père, mais lui aussi avait commencé à m'écouter à partir d'un certain âge, car l'élargissement de mon horizon avait fait de moi un homme qui pouvait lui apprendre des choses. J'avais mérité de devenir celui qu'il écoutait (enfin, si la forge a constitué ma première école, qu'ensuite la philosophie et la sociologie m'ont nourri, c'est surtout avec la littérature que je m'épanouis à la fois comme lecteur et comme écrivain).

Mon dialogue avec mon père s'est interrompu en février 2003, la mort s'étant interposée entre nous (le plus beau cadeau que je lui avais fait, c'était le deuxième pèlerinage que je lui avais payé

à La Mecque, en 2003, après le premier de 1996, année de ma découverte de Cuba, du Mexique et d'Haïti. C'est au cours de ce deuxième pèlerinage, celui de 2003, qu'il est mort à La Mecque, et c'était son plus beau rêve). Cependant, j'entends encore, j'entends toujours sa voix, je perçois ses mots, je les perçois toujours.

Je tenterai de le porter, mon père, de le ramener à la vie, de le faire renaître, à partir de mon dialogue avec lui, des paroles qu'il adressait à mes petites sœurs, à mes petits frères, à ses épouses, à d'autres personnes du village, tout ce que j'appelle « Leçons de la forge ».

Leçons de la forge
(la voix de mon père)

Mon père me répétait : « Mon fils, dans tout ce que nous disons, il y a des paroles dérisoires, voire ridicules. Mais le peu de paroles qui, de tout ce que nous disons, a réellement du sens, ce sont les paroles aussi vieilles que l'homme, celles qui étaient d'hier, sont d'aujourd'hui et seront de demain, à la fois d'ici et d'ailleurs. Je ne sais si je me fais comprendre, mais, de moi, ne retiens que ce qui ne peut m'appartenir. Tu m'écoutes, et tu tries. Tu m'écoutes et tu tamises mes mots. Il en restera juste des miettes, donc l'essentiel. »

Les paroles qui suivent, ce sont les « miettes » que j'ai retenues de mon père. Les paroles qui suivent, c'est ce qui, dans ma mémoire, persiste. Ma mémoire où vit celui qui ne vit plus, n'a pas de tombe au village, mais repose là-bas, à La Mecque. Ma mémoire, ici, le remet au monde, remet au monde sa voix.

1. « Que pourrions-nous réaliser de grand qui ne le fût déjà ici ou ailleurs ? Quel habit pourrions-nous porter qui fût le plus beau que nul autre humain n'eût jamais porté ? Que posséderions-nous qui fût unique dans son genre ? De quelle vertu nous vanterions-nous que nul autre humain ne possédât déjà ? Quelle pensée absolument nouvelle aurions-nous ? Mon fils, tu t'inventeras à l'intérieur de ce qui fut avant toi » : ainsi parla mon père pour m'inciter à plus d'humilité.

2. « En jouant avec la souris qu'il finira par tuer, le chat n'est que chat. En nous emportant, la rivière n'est que rivière. En nous mordant, le serpent n'est que serpent. Mais l'homme qui te blesse a dû penser au mal à te faire. Ne lui en veux pourtant pas, car,

penser au mal à faire à autrui, c'est aussi humain » : ainsi parla mon père après m'avoir raconté l'histoire d'un oncle particulièrement méchant, réputé pour son pouvoir de nuisance.

3. « Tu m'as dit que ce sage blanc nous enseigne de nous connaître nous-mêmes ? Mais, l'homme est au moins jour et nuit. On ne va pas demander à la nuit de connaître le jour, car elle n'est pas le jour. On ne va pas demander au jour de connaître la nuit, car il n'est pas la nuit. Et on ne peut même pas demander à la nuit de se connaître, car elle est plus complexe qu'elle n'a la capacité de se cerner. Si la nuit pouvait juste nous raconter la légende de l'étoile que regarde le berger, ce serait déjà un miracle. Mon fils, l'homme ne se connaîtra jamais soi-même, pas plus que l'océan ne se connaît ni que la pluie qui arrose nos champs ne connaît l'océan » : ainsi parla mon père après m'avoir écouté vanter la sagesse de Socrate.

4. « Ne regrette pas ce que tu as perdu, ne vante pas ce que tu as acquis. Tout cela s'effacera dans ta tombe, la seule demeure qu'il te faudra mériter, mon fils » : ainsi parla mon père après que j'avais évoqué cette sorte de mort symbolique que constitue l'exil.

5. « Le feu reçoit souvent l'aide du vent pour se déplacer rapidement et consumer sur son passage ce qu'il peut consumer, mais il arrive que le vent arrête le feu, quand il n'est alors qu'une flamme en train de naître » : ainsi parla mon père pour me rappeler que même la meilleure alliance a sa petite part d'incertitude.

6. « Ta langue ne coupe pas une paille, mais elle peut mettre le feu à tout un pays. La vraie sagesse commence à partir du moment où nous prenons conscience que nos mots peuvent mettre le feu à une maison, voire à tout un pays » : ainsi parla mon père pour me mettre en garde contre les propos que je prononçais surtout en état de colère.

7. « Méfie-toi de ce que tu crois être ta vérité, car ta vérité peut te fermer la porte à autre chose d'essentiel : l'humilité qui fera, à tes yeux, d'une fourmi, d'une simple fourmi, une leçon qu'il te faudrait plusieurs vies pour assimiler », ainsi parla mon père que je tentais de convaincre de ma certitude absolue qu'il n'y a rien après la mort.

8. « Si nous estimons n'avoir plus rien à apprendre des autres, alors nous n'avons plus rien à attendre de

notre propre vie » : ainsi parla mon père un matin qu'il m'avait trouvé suffisant.

9. « Nous les paysans blessons la terre pour nous nourrir à son profit, car nous sommes tous sa nourriture dont elle aurait bien pu se passer, puisqu'elle était là avant nous et sera là lorsque nous aurons tous disparu » : ainsi parla mon père alors que nous étions en train d'arracher les mauvaises herbes dans notre champ d'igname à proximité du cimetière de notre village.

10. « L'homme peut tout créer, mais il ne s'est pas créé, c'est pourquoi il demeurera petit, sous les ordres de Celui qui n'a pas besoin que nous croyions en Lui » : ainsi parla mon père en m'écoulant chanter les louanges des savants et des inventeurs, alors que quelques instants plus tôt je lui avais dit ne plus croire en Dieu tel que le décrit notre religion.

11. « Regarde ! Regarde cette petite plante. Elle porte en elle le grand arbre qu'elle ne deviendra peut-être jamais. Nous n'avons pas la hauteur de nos ambitions, puisque rien ne garantit que nous les réaliserons. Nous ne devons pas nous hisser sur elles pour nous enivrer de l'illusion de notre

importance » : ainsi parla mon père à un jeune apprenti-maçon du village particulièrement vaniteux.

12. « L'âne en érection se croit capable de posséder la terre entière. Si on lui présentait une éléphant en chaleur, il rabattrait sa queue entre ses pattes pour s'éviter le ridicule. Tout est relatif, mon fils » : ainsi parla mon père pour rire des prétentions humaines.

13. « Un père penché sur le corps de son enfant mort : le rythme normal de la vie ! Des enfants autour de leur père mort : le rythme normal de la vie ! » : ainsi parla mon père en évoquant sa propre mort : « Je rêve de vous voir tous autour de mon corps, et je redoute de devoir me retrouver devant le corps sans vie de l'un d'entre vous. »

14. « C'est bien que les jeunes courent dans tous les sens, mais cela aurait été encore mieux s'ils le faisaient pour aller conquérir le bout du monde, au lieu de courir en rond à l'intérieur de leurs propres et seuls rêves de fortune rapide » : ainsi parla mon père à l'annonce du décès en mer d'un fils du village parti au loin.

15. « Même en surprenant sur le corps nu de notre femme un autre homme, nous pouvons toujours la croire fidèle, car nos yeux n'ont jamais été la mesure de la vérité. Ne m'as-tu pas dit, toi, grâce à ton savoir acquis à l'école, que la terre est ronde et tourne autour d'elle-même ? Moi je la vois toujours plate et figée. Toutes ces décennies, mes yeux m'ont trompé. Pourquoi te fierais-tu donc à tes yeux s'ils s'érigeaient entre ta femme et toi pour tenter de te convaincre, en un bref instant, que ce qu'ils croient voir ne se peut contester ? » : ainsi parla mon père pour me mettre en garde contre la jalousie.

16. « D'un enfant, nous devons apprendre plus que nous ne pouvons lui enseigner, puisqu'il porte en lui le monde que nous n'aurons pas le temps de vivre, alors que lui a la possibilité de connaître l'essentiel de ce qui existait avant lui » : ainsi parla mon père à la naissance de mon fils aîné, Malick, le 2 juin 1987 à Ouagadougou.

17. « Le Docteur de l'islam dit ce qui est dit, mais l'essentiel n'est pas de savoir si Dieu réalise ou non nos désirs et nos décisions, l'essentiel, c'est de tenir son existence pour une évidence » : ainsi parla mon père quand je lui avais traduit dans notre langue une phrase que Juda Hallévi, dans son célèbre livre *Le Kuzari. Apologie de la religion méprisée* (livre dont

l'auteur acheva l'écriture en arabe en 1140), avait mise dans la bouche du Kuzari, roi des Khazars, qui dialoguait avec le Docteur de l'islam : « Et encore l'esprit aurait-il du mal à admettre cette chose énorme, à savoir que le Créateur de ce monde-ci, du monde à venir, des anges, des cieus et des lumineaires, se lie à cette tourbe fangeuse – l'homme – qu'il lui parle et qu'il réalise ses désirs et ses décisions. »

18. « Bientôt, je mourrai, je serai alors plus fort que mes ennemis et je ne vous quitterai plus, avec ma dignité qu'ils ne pourront tuer » : ainsi parla mon père en souffrance après une humiliation dont je parlerai plus tard.

19. « Ni le savoir ni l'argent ne comblent une femme, il lui faut un homme, un vrai » : ainsi parla mon père, un peu coquin à sa manière.

20. « Le ver de terre n'est pas mon frère, il ne me ressemble pas. Il aurait donc pu n'être strictement rien à mes yeux. Pourtant, une telle pensée ramène l'homme juste à l'homme, elle vient de la cécité de l'esprit, sinon le ver de terre est mon prochain, non qu'il me ressemble, non, mais il est mon prochain parce que je suis, comme lui, une créature de Dieu. L'herbe que je coupe, l'animal que je tue, sont mes

prochains, je suis leur prochain, par le Mystère qui nous a mis au monde » : ainsi parla mon père pour expliciter son idée selon laquelle toutes les choses et tous les êtres sont unis par leur source, Dieu.

21. « Parfois, les repas ont la saveur de nos sentiments » : ainsi parla mon père pour m'expliquer pourquoi il avait un appétit toujours grand toutes les fois où celle de ses épouses qu'il préférait ouvertement était de « tour de cuisine ».

22. « Il y a un rôle qui ramènerait l'amant adulé à sa vérité : s'il devenait le mari de sa maîtresse » : ainsi parla mon père, en discutant avec un de mes oncles.

23. « Peut-être de la bouche de l'amant, apprendrions-nous à bien connaître notre épouse, cette étrangère qui, pourtant, et souvent, se met nue devant nous. Peut-être de l'amant devrions-nous faire notre ami et confident » : ainsi parla mon père à l'un de mes cousins germains.

24. « Tu ne peux dire aimer une femme avant que tu ne sois sûr de préférer ses défauts à ses qualités. Tu ne peux donc prétendre aimer une femme que tu n'as pas pris le temps de bien connaître. Mais

tu peux juste souhaiter qu'elle devienne la mère de tes enfants, ton épouse donc, car, nous n'aimons pas forcément les femmes que nous épousons, et elles ne nous aiment pas, elles non plus, forcément » : ainsi parla mon père à un de mes petits frères qui se disait amoureux d'une jeune étrangère arrivée au village deux jours plus tôt.

25. « Même si l'éléphant était notre ami, il ne pourrait, avec son urine, éteindre l'incendie de notre maison. Attendre ou exiger des autres ce qui objectivement est au-dessus de leurs possibilités, c'est leur manquer de respect et surtout faire peu cas de notre propre dignité » : ainsi parla mon père à un oncle qui lui demandait un service dont j'ai oublié la véritable nature.

26. « Es-tu, toi, capable d'inspirer ou de dire des paroles juste belles de leur vérité comme celles que tu as lues ou entendues à travers le monde ? » : ainsi parla mon père après m'avoir écouté parler de mes livres.

27. « Je ne lirai jamais tes livres car je ne sais pas lire en français. Cependant, laisse-moi te dire ceci : tes écrits sont le prolongement de ta langue. Par eux, tu n'es responsable de rien et tu es responsable

de tout » : ainsi parla mon père en feuilletant mon roman *Place des Fêtes*.

28. « Un seul berger guide plusieurs bœufs, vaches, taureaux, veaux, parfois donc plusieurs centaines de cornes dont chacune pourrait lui transpercer le ventre. Par sa seule voix, ou aidé aussi par son chien et par son bâton, il donne la direction et maintient l'ordre. Sais-tu, mon fils, donner la direction et maintenir l'ordre de tes propres mots quand tu écris ? Si tu ne le sais pas, un jour, ils te tueront » : ainsi parla mon père, après que je lui avais traduit dans notre langue un paragraphe de mon roman *Place des Fêtes*.

29. « Tu es le seul à savoir si tu souhaites n'être qu'un chien qui aboie ou un homme dont la voix s'entendra et se respectera alors que les asticots en auront fini avec le corps » : ainsi parla mon père le jour où je lui avais expliqué que ma parole était dérisoire dans le concert du monde.

30. « Si, attiré par des grains, des vers, des fruits ou pour quelque autre raison, l'oiseau descendu à terre oubliait qu'il a aussi et surtout des ailes, alors c'est sa vie qui s'envolerait pour l'abandonner, lui, dans le ventre d'un prédateur avisé » : ainsi parla mon père à un de mes petits frères.

31. « Nous n'allons pas exiger d'une femme en train d'accoucher qu'elle obéisse à nos règles de pudeur et de décence. Toute à ses douleurs, que lui importe la béance de son sexe ! Même à sa mort qui pourrait survenir en cet instant, puisque nombre de femmes meurent en couche, elle ne pense. Une seule chose compte : qu'il sorte de là, ce bébé à grosse tête issu peut-être d'un maigre phallus » : ainsi parla mon père quand on lui apprit qu'une de mes tantes avait accouché près de la margelle du puits du village.

32. « Ici, avant ta naissance, coulait une rivière fougueuse et poissonneuse. Aujourd'hui, l'herbe en a effacé jusqu'au lit. Frère, il n'y a point d'abondance qui ne soit menacée de tarir sans laisser la moindre trace » : ainsi parla mon père à l'un de mes oncles, un homme naguère riche au Ghana et revenu très pauvre au village.

33. « Que peut faire une épouse fidèle que son mari accuse d'infidélité ? Puisqu'elle ne le convaincra jamais de son innocence, elle doit lui donner raison par un acte d'infidélité notoire. Ainsi tiendra-t-il sa coupable, à reconquérir ou à répudier. Au moins, surtout, dans sa douleur, s'accrochera-t-il à sa vanité de celui qui sait tout » : ainsi parla mon

père à une nièce fidèle et battue par son mari qui se croyait cocu.

34. « Tu me dis que la pierre ne meurt pas de froid. Es-tu une pierre, toi ? Alors, qu'en sais-tu ? J'attends d'écouter les pierres pour me prononcer » : ainsi parla mon père à un de mes petits frères qui dissertait avec emphase sur la vie des pierres.

35. « Nous maigrissons de toute la richesse humaine des personnes que nous avons méprisées au lieu de les accueillir en nous » : ainsi parla mon père après avoir sermonné ma sœur puînée qui avait haussé la voix sur un petit mendiant.

36. « Que suis-je, sinon rien par moi-même, et tout, en tant qu'être en relation avec l'univers » : ainsi parla mon père deux jours après son premier voyage à La Mecque.

37. « L'eau que nous avons refusée à l'étranger assoiffé, cette eau, peut-être devrions-nous la conserver pour notre toilette mortuaire » : ainsi parla mon père à l'une de ses épouses qui avait montré, de la main gauche, le chemin de la rivière à un jeune inconnu venu chercher chez nous de quoi étancher

sa soif (je dois, à la décharge de cette épouse, préciser le contexte dans lequel elle avait eu cette réaction, elle dont le sens de l'hospitalité était assez grand : cette femme avait été injustement, deux heures plus tôt, accusée par mon père d'être responsable de la mort de l'une de nos chèvres qu'elle avait oubliée dans la brousse où ce pauvre animal avait été mis à l'attache. Indignée par cette accusation, elle avait eu, quand était venu l'étranger, une réaction en marge de sa belle humanité).

38. « Regarde ce plafond de bois. N'est-il pas intact ? Et pourtant, il s'effondrera bientôt, car les termites, depuis de longs mois, le rongent. Ainsi sont nombre des humains, des robustes en apparence mais en vérité des êtres déjà rongés de l'intérieur dont l'effondrement ne surprend que ceux qui voient juste l'apparence » : ainsi parla mon père lorsqu'on lui apprit la mort soudaine du jeune menuisier du village.

39. « Tu prétends avoir terrassé tous tes concurrents dans les sept villages, hein, beau champion de lutte ? En es-tu sûr ? Es-tu sûr qu'il ne te reste aucun concurrent à terrasser ? Tu veux que je te dise la vérité, tu le veux ? Jeune homme, ta victoire ne sera complète que le jour où tu mettras à genoux ta

propre ombre » : ainsi parla mon père au plus grand lutteur du village qui s'inventait sa propre légende.

40. « Mon fils, je suis forgeron, donc ami du feu, mais le feu peut me brûler à mort. Le pêcheur prend le fleuve en chantant, mais l'eau peut l'avalier, l'emporter. Le chauffeur Issa aime son camion, mais il peut mourir dans un accident de la route. Tu as la chance, toi, de beaucoup voyager, donc d'emporter partout ta mort avec toi » : ainsi parla mon père à qui je racontais mes aventures d'écrivain voyageur.

41. « Il y a des oiseaux qui ne font pas de nid. Je ne sais s'ils se plaignent de la méchanceté des pluies. Il y a des paysans ici qui abandonnent leurs champs aux mauvaises herbes. Je ne comprends pas qu'ils puissent ainsi se plaindre de manquer de vivres. Mon fils, une part de tes échecs dans la vie interrogera la force de ton engagement derrière tes ambitions » : ainsi parla mon père alors que, après un mois de vacances, je devais quitter le village pour repartir en France.

42. « La maladie d'un enfant n'est pas l'ultime frontière du rêve de ses parents, mais, peut-être, une épreuve qui consiste pour eux à gravir une montagne toute leur vie à la recherche du fruit précieux que beaucoup d'autres ramassent à leurs pieds » : ainsi

parla mon père à une tante dont la fille avait un handicap mental.

43. « Que m'importe que tu ne reviennes pas ici, puisque tu n'as jamais quitté la forge où moi je t'ai toujours senti chaque fois qu'avec mon marteau, sur le fer rouge posé sur l'enclume, je tape pour donner naissance à un objet ? Je te revois toujours, avec tes gestes d'habile forgeron. Puisque je te dis que tu n'es jamais parti d'ici, alors pars libre de parcourir le monde, de découvrir ce qui, à travers toi, grandira le village » : ainsi parla mon père dans notre forge où je tentais de retrouver l'ombre de mon enfance.

44. « Tu n'es pas le début ni la fin du monde de ton épouse, mais son ouverture vers les horizons multiples de la tristesse et de la joie, du doute et de la solitude, du rêve et du désespoir. Surtout, accompagne-la sur chaque piste de ses tentations sans craindre de la perdre. C'est ainsi que tu seras en partie l'artisan de son bonheur » : ainsi parla mon père à qui j'annonçais mon mariage avec celle qu'il ne connut pas.

45. « Mon fils, ton rire n'aura de sens qu'après que tu auras appris à rire de toi-même, et ta puissance ne sera efficace que si tu savais la cacher » : ainsi parla mon père ce matin qu'il me prodiguait des conseils.

46. « Toutes les couleurs dont se pare un caméléon ne sont belles que parce qu'elles épousent la forme authentique de ce curieux animal dont la langue va plus vite que lui-même, car sa langue c'est son arme imparable » : ainsi parla mon père pour m'exhorter à demeurer moi-même, donc authentiquement moi, au milieu de toutes mes métamorphoses de survie.

47. « Si par choix vous sautiez d'un arbre ou de quelque hauteur que ce soit pour en finir avec vous-mêmes, sachez au moins que votre sang n'impressionnera pas la terre » : ainsi parla mon père qui ne supportait pas l'idée de suicide, mais nous conseillait, dans n'importe quelle circonstance, d'attendre que la mort nous vienne d'elle-même comme un cadeau du ciel.

48. « Même en se rétrécissant, le fleuve ne court pas le risque de se faire avaler par le ruisseau qui se jette en lui, et ce n'est pas parce qu'il a maigri que l'éléphant deviendrait plus petit que le lièvre. Il y a des hiérarchies difficiles, voire impossibles, à inverser » : ainsi parla mon père pour m'exhorter, tout en étant ambitieux, à savoir où se situe exactement ma place.

49. « Il est aussi facile à l'aveugle de simuler le sommeil qu'il nous est aisé de paraître inoffensifs derrière nos mauvaises intentions. La beauté humaine se trouve aussi, parfois, dans cette duplicité », ainsi parla mon père pour nous exprimer sa vision des choses, alors que nous étions assis autour d'un grand bol de ragoût d'igname et de viande de lièvre.

50. « Écoute ! Écoute les murmures du ruisseau à jamais tari ! Regarde ! Regarde au loin, comme des mirages, la danse de ton passé ! » : ainsi parla mon père qui me sentait triste devant une photo jaunie où l'on me voyait bébé sur ses genoux (« Tu n'étais qu'un bébé, avait-il ajouté, moi j'étais jeune. Aujourd'hui, tu es un père et moi je ne suis plus jeune. Nos chemins bifurquent, mais, mon fils, regarde bien devant nous. Il y a un horizon, unique pour tout le monde : la mort. La vie, c'est ce chemin, celui de la mort, que nous devons tenter de rendre lumineux pour les générations qui ne connaîtront peut-être même pas notre nom »).

51. « Lorsque nous commençons à avoir toujours raison, c'est que nous sommes devenus notre seul véritable interlocuteur » : ainsi parla mon père parce que, ce jour-là, je réfutais tous ses arguments.

52. « Avec un furoncle aux fesses, le roi ne peut jouir, assis tranquillement, de son trône. Il n'est plus le roi, mais un homme qui souffre » : ainsi parla mon père après un conte de son cru.

53. « Si par cynisme, par colère ou par vengeance, nous imposons à notre ennemi aux fesses couvertes de furoncles une pierre pour siège, n'oublions pas, après nous être rasé la tête, d'y poser un caillou en guise de coussinet avant de coltiner notre propre destin » : ainsi parla mon père à un de mes oncles qui avait obligé l'amant de sa femme à danser pieds nus sur des tessons de bouteille.

54. « Si ce Blanc dont tu me parles a raison, alors, l'Homme est une erreur dont nous devrions avoir plutôt honte » : ainsi parla mon père après que je lui avais traduit, difficilement, dans notre langue maternelle, le tem, une pensée de Nietzsche tirée d'*Ainsi parlait Zarathoustra* : « L'homme a besoin de ce qu'il y a de pire en lui s'il veut parvenir à ce qu'il y a de meilleur. »

55. « Par ce que tu m'apprends, je comprends pour la première fois que même le poids de l'éléphant

peut sembler ridicule. Tu vois ? Que peux-tu avoir, que peux-tu savoir, que peux-tu réaliser, que peux-tu faire, que peux-tu dire, pour mériter d'être absolument au-dessus des autres ? » : ainsi parla mon père après m'avoir écouté lui préciser, contre son affirmation selon laquelle l'éléphant était le plus grand animal créé par Dieu, qu'une baleine pouvait peser jusqu'à 150 tonnes, alors que l'éléphant en pèse tout au plus 5, rarement sept, que la seule langue de la baleine est plus lourde qu'un éléphant.

56. « Un petit conseil : à chaque levée du jour, contemple la beauté du soleil sortant, comme un énorme œuf, d'un coin du ciel, et dis-toi que peut-être le lendemain, tu ne seras plus là pour assister à cette naissance » : ainsi parla mon père pour m'exhorter à mieux jouir de chaque jour qui passe.

57. « Dis-moi : lorsque tu parles dans cette langue, le français, est-ce que tu te comprends réellement, aussi profondément que je comprends parfois tes soupirs et tes longs silences ? » : ainsi parla mon père qui nous avait écoutés discuter, un de mes petits frères et moi, longuement en français.

58. « Je ne t'en veux pas de rêver dans la langue des autres, je te maudirais plutôt si tu te prenais pour

les autres » : ainsi parla mon père à qui j'avouais ma difficulté à lui raconter nombre de mes rêves puisque je rêvais plus souvent en français.

59. « L'eau, à force de persévérance, parvient à creuser son chemin dans le rocher. Mais on peut aussi soutenir que c'est le rocher qui résiste à l'eau, et l'oblige, si elle ne veut le contourner, à y creuser elle-même son chemin. Le rocher refuse de céder le passage, le rocher refuse de se déplacer, et avec un trou, il consolide sa position, il n'est plus bousculé, il devient pour l'eau un repère obligé. Mon fils, aucune victoire n'est entière, aucun échec n'est total. Parcours le monde avec cette leçon de l'eau et du rocher » : ainsi parla mon père à qui j'exprimais mes doutes de plus en plus grands devant mes nombreuses attentes déçues.

60. « Ce que tu m'apprends m'enrichit au moins autant que je t'enrichis par ma parole, mais le plus important n'est pas là, ni dans ton enseignement ni dans le mien, le plus important, tu veux le savoir, le plus important ? Toi et moi grandissons ensemble de notre dialogue » : ainsi parla mon père à qui, un matin, je dis ma fierté de pouvoir boire à la source de sa parole.

61. « Même ces grandes étoiles dont tu me parles sont insignifiantes face à l'Infini, et l'Infini ne représente rien face à Dieu, car Dieu est Tout, c'est pourquoi il n'est nul besoin après L'avoir évoqué d'ajouter qu'Il est grand. Il est » : ainsi parla mon père au cours de l'une de nos discussions sur la foi, la religion et Dieu.

62. « Si tu me dis que l'âme n'existe pas, au lieu de soutenir avec modestie que tu n'y crois pas, ce serait comme si tu avais été capable de m'expliquer pourquoi nos yeux ne se voient pas eux-mêmes sans la médiation d'une surface réfléchissante, ou pourquoi nous ne parvenons pas, sans les machines des médecins, à voir dans notre propre ventre. Tant de mystères de notre propre corps, et nous allons, nous, prétendre décider, au sujet de l'Invisible, de ce qui existe et de ce qui n'existe pas ? Le chemin que tu as pris t'a permis de découvrir des choses et des vérités que nous autres aurions crues impossibles. Le chemin que tu refuses de prendre, ou duquel tu as décidé de sortir, est peut-être le seul qui concilie tout ce que nous savons et ne savons pas » : ainsi parla mon père attristé par ma vision du monde, qu'il croyait à tort athée.

63. « Ce que voient les chiens, nous ne le voyons pas forcément. Ce que sentent les chiens, nous ne

le sentons pas forcément. Ce que pensent de nous nos propres chiens, nous ne le saurons jamais. Que vaudrait notre existence si elle se réduisait à ce que nous voyons, sentons, pensons ? Ce qui la tient debout, notre existence collective ou individuelle, ce qui la tient réellement debout, c'est l'ensemble de ce à quoi nous croyons au-delà de la raison et des sens » : ainsi parla mon père dans sa tentative de me ramener à la foi religieuse que j'avais perdue.

64. « Je sais à qui tu penses. À ta femme nue. Et je te comprends. Mais, me comprends-tu, toi ? Je pense à ta mère qui, depuis que toi tu avais eu douze ans, s'était placée définitivement au-dessus de mes désirs. Tu retrouveras nue ton épouse qui t'obsède. Je ne retrouverai ta mère que quand le vent aura éteint le feu fragile de ma vie. Tu crois peut-être que la polygamie efface en moi la douleur de la perte de ta mère. Non, chacune de mes épouses est comme un mot essentiel. Mais comme première épouse, ta mère était le premier mot de ma parole de mari. Sans elle, ma parole de mari a perdu sa racine, désormais elle flotte. Donc, toi qui retrouveras l'absente, tu devrais t'oublier pour avoir un peu de compassion pour moi » : ainsi parla mon père en me regardant.

65. « Notre mort ne nous appartient pas, mais nous n'échapperons pas à celle d'une partie des

êtres qui nous sont liés par le sang, par l'amitié, par l'amour. Chacun de nous affronte plusieurs fois la mort avant qu'elle ne lui vienne. Telles sont les épreuves fondamentales de notre vie » : ainsi parla mon père au cœur de nos discussions sur nos morts, nos chers disparus, dont ma mère.

66. « Suspend ta joie si elle côtoie les vrais malheurs même de tes pires ennemis » : ainsi parla mon père alors que nous discussions à bâtons rompus dans notre forge.

67. « Je suis un ignorant. Mais, chaque fois que je me rappelle que tu es mon fils, je me sens riche de ton immense savoir acquis à l'école et sur les sentiers du monde. Cependant, Aboubakar Sadamba Tcha-Koura, tu ne deviendras réellement, à ton tour, mon père que si, de cet immense savoir, tu parvenais à m'offrir la clé d'une énigme : où vont les larmes des poissons ? » : ainsi parla mon père pour se moquer de tous les livres que j'avais exposés sur ma table, dans ma chambre, au village, au cours de ce mois de vacances.

68. « Mon fils, tu n'es pas le seul à avoir des yeux pour savoir que la femme que tu as épousée est belle, et la femme que tu as épousée ne doit pas

s'en vouloir d'attirer par sa beauté tant de regards où pointent quelques désirs. Mais elle est, elle, la seule mesure de ses écarts. Où elle voudra aller sans toi, sans ton autorisation, elle ira, même s'il lui faut, pour cela, passer par un trou de fourmi » : ainsi parla mon père à l'un de mes petits frères très jaloux.

69. « Tu es en train de me dire que ce que tu écris ne peut avoir un sens pour moi ? Non, non, non, ne renonce pas. Ce qui est sorti de ton ventre dans cette langue, le français, tu dois pouvoir me le traduire en notre langue, le tem. Si tes mots ont réellement un sens, tu devras pouvoir me les traduire. À moins qu'il ne s'agisse de bruits, non de paroles. Sinon, toute parole essentielle a son équivalent dans toutes les langues humaines » : ainsi parla mon père à qui je renonçai à traduire dans notre langue, le tem, ces mots que j'avais écrits et qu'il m'avait demandé de lui lire pour qu'il en appréciât, à défaut du sens, la sonorité : « Je sais, je le sais : le plus authentique de moi s'est évanoui il y a des décennies. Je ne traîne plus que cette illusion qu'il me faudra un jour enterrer sous un amas de crottes de chien. »

70. « Tu veux naître de toi-même, me dis-tu, mais tout humain naît de lui-même en passant par le mystère que son père et sa mère ont rendu possible. Et ce mystère qu'ils ont rendu possible ne

leur appartient pas, il vient de loin » : ainsi parla mon père après m'avoir écouté traduire en une phrase, avec beaucoup de prétention, le sens de mon engagement littéraire : « J'écris pour me mettre au monde. »

71. « L'oiseau qui était dans cette cage, dans cette cage maintenant vide, cet oiseau, le canari, a, un beau matin, rencontré sa mort : un serpent s'est glissé jusqu'à lui. Mais, personne dans cette maison n'a oublié la beauté de ses chants. Parviendras-tu, toi, mon fils, à être comme cet oiseau, pour que ton chant te survive par sa beauté ? » : ainsi parla mon père au sujet de mon rêve de postérité.

72. « Un jour, mon fils, ce petit village pourrait devenir grand par ton nom » : ainsi parla mon père qui semblait fier de moi.

73. « Ainsi donc, beaucoup de celles et de ceux qui écrivent des livres ont changé leur nom sans le perdre ? Tu n'as donc pas perdu le tien ? Le village ne t'a pas perdu ? Tu as peut-être eu raison de devenir Sami Tchak, mais, un jour, nous, nous ici, nous dans ce village, nous écouterons ton chant, le chant du fils que j'ai eu, le chant d'Aboubakar Sadamba

Tcha-Koura » : ainsi parla mon père au sujet de mon pseudonyme.

74. « Si c'est ce que tu penses réellement de toi, alors Sami Tchak aussi pourrait devenir mon fils. Le moineau n'envie pas l'aigle, il mène avec fierté sa vie de moineau » : ainsi parla mon père à qui j'avais traduit, de ma plume, les mots suivants : « Je suis juste un moineau, mais un moineau conscient de ses blessures et de la tragédie que constitue le simple fait d'être vivant. C'est pourquoi j'écris. »

75. « La modestie est une grande vertu qu'il ne faut pas confondre avec le mépris ou la dévalorisation de soi » : ainsi parla mon père, j'ignore à quelle occasion.

76. « Alors que l'on nous propose un fauteuil, nous n'allons pas nous asseoir sur un œuf de poule pour nous faire discret. À moins que tel ne soit notre secret espoir, le ridicule que provoquerait cette situation attirerait sur nous l'attention que nous ne méritons pas » : ainsi parla mon père pour me mettre en garde contre la fausse modestie.

77. « La vipère s'en est allée après sa mue, mais sous sa nouvelle peau elle a conservé sa vérité. Ne nous fions pas au masque » : ainsi parla mon père au sujet d'un voleur de bœufs reconverti en gentil vendeur de noix de kola.

78. « Dans le nid douillet, le serpent peut se glisser pour le malheur des oisillons. Nulle part, nous ne sommes à l'abri du venin du destin » : ainsi parla mon père plutôt fataliste ce jour-là.

79. « Je me souviens de l'histoire de cette femme que l'on racontait dans notre village, donc ici même, je me souviens de l'histoire de cette femme qui, alors qu'elle était en pleins ébats avec son amant, se redressa soudain parce qu'elle avait entendu des "On va la prendre chez son amant, cette chienne infidèle". (C'est ce qu'elle-même avait raconté, propos confirmés par son amant.) Elle n'avait pas compris que les cris se propageaient juste à la porte fermée sur ses amours coupables, émanant d'hommes et de femmes qui avaient réuni depuis un moment les preuves de son infidélité. Celle qu'elle était impatiente d'humilier, c'était elle-même. Ce qu'il y eut de beau dans cette histoire, moins que son mensonge : "Je m'apprêtais à me livrer à vous pour que vous m'humiliiez. Ça tombe bien, vous êtes là et je suis nue", ce fut l'attitude de nombre d'épouses qui

la couvrirent de leur propre pagne pour se retrouver nues, elles. De cela, nous sommes rarement capables : nous déshabiller pour protéger de la honte ceux qui se retrouvent nus en public, fussent-ils des personnes dont la culpabilité ne fait pas de doute, fussent-ils nos pires ennemis » : ainsi parla mon père qui m'exhortait à manifester de l'humanité envers des personnes jetées à terre par leurs propres fautes, par leur propre culpabilité.

80. « Le fleuve apporte à l'océan les nouvelles des montagnes émergées et l'océan permet au fleuve d'entendre l'histoire des montagnes immergées. Le monde est complémentarité, mon fils » : ainsi parla mon père je ne sais plus à quelle occasion.

81. « Ce n'est pas l'anus qui pue, il ne conserve que l'odeur de notre intime vérité » : ainsi parla mon père pour m'exhorter à chercher l'origine réelle de mes problèmes.

82. « Même le silence de ceux dont les mots sont insignifiants devient un peu trop bruyant » : ainsi parla mon père pour me faire comprendre que même le silence ne suffit pas, après que je lui avais rapporté un proverbe chinois qu'il trouva pourtant

très beau : « Si ce que vous avez à dire n'est pas plus beau que le silence, alors taisez-vous. »

83. « Nos mets raffinés ne peuvent séduire le bousier, il est tout à son bonheur de merde, lui, l'irréductible coprophage » : ainsi parla mon père pour m'enseigner la force qui réside dans le fait de ne pas cultiver d'envie pour des choses dont nous n'avons nul besoin.

84. « Sami Tchak a sans doute raison de dire : "L'union fait la force, bien sûr, mais pour que cela me devienne une évidence, j'attendrai de voir des fourmis parvenir à emporter le cadavre d'un éléphant." Mais mon fils à moi, Aboubakar Sadamba Tcha-Koura, pourrait aussi comprendre que sans leur union, les fourmis n'auraient jamais réussi à se construire leur demeure ni à se nourrir. Elles emportent des chenilles beaucoup plus grosses qu'elles. Que leur importe le corps de l'éléphant ! Elles n'en ont pas besoin » : ainsi parla mon père pour se moquer de mon pessimisme.

85. « C'est d'un œuf fragile qu'est sorti l'aigle puissant. C'est d'un œuf fragile qu'est sorti aussi le puissant crocodile. La fragilité et la puissance se tiennent toujours la main sur le chemin ordinaire

de la vie » : ainsi parla mon père pour me rappeler cette irréductible dualité au cœur du vivant.

86. « Cela ne me coûte rien de me rêver roi, il me suffit juste de bien m'asseoir sur mon siège de valet de ma propre condition humaine » : ainsi parla mon père qui m'enseignait le réalisme.

87. « Au lépreux qui me vante la beauté de ses mains et de ses yeux, je n'ai rien à répondre, sauf à reconnaître que sa maladie parle pour lui » : ainsi parla mon père, je ne me souviens plus à quelle occasion.

88. « On n'invite pas à la danse du grand vent un arbre qui n'est pas suffisamment solide de ses racines en son sol » : ainsi parla mon père pour m'exhorter à rester plus près de mon authenticité.

89. « L'escargot n'a aucune raison d'avoir peur du feu qui avance, puisque même sa coquille ne le sauvera. Il n'a pas non plus à envier le sort du lièvre qui court à toute allure, car les chasseurs et leurs chiens l'attendent » : ainsi parla mon père pour me rappeler que notre lenteur ou notre rapidité ne sont ni un handicap ni un avantage au rendez-vous de la

mort, puisque c'est celle-ci qui, à son propre rythme et selon ses fantaisies insondables, vient à nous.

90. « Notre plaie mieux que nous connaît la cruauté des mouches. Mais mieux que notre plaie, nous savons ce que signifie la douleur » : ainsi parla mon père, je ne sais plus à quelle occasion.

91. « Le buffle, de ses cornes puissantes, ne peut transpercer le vent, et avec sa queue tranchante jamais le crocodile ne parviendra à blesser l'eau. Tant de situations qui ridiculisent nos meilleures armes ! » : ainsi parla mon père pour m'apprendre à respecter mes limites.

92. « Ce que tu écris sera aussi vaste et aussi profond que ton monde si tu pars de celui que tu es réellement, non de celui que les autres croient que tu es devenu ou veulent que tu deviennes » : ainsi parla mon père après que je lui avais traduit, difficilement, dans notre langue ces mots de ma plume : « Mon monde est plus vaste et plus profond que mes mots pour le dire. En écrivant, je sais que j'appauvris ma propre vérité comme le singe qui, au cirque, donne l'impression d'avoir acquis plus d'intelligence que les autres individus de sa race, alors qu'il a juste perdu sa vérité de singe. »

93. « L'ouragan qui dévaste tout sur son passage a ses limites, car, jamais, il ne déplacera une montagne » : ainsi parla mon père pour se moquer des gens de pouvoir qu'il voyait à la télé.

94. « Qui, pour m'impressionner, fera entrer un éléphant dans un trou de souris ? Qui, pour m'intimider, enfermera toute l'eau d'un fleuve dans une bouteille ? » : ainsi parla mon père le jour où le chef du village avait menacé de tuer une de nos brebis errant dans ses champs de maïs.

95. « Et je les entends pérorer, si gonflés d'eux-mêmes, si imbibés de leur propre importance, comme s'ils avaient détenu le pouvoir d'éteindre par leurs crachats le feu qui consume leur propre maison ! Hélas, je m'entends aussi moi-même » : ainsi parla mon père pour me rappeler la nécessité de l'autocritique.

96. « Jamais nous ne pourrons, par nos crachats de haine, faire s'effondrer un mur de pierres, pas plus que nous ne tuerions un éléphant avec une fronde et un caillou » : ainsi parla mon père, à deux de mes petites sœurs et à moi, au sujet des désastres sur notre santé de la haine et de la jalousie.

97. « Celui qui, de colère, donne, avec son pied nu, un coup à un rocher, sait ce que signifie se faire mal à soi-même » : ainsi parla mon père alors que nous arrachions des mauvaises herbes derrière notre concession.

98. « Ne dis jamais que quelqu'un d'autre pense comme toi, mais que vous avez, pour un sujet précis, les mêmes idées. Dire que quelqu'un d'autre pense comme toi, c'est oublier que toutes tes pensées, si elles sont justes, profondes, ne peuvent t'appartenir, car, forcément, elles étaient là avant toi » : ainsi parla mon père pour me rappeler que je suis juste héritier des idées et pensées universelles.

99. « Tu m'as parlé de cet homme qui payait une femme pour qu'elle l'humilie (il s'agit de Sacher-Masoch), tu m'as parlé de ces femmes et hommes, dans ton pays d'adoption et ailleurs, qui se font frapper, torturer pour avoir du plaisir (les pratiques sadomasochistes). Mon fils, crois-tu réellement que ce grand homme chinois que tu admires a forcément raison lorsqu'il nous dit de ne pas faire à autrui ce que nous n'aimerions pas que l'on nous fasse ? Autrui peut attendre de nous, pour son plaisir, pour sa santé, pour tout autre raison, ce que

nous n'attendons pas de lui. Nous pouvons attendre du prochain ce qu'il ne désire pas pour lui-même. Cependant, et je suis d'accord avec ce Chinois dont tu me parles, en absolu, si chacun de nous évitait de faire aux autres ce qui est objectivement de la méchanceté, de la trahison, une atteinte à la dignité, si chacun de nous évitait d'infliger aux autres ce qu'il ne voudrait pas subir, nous deviendrions tous meilleurs et l'humanité réaliserait sur terre le rêve du paradis que nous projetons au Ciel » : ainsi parla mon père à qui j'enseignais les maximes et pensées de Confucius.

100. « Respecter l'honneur et la dignité des autres suppose aussi que nous évitions de leur poser des questions dont nous connaissons les réponses humiliantes. À l'affamé, nous devons juste un peu de notre repas, au lieu de lui demander : "As-tu déjà mangé ?" » : ainsi parla mon père, je ne sais plus à quelle occasion.

101. « En chacun de nous, il y a la possibilité de tous les défauts et de toutes les vertus. Chacun de nous, dans sa vie, a pu, par ses paroles et par ses actes, sortir du droit chemin, et même si personne ne le sait, lui-même ne l'ignore pas. Mon prochain me porte en lui, je le porte aussi en moi. Si je suis en partie mon prochain, et que mon prochain est en

partie moi, il m'est parfois nécessaire de me méfier de lui et de moi. Je ne suis pas la perfection, je ne suis pas la référence absolue, et mon prochain peut avoir des défauts, des propos et des actes méprisables. Devrais-je, par exemple, aimer l'assassin comme moi-même ou aurais-je le devoir, au moment où le prochain commet ce crime-là, de l'exclure de l'humanité que je voudrais protéger en moi ? Quand je me retrouve en face de quelqu'un, je vois d'abord juste une surface, c'est-à-dire ce qu'il voudrait que je croie qu'il est, mais aucun humain n'est ce qu'il voudrait que nous croyions qu'il est. Derrière son sourire, il y a peut-être un essaim de mauvaises intentions. Derrière la surface séduisante, il y a une profondeur trouble. J'interprète donc la parole assez forte du prophète Issa comme ceci : "Avant que tu ne découvres que ton prochain est coupable d'actes ou de paroles indignes de l'humanité que tu défends en toi, considère-le comme l'autre toi-même. Aime-le comme toi-même." Or, mon fils, même ainsi interprétée, la parole assez forte du prophète Issa reste absolue, donc impossible à mettre en pratique en toutes circonstances. Et si je ne m'aime pas, devrais-je alors ne pas aimer mon prochain ? Et si je suis un homme vil, méprisable, devrais-je aimer des hommes vils, méprisables ? Le prochain que je peux aimer comme moi-même est abstrait. Moi-même comme une référence, je suis abstrait. Le prochain et moi-même comme êtres concrets, nous sommes plus troubles. Je ne suis objectivement pas

digne de l'amour de tout le monde, et beaucoup de personnes ne sont pas dignes de mon amour. Je ne suis d'ailleurs pas toujours digne de mon propre amour. Mon fils, moi je te dis plutôt ceci : en tout prochain, même en le plus vil, suppose la belle humanité qui mérite que tu la défendes. Ce que tu as à aimer chez ton prochain, c'est cette belle humanité que nous supposons et que peut-être nous-mêmes avons déjà trahie, ou pourrions blesser » : ainsi parla mon père pour commenter le « Aime ton prochain comme toi-même » du Christ.

102. « Quel sens a un palmier ? Tu le sais, toi ? Il n'existe pas pour nous fournir de l'huile, ni du vin, encore moins pour que nous fassions de ses palmes de multiples usages, ou que son tronc pourri nous serve à faire du feu. C'est nous qui lui avons donné ces sens, les sens du palmier à nos yeux sont les sens que nous lui donnons en fonction de nos besoins. Son sens propre, nous l'ignorons. Mon fils, ne sois pas un palmier, et ne laisse à personne le droit de te donner ton sens, de te dire qui tu es. Tu es le seul à savoir réellement pourquoi tu vis. Cependant, il y a des moments où, pour ton bien, tu dois devenir un palmier : lorsque tu peux, grâce aux autres, savoir mieux où tu vas. Mon fils, tu n'es pas un palmier et tu es un palmier. C'est pourquoi tu ne peux être juste celui que tu souhaites ou prétends être » : ainsi parla mon père qui pourtant m'avait déjà dit un

autre jour que j'étais seul maître de mon destin et du sens de ma vie.

103. « Même dans un arbre épineux je sais m'asseoir nu sans que mes fesses ne soient piquées, donc aucune femme ne peut être pour moi un sommet infranchissable ! Alors sois digne de moi » : ainsi parla mon père qui, pourtant, je le sais, fut si souvent éconduit par les femmes.

104. « Attention, mon fils ! Attention, un terrible ennemi te menace ! Attention ! L'ennemi est là, déjà là, hélas, car ce terrible ennemi, mon fils, c'est toi-même ! » : ainsi parla mon père pour m'exhorter à me méfier plus de moi que des autres.

105. « Le sexe édenté de la femme peut avoir des morsures plus terribles que celles d'une hyène » : ainsi parla mon père un jour que l'on traduisait en justice chez le chef de notre village, dans une posture humiliante avant qu'il ne fût fouetté en public, un jeune homme pris en flagrant délit d'adultère avec l'épouse de son propre oncle maternel.

106. « Partout dans le monde, si tu ne retrouves pas en les autres une part profonde de toi, ne dis

pas qu'ils sont différents de toi, mais que tu n'as pas su te chercher en eux. Sinon, en chaque homme, en chaque femme, même en ceux et en celles qui te semblent si vils, méprisables, il y a une part de ta propre vérité. Ne pas trouver en eux une part de ta propre vérité, c'est passer forcément à côté de toi-même, mon fils » : ainsi parla mon père pour m'apprendre à chercher en tous les autres une part de notre commune condition humaine.

107. « Où as-tu vu qu'un baobab se penche parce qu'un moustique s'est posé sur lui ? Où as-tu vu qu'un oiseau sur un toit a fait s'effondrer une maison ? » : ainsi parla mon père pour étouffer mes craintes injustifiées.

108. « Grâce au miroir, je peux et dois affronter mon propre visage, regarder sans complaisance les défauts qu'il présente » : ainsi parla mon père pour me rappeler la nécessité de l'autocritique.

109. « Nul n'est grand ni petit par sa taille. Nous sommes petits ou grands par notre vie, par ce que nous avons su ou eu la chance de faire de nous. Mon fils, partout où tu iras, ne regarde personne à partir de sa carrure. Pour connaître la taille réelle des gens, leur place réelle, tu dois les bien connaître » : ainsi

parla mon père pour me rappeler la nécessité dans mes rapports à autrui de dépasser la séduction des premières impressions.

110. « Le monde est si rempli de crimes impunis que nous devrions prendre garde à ne pas sanctionner des vices au très faible pouvoir de nuisance » : ainsi parla mon père, indigné que l'on ait déshonoré un de ses amis peuls qui avait eu pour ses vaches un amour pénétrant.

111. « Ce que tu attends de tes enfants est simple : qu'ils combent ta vanité. Ce que tu leur dois est plus compliqué : être toujours un homme » : ainsi parla mon père pour me rappeler à mes exigences envers moi-même comme homme et comme père.

112. « Je peux te dire une chose : apprendre à apprivoiser la mort est le premier sens de notre vie » : ainsi parla mon père alors que nous discussions de la mort.

113. « Nous naissons tous à la mort, c'est ce qui donne de la saveur à notre vie » : ainsi parla mon père, je ne me souviens plus à quelle occasion.

114. « On ne demande pas au sage d'avoir toujours raison, ni d'être forcément intelligent, on exige de lui beaucoup plus : chaque fois qu'il parle, qu'il ait une parole dont aucun humain sensé ne pourrait avoir honte » : ainsi parla mon père au sujet d'un vieux du village dont je contestais la réputation de grand sage parce que bien de ses idées me semblaient assez erronées au vu de mes connaissances prétendument scientifiques.

115. « Tu me dis que le ciel n'est pas un toit qui un jour pourrait tomber sur la terre, qu'il n'est qu'une illusion. Mais tu m'as dit aussi qu'il y a dans le ciel beaucoup d'objets dont la chute pourrait détruire la terre (des météorites). Que devrais-je retenir, sinon que nous avons raison de craindre le ciel ? Mon fils, crains-le, car il est au-dessus de nous tous et peut à tout moment, par un des milliards d'objets qui l'habitent, nous écraser comme un œuf sous la patte d'un éléphant » : ainsi parla mon père pour se moquer gentiment de mes certitudes scientifiques.

116. « Si tu dois t'excuser de ta colère, c'est que tu as eu tort de la manifester. Même si ta colère est justifiée, après l'avoir manifestée, tu dois t'en excuser. Dans tous les cas, pour te faire respecter ou comprendre, ta colère est de trop » : ainsi parla mon

père pour me rappeler la nécessité de la maîtrise de soi dans toutes les situations.

117. « Je peux comprendre que quelqu'un mente en prétendant n'avoir jamais menti de sa vie. Ce serait en revanche respecter si peu la vie que d'oser affirmer que jamais l'on ne mentira, car la vie elle-même exige de nous que, parfois, par sagesse, nous mentionnions froidement » : ainsi parla mon père pour soutenir, contre bien des idées qu'il m'avait déjà transmises, la vertu circonstancielle du mensonge.

118. « Le fer a-t-il plus peur de la rouille ou du feu ? Ni de la rouille ni du feu, puisqu'il est du destin du fer de devenir ce que l'on en fait ou de se rouiller dans les conditions où la rouille peut l'attaquer. Son avantage sur nous, c'est qu'il est entièrement en accord avec son destin, alors que nous autres humains passons notre vie à vouloir changer le cours des choses » : ainsi parla mon père pour illustrer son idée d'acceptation du destin, lui qui, parfois, me rappelait que je serai ce que j'aurai réussi à faire de moi.

119. « Tant de bons fruits que personne ne mange. Tant de fruits pourris dont se gavent des millions d'hommes et de femmes. C'est ce que je

sais sur le destin des paroles dans ce monde : les plus pourries sont celles qui s'entendent et s'acceptent le mieux » : ainsi parla mon père pour expliquer le succès des imposteurs.

120. « Il est des situations où l'on nous aurait mieux écoutés et compris si nous avions eu la sagesse de nous taire, car généralement c'est par nos paroles que nous tuons l'essentiel de nos idées » : ainsi parla mon père pour me rappeler les dangers de l'ivresse de la parole.

121. « La langue est certes importante, elle gouverne d'ailleurs le monde. Mais ce serait de sa part trop de vanité que de croire que les dents réduiraient leur propre sens à comploter contre elle. Non, c'est sans le faire exprès que les dents mordent la langue, et elles n'en tirent aucun plaisir, au contraire elles se souillent du sang de leur victime qui aurait pu, elle-même, se mieux tenir » : ainsi parla mon père pour me faire comprendre que bien des personnes que je considère comme mes ennemis ne réduisent pas leur vie à penser aux moyens de me nuire, leur existence a son sens propre, je ne suis pas au cœur de leurs pensées.

122. « Les mêmes substances animales ou végétales que nous utilisons pour rendre nos flèches mortelles lors de la chasse peuvent nous être indispensables pour soigner des maladies. La nature ne nous aide pas à être méchants, c'est nous qui la rendons parfois complice de nos crimes » : ainsi parla mon père en récoltant quelques herbes indispensables au traitement du prolapsus.

123. « Si les yeux avaient eu tous les pouvoirs, nous aurions pu nous rassasier du contenu de l'assiette du voisin. Mais regarder n'est pas posséder. Chacun doit encore se trouver, à la sueur de son front, de quoi satisfaire les besoins de son ventre » : ainsi parla mon père pour me rappeler la nécessité de me construire mon chemin au lieu de céder à la séduction du succès des autres.

124. « Les vipères n'apprennent pas à devenir venimeuses, elles le sont en naissant. Le porc-épic n'a pas acheté ses piquants, ils sont inscrits dans sa nature. Tu n'as pas à devenir ce que tu es déjà : un homme. Mais à la différence de la vipère et du porc-épic, il te faudra toute une vie pour tenter de demeurer ce que tu es déjà : un homme » : ainsi parla mon père qui m'enseignait la grande exigence pour chaque humain qui veut être constamment digne de sa vérité d'humain.

125. « Je suis content de t'entendre parler ainsi de toi-même. Mais cette lucidité ne te protégera pas des désillusions, parce que les désillusions c'est la vie » : ainsi parla mon père à qui j'avais tenté de traduire, dans notre langue, mes propres mots suivants écrits en français : « Je suis suffisamment lucide pour savoir que ce que j'écris n'apporte rien à personne. »

126. « La larve de papillon passe plus de temps à devenir qu'à être papillon. Une fois qu'elle quitte son stade de chrysalide pour nous montrer sa beauté volante, sa mort n'est plus loin. Peut-être auras-tu un destin de papillon, mon fils » : ainsi parla mon père à qui j'expliquais les incertitudes autour de mon activité d'écrivain.

127. « Si tu avais eu la même passion pour Dieu, je me serais senti soudain grand à travers chacun de tes mots. Mais à parler comme tu le fais d'un humain, tu étales ta propre vanité, et cela me rend triste » : ainsi parla mon père à qui je tentais d'expliquer dans notre langue maternelle ma passion pour Dostoïevski dont je lui traduisis quelques lignes des *Pauvres Gens*.

128. « Sur la même tête, les dents ne peuvent mordre ni le front, ni le nez ni le menton, mais elles mordent la langue et les lèvres » : ainsi parla mon père pour illustrer son idée selon laquelle c'est surtout entre des personnes très, très proches qu'il faut craindre les conflits les plus sanglants, idée qu'il eut après que je lui avais expliqué le génocide au Rwanda des Tutsi par l'État hutu s'appuyant sur la police, l'armée, l'Église, les milices et des dizaines de milliers de civils essentiellement hutu, dans un pays où Hutu et Tutsi constituent des identités inextricablement emmêlées.

129. « Dans ce cas il est impossible de se baigner une seule fois dans le même fleuve, car en moins d'une seconde, l'eau qui mouille notre corps a déjà changé. Si cet homme conçoit le fleuve juste comme l'eau qui coule et non comme un être sacré, son idée est juste. Mais une telle conception du fleuve, ce sont des mots, pas une idée. Je te mets en garde contre la tentation d'admettre que tout change en permanence, au risque de finir par croire que toi-même tu n'es pas, qu'à chaque minute qui passe, tu deviens un autre » : ainsi parla mon père à qui j'expliquais la conception du changement permanent d'Héraclite à travers sa fameuse pensée : « On ne peut jamais se baigner deux fois dans le même fleuve. »

130. « Tes jambes sont aveugles, elles obéissent juste aux yeux de ton esprit et te conduisent où toi tu veux aller. Si, au lieu d'être à la rivière pour éteindre ta soif, tu te retrouvais au bord d'un gouffre, n'accuse pas tes jambes, interroge-toi sur ta propre conception de la vie, sur tes propres directions, demande-toi où tu veux réellement aller, car, il est des moments où tu devras assumer la responsabilité de tes malheurs » : ainsi parla mon père pour me rappeler que malgré la force du destin, une part de ce qu'il nous arrive est notre propre œuvre.

131. « Peu de personnes ont dans leur vie blessé quelqu'un avec un couteau ou avec un fusil. Mais rares sont celles et ceux qui n'ont jamais blessé avec leur langue. La langue est une arme plus dangereuse que le couteau et le fusil. Mon fils, toute ta vie durant, tu devras lutter contre les mauvaises tentations de ta langue. Car, après l'avoir prononcée, la parole blessante ne meurt jamais de nos excuses. Parle, parle, parle, mon fils, mais qu'aucune de tes paroles ne sorte avant que tu n'aies pris le temps de te demander si tu oserais la répéter sans risquer la colère et la vengeance de celles et de ceux qui l'entendront » : ainsi parla mon père pour me mettre en garde contre ce que j'appelais ma liberté de parole.

132. « Avec tes ongles, tu peux gratter le dos de quelqu'un. Avec tes ongles, tu peux arracher les yeux de quelqu'un. Avec tes ongles, tu peux ôter une épine du pied de quelqu'un. Avec tes ongles, tu peux lacérer la peau de quelqu'un. Pourquoi dire d'un être humain qu'il est bon ou mauvais ? Il faut plutôt juger ses actes et garder à l'esprit qu'il est capable de tant d'autres choses contraires à ce que nous sommes en train d'apprécier ou de dénoncer » : ainsi parla mon père qui me mettait en garde contre les jugements catégoriques sur autrui.

133. « Un jour, il n'y aura plus rien, absolument plus rien ? Tout s'effacera, absolument tout ? Je me pose alors une question : cela signifierait-il que Dieu aussi est mortel ? Ou devrions-nous conclure plutôt que tout disparaîtra sauf Dieu ? » : ainsi parla mon père après que je lui avais parlé des théories scientifiques sur la mort du soleil, la mort de toutes les galaxies, la disparition de tout, la disparition intégrale. Je n'osai lui dire que si Dieu existe, alors, Lui aussi disparaîtra car seul le Rien est éternel.

134. « Ce n'est pas pour moi que la lune apparaît dans le ciel, c'est pourquoi elle apparaît aussi pour moi dans le ciel » : ainsi parla mon père pour illustrer son idée de la générosité divine.

135. « Je ne crois pas que le rat éprouve un plaisir à nous mordre, il mord plutôt le cœur battant de peur, car il ne le fait que pour sauver sa vie » : ainsi parla mon père, je ne me rappelle plus à quelle occasion.

136. « Ne considère pas la mort comme une réalité extérieure à toi, car elle n'est pas une réalité extérieure à toi. Tu la portes en ta vie même, et tu dois, sans en faire la source de tes terreurs, vivre chaque instant avec la conscience de ta mort. Celui qui vit avec la conviction que la mort n'est rien ne vit pas entièrement, il se prive du sens même de la vie, car la mort est le sens de la vie. Quand je suis là, la mort est là, quand je ne serai plus là, la mort sera toujours là. Même quand il n'y aura plus personne ni rien, la mort sera toujours là. En réalité, si nous ne croyons pas à l'éternité des âmes, il y a l'éternité de la mort qui ne peut faire l'objet d'aucun doute » : ainsi parla mon père à qui j'avais traduit, approximativement, dans notre langue les idées suivantes d'Épicure, tirées de *Lettre à Ménécée* : « Sot est celui qui dit craindre la mort, non parce qu'il souffrira lorsqu'elle sera là, mais parce qu'il souffre de ce qu'elle doit arriver. Car ce dont la présence ne nous cause aucun trouble, à l'attendre fait souffrir pour rien. Ainsi le plus terrifiant des maux, la mort, n'est rien par rapport à nous, puisque, quand nous

sommes, la mort n'est pas là, et, quand la mort est là, nous ne sommes plus. Elle n'est donc en rapport ni avec les vivants ni avec les morts, puisque, pour les uns, elle n'est pas, et que les autres ne sont plus. »

137. « Même si tu ne crois plus en Dieu, crois au moins en l'existence du paradis et considère le paradis comme ce qu'il y a au-dessus de toi. Alors, vis en regardant ce qu'il y a au-dessus de toi comme ton horizon, ce que tu veux atteindre. Si tu ne crois pas en ce qu'il y a au-dessus de toi comme horizon de ta vie, tu vivras en regardant la réalité pure, donc ce qu'il y a en bas, au même niveau que toi. Or, en bas, au même niveau que toi, il n'y a que ton ombre. Mon fils, n'oublie jamais : ton horizon, c'est en haut, puisque tu veux aller toujours plus haut » : ainsi parla mon père au cours de l'une de nos discussions sur la Transcendance.

138. « Ce que tu es devenu ne vaut pas ce que tu souhaites devenir, c'est pourquoi tu es toujours en devenir, mon fils » : ainsi parla mon père pour m'amener à regarder toujours devant moi.

139. « Si nos mots ont réellement un sens, alors ils devraient aussi orienter notre vie ou en être inspirés. Je ne sens pas toujours un lien entre ta vie

et ce que tu dis » : ainsi parla mon père qui me reprochait de ne pas mettre en pratique nombre de mes réflexions.

140. « Ce que Dieu nous donne réellement à chacun de nous, Il le donne en même temps à tous les humains sur la terre, car ce que Dieu donne réellement ne peut devenir la propriété de personne. C'est pourquoi ce que Dieu donne réellement est un appel à la fraternité universelle » : ainsi parla mon père pour illustrer son idée de la fraternité universelle à laquelle je n'ai jamais cru.

141. « Parfois, le devoir envers les membres de notre propre famille est une valeur supérieure à la droiture. Mais il est des cas où refuser d'avoir un avis tranché est la meilleure forme de sagesse. Le fils qui ne dénonce pas son père voleur d'un mouton a raison. Le fils qui dénonce son père voleur de mouton a raison. Cependant, le fils qui a poussé sa droiture jusqu'à dénoncer son propre père ne peut gagner toujours l'estime de sa propre société. Je serais enclin à penser qu'il se ferait plutôt du tort par sa droiture, sans forcément rendre un service indispensable à la justice. Mais, si, au lieu de son père, on accusait un innocent, et que cette accusation était susceptible d'être suivie d'une punition extrême, alors, je crois que le fils devrait tenter de convaincre son père de

se dénoncer lui-même » : ainsi parla mon père à qui j'avais traduit une des pensées de Confucius : « “Chez nous, dit quelqu'un à Confucius, il y a un homme d'une droiture inflexible : son père avait volé un mouton et il le dénonça.” Confucius lui répondit : “Nous avons une autre conception de la droiture : (chez nous) le père protège son fils, le fils protège son père.” »

142. « Au sein d'une famille, il est souhaitable que les membres s'aiment, se respectent, mais il est indispensable que chacun d'eux accepte toutes ses obligations envers les autres. Il est encore plus indispensable que les enfants assument leurs devoirs envers leurs parents, qu'ils les aiment ou qu'ils les détestent pour des raisons qui leur sont propres, justifiées ou non. Par exemple, si les parents ne peuvent plus se nourrir que grâce à leurs enfants, s'ils dépendent d'eux, alors, le plus important serait de ne pas les laisser mourir de faim, de ne pas les laisser s'humilier à aller demander de l'aide ailleurs. Qu'ils les aiment ou pas, qu'ils aient ou non du respect pour eux, les enfants doivent apporter aux parents ce dont ils ont encore besoin avant que la mort ne vienne les libérer totalement des nécessités » : ainsi parla mon père pour commenter une pensée de Confucius que je lui avais exposée : « La piété filiale qu'on pratique maintenant ne consiste qu'à fournir à ses parents du nécessaire. Or les animaux, tels que les chiens et les

chevaux, reçoivent aussi des hommes ce qui leur est nécessaire. Si ce que l'on fait pour les parents n'est pas accompagné de respect, quelle différence met-on entre eux et les animaux ? »

143. « Si ce Chinois avait gouverné son peuple, il aurait trahi sa propre sagesse, parce qu'il se serait retrouvé dans la vérité humaine qui nous impose dans certaines circonstances de tourner le dos à la lumière pour dissimuler des intrigues dans le ventre de la nuit » : ainsi parla mon père pour commenter une pensée de Confucius que je lui avais soumise : « Si le prince élève aux charges les hommes vertueux et écarte tous les hommes vicieux, le peuple le soutiendra ; si le prince élève aux charges les hommes vicieux et écarte les hommes vertueux, le peuple ne se soumettra pas. Que le prince montre de la dignité, et il sera respecté ; qu'il honore ses parents et soit bon envers ses sujets, et ses sujets lui seront fidèles ; qu'il élève aux charges les hommes de mérite et forme les incompetents, et il excitera le peuple à cultiver la vertu. »

144. « Un mauvais chef fait forcément du bien à certains, du tort à d'autres. Un bon chef fait forcément du tort à certains et du bien à d'autres. Mais le mauvais chef et le bon chef ne se font pas volontairement du tort à eux-mêmes. Ils se font du tort

cependant, forcément, car, envers nous-mêmes, il est impossible de ne faire que du bien » : ainsi parla mon père pour relativiser mes critiques à l'égard du président de mon pays.

145. « Nul humain ne peut s'oublier ni oublier entièrement ses propres intérêts pour éviter de considérer, parfois, les autres comme des moyens » : ainsi parla mon père après que je lui avais traduit les mots suivants de Kant : « Agis de façon à traiter l'humanité, aussi bien dans ta personne que dans la personne des autres, toujours en même temps comme une fin, et jamais simplement comme un moyen. »

146. « Ce que je veux, je ne le pourrais toujours, car les autres m'en empêcheraient. Et ce que je veux, je ne le pourrais toujours, même si cela aurait grandi en moi l'Homme. Je ne suis ni l'entière ni l'unique condition de ce que je veux, c'est pourquoi ce que je veux reste en partie une prétention ou, pire, une forme de vanité qui me fait me prendre pour Dieu » : ainsi parla mon père à qui j'avais traduit, de Marc Aurèle, les pensées suivantes : « Personne ne m'empêchera de faire ce que je veux. Et je ne veux rien qui ne soit conforme à la nature d'un être raisonnable et sociable. »

147. « Ne peut-on pas dire que l'homme naît avec en soi tout ce qui le rend corruptible, comme le fer avec ce qui l'expose à la rouille ? Il y a en nous, naturellement, un peu de méchanceté, d'égoïsme, de mal-honnêteté, de jalousie, de bonté, de piété... Je pense que l'homme naît avec tout ce qui le rend imparfait. Si le fer n'avait pas porté en lui ce qui l'expose à la rouille, il aurait pu rester longtemps dans l'eau sans se rouiller » : ainsi parla mon père pour nuancer la pensée suivante de Jean-Jacques Rousseau : « L'homme naît bon, c'est la société qui le corrompt. »

148. « Il est parfois plus sage d'être idiot, donc de ne voir que ce qui nous est le plus proche, le doigt, plutôt que ce que contient le ciel, la lune. Il est parfois plus sage pour nous de garder nos yeux rivés sur ce qui nous est le plus proche, que nous pouvons atteindre ou qui peut nous atteindre, le doigt, plutôt que la lune. Et puis, n'est-ce pas aussi important de regarder la direction de la lune, le doigt, que la lune elle-même ? Le véritable idiot serait celui qui ne verrait même pas le doigt du sage, qui ne comprendrait pas que le doigt levé du sage signifie plus que le doigt lui-même » : ainsi parla mon père pour commenter le proverbe chinois « Quand le sage montre la lune, l'idiot regarde le doigt ».

149. « Ce qui est souhaitable n'est hélas pas toujours ce qui se fait, et dans la beauté de ce qui se fait, il peut manquer ce qui est souhaitable. Dans notre bas-monde, que de mains généreuses guidées par des cœurs haineux ! Mais la générosité malintentionnée est encore préférable à l'indifférence et à l'égoïsme » : ainsi parla mon père au cours d'une discussion que nous avions engagée au sujet de la pureté des intentions et des actes qui en résultent.

150. « Irons-nous moins vite que notre vie parce que cela nous arrangerait ? Irons-nous plus vite que notre mort qui nous reste invisible et dont nous ignorons l'allure ? Il y a cependant une chose que nous pouvons et devons faire : refuser de nous soumettre au rythme de nos mauvaises intentions » : ainsi parla mon père au cours d'une discussion que nous avions engagée sur la vie, la mort et la duplicité.

151. « Du point de vue du voleur, surtout du voleur qui vole pour se nourrir, le vol est une nécessité, pas un crime. Du point de vue de celui à qui on a volé même un morceau de pain, le vol est un crime. Du point de vue des foules, au sein desquelles il y a aussi des voleurs, le vol est un crime que l'on peut punir immédiatement même de mort. Ainsi, ces spectacles dans nos villes de voleurs brûlés vifs. Je me pose juste une question : alors que nous courons pour

participer à la mise à mort d'un voleur par le feu, que ferions-nous si nous découvrions que ce voleur est notre propre fils ? C'est en gardant à l'esprit que le voleur pourrait être notre propre enfant, donc qu'il a aussi des parents, que nous serions capables, sans lui pardonner son acte, de nous abstenir de le punir au-delà de la nécessité de combattre humainement le vol » : ainsi parla mon père après m'avoir écouté lui dire, dans notre langue, la pensée suivante de Sade : « Je vous demande si elle est bien juste la loi qui ordonne à celui qui n'a rien de respecter celui qui a tout : ce qui va pour l'un ne va pas à l'autre. »

152. « Il n'y a pas que l'amitié qui partirait en cendres comme une maison attaquée par le feu, il y a aussi et surtout la famille, le couple... Si chaque membre d'une même famille, si chaque membre d'un couple, entendait tout ce que les autres, l'autre, disent sur lui, les parents et les enfants, les enfants entre eux, les époux, etc., seraient souvent en guerre. Ainsi, notre pire ennemi, ce n'est pas celui qui de nous dit du mal, mais celui qui, en entendant sur nous des paroles méchantes, nous les rapporte. Celui-là, du couteau des autres, qui ne nous aurait pas atteints, se sert pour nous transpercer le cœur et jouir de notre douleur » : ainsi parla mon père pour commenter la pensée suivante de Blaise Pascal que je lui avais traduite dans notre langue : « Peu

d'amitiés subsisteraient, si chacun savait ce que son ami dit de lui lorsqu'il n'y est pas. »

153. « Ta détermination et tes ambitions au milieu des embûches et de l'incertitude, tes doutes au milieu des liens humains aussi peu authentiques que les couleurs du caméléon, ta solitude lorsque tu te crois sincère dans un monde où tout est jeu, tout cela ne fait pas de toi un homme meilleur, mais, au mieux, quelqu'un qui garde les yeux ouverts » : ainsi parla mon père à qui je confiais mes désillusions.

154. « Se montrer toujours gentil, même lorsqu'il y a raison d'indignation, chercher toujours à plaire, éviter à tout prix de blesser, s'efforcer de dire à la graine ce qu'elle veut entendre et à la poule ce qui lui ferait plaisir, ne pas prendre parti entre le feu et l'herbe sèche, caresser le chat en prétendant aimer les souris qu'il va tuer : ce n'est pas sagesse, mais lâcheté » : ainsi parla mon père au sujet d'une tante que tout le monde, au village, considérait comme l'incarnation de la bonté, car elle avait toujours une parole douce pour chaque personne, une excuse à tout forfait de n'importe qui.

155. « Si la parole a réellement un sens pour toi, mon fils, alors approche-toi toujours de la source

de la parole essentielle » : ainsi parla mon père un matin que nous faisons un petit rangement dans notre forge.

156. « La mort humilie même les saints. Le cadavre des bons comme celui des mauvais peut se retrouver livré à ses propres saletés et aux mouches. Donc ayons du respect pour l'âme de tous les morts, même pour l'âme de celles et de ceux qui méritent que nous les détestions, car nous aussi nous sommes suffisamment imparfaits pour mériter que l'on nous haïsse au moins aussi fort que nous sommes capables de haïr » : ainsi parla mon père mécontent que je me fusse réjoui de la mort d'un lointain cousin qui, plusieurs années plus tôt, avait singulièrement manqué de respect à l'un de mes oncles maternels.

157. « La goutte d'eau prélevée du fleuve n'est pas le fleuve, mais elle en porte la saveur » : ainsi parla mon père pour interpréter cette pensée de Montaigne : « Chaque homme porte la forme entière de l'humaine condition », que je lui avais traduite.

158. « Lorsque tu commences à te servir d'une canne pour marcher, que les douleurs s'installent dans tes hanches, alors, toi qui gravissais les montagnes, tu

frémis maintenant devant les collines » : ainsi parla mon père devant la tristesse qui naît de l'âge.

159. « Beaucoup d'humains sont comme les mouches. Toi et moi ne pouvons nous vanter d'être différents de ceux-là, de ceux que je compare aux mouches » : ainsi parla mon père au détour d'une discussion que nous avions eue sur les vices et les crimes des hommes et des femmes. L'évocation des mouches par mon père me sembla bien mal à propos. Alors, il m'explicita sa pensée : « Les mouches vont à toutes les ordures, à toutes les pourritures, mais nous les voyons toujours propres et ne percevons pas, émanant d'elles, une quelconque puanteur. Ainsi sont beaucoup d'humains, dont peut-être toi et moi aussi : si sales par nos actes et par nos pensées, mais très propres et sans mauvaise odeur. »

160. « Même n'être rien demeure toujours un mystère que Seul Dieu comprend » : ainsi parla mon père à qui j'avais traduit un quatrain du sage et savant persan Omar Khayyâm :

« Toi, qui de l'univers en marche ne sais rien,
tu es bâti de vent : par suite, tu n'es rien.
ta vie est comme un pont jeté entre deux vides :
tu n'as pas de limite, au milieu tu n'es rien. »

161. « Nos longs soupirs sont d'un poids insignifiant sur la balance du destin. Nos douleurs, dans la transe de la Vie, sont plus légères que les ailes d'un papillon. Pourtant, si tout cela n'avait eu aucune importance, Dieu ne nous l'aurait pas imposé. Je crois que souffrir fait l'homme. Notre Créateur l'a voulu ainsi » : ainsi parla mon père pénétré, par l'idée de la nécessaire pénitence.

162. « Par notre souffrance, même dans la solitude, nous sommes liés avec l'humanité, l'infini océan de joies et de peines » : ainsi parla mon père qui estimait que la souffrance est une ouverture sur l'Autre.

163. « Ne poussons pas la vanité jusqu'à nous montrer déçus de notre vie, car cela voudrait dire que nous nous estimons dignes d'une bien meilleure existence » : ainsi parla mon père qui soutenait que toute vie est un privilège immérité.

164. « Nous croyons fermement qu'il y a parmi nous des hommes et des femmes capables de se transformer, une fois la nuit tombée, en oiseaux de proie pour manger l'âme des autres. Mais nous savons aussi qu'un serpent affamé ne peut tenter d'avaler un éléphant, ou qu'un éléphant en danger ne chercherait pas à se cacher dans un trou de rat » :

ainsi parla mon père pour me donner une leçon de logique, de rationalité, alors que je reprenais à mon compte quelques idées de Lévy-Bruhl sur la pensée primitive.

165. « Nous sommes plus intelligents que les singes, paraît-il, mais nous ignorons bien des choses que les singes savent, nous sommes incapables de beaucoup de prouesses réalisées quotidiennement par les singes. Je serais donc plus prudent et me contenterais de croire que le singe a l'intelligence qui lui est nécessaire pour sa survie, que l'homme a une intelligence au-delà du nécessaire, donc qui peut lui être assez nuisible » : ainsi parla mon père qui estimait que l'homme a tort de se croire au sommet du règne animal par son intelligence.

166. « Essaie de cracher sur un aigle rayonnant dans les airs, tu auras toutes les chances de recevoir en plein visage ta propre salive, mais l'oiseau, là-haut, ne te remarquera même pas » : ainsi parla mon père au sujet de l'énergie dilapidée au service de la jalousie.

167. « Il viendra un moment où les parents naîtront réellement de leurs enfants, où la mère transitera par le sexe de sa fille, le père sera engendré

par son fils. Peut-être serait-ce toujours la volonté de Dieu, puisque rien de ce qu'Il n'a prévu ne peut se produire » : ainsi parla mon père lorsque nous discussions de toutes les évolutions technologiques et de leurs incidences sur les mœurs humaines.

168. « Si tu décides de marcher dans le monde, alors, va et ne recule pas, mais, par rapport au destin humain, tu ne seras pas plus avancé qu'un œuf condamné à trotter sur un sentier de cailloux » : ainsi parla mon père pour traduire une idée du rabbin Léon de Modène (Jehuda Arijeh mi Modena), né à Venise en avril 1571, et mort en mars 1648, cette idée-ci que je lui avais interprétée dans notre langue, le tem : « Je n'ai jamais empêché mon intelligence de se pencher sur un sujet que je désirais comprendre, même si je n'ai pu apprendre davantage que quelqu'un voulant boire toute l'eau de la mer. »

169. « Lève encore le marteau et frappe le fer rouge. Frappe encore. Encore ! Très bien, Abou, mais tu n'es pas en train de vaincre le fer ni de dompter le feu. Ce que tu fais ? Juste une activité humaine qui ne change rien à ta condition : le fer peut te tuer, le feu peut te tuer, le marteau que tu manies peut te tuer. Tu es plus fragile que le feu, plus fragile que le fer. Ne l'oublie jamais » : ainsi

parla mon père pour me rappeler ma fragilité et combattre par la même occasion ma vanité.

170. « Si l'on sent de l'ivresse dans l'ascension, il y a à redouter la honte liée à la chute brutale. Mais rester si près de la terre, même quand on a les possibilités de s'en éloigner, c'est intégrer la chute dans la marche normale de la vie » : ainsi parla mon père toujours dans le souci de m'inviter à la modestie.

171. « Lorsque nous faisons rougir le fer au feu, nous lui infligeons un malheur. Mais, en le plongeant dans l'eau, même dans l'eau bouillante, tout en lui s'apaise, il devient d'ailleurs encore plus dur » : ainsi parla mon père qui ce jour-là fit preuve d'un optimisme que je ne lui connaissais pas, en soutenant que nos malheurs peuvent s'apaiser comme s'éteint la brûlure du fer que nous plongeons dans l'eau.

172. « Te souviens-tu des caméléons qui, à la même période de l'année, se retrouvaient nombreux dans les arbres derrière notre concession, en train de se battre ? Il n'y en a plus. Peut-être qu'un jour, dans ce village, il n'y aura plus personne » : ainsi parla mon père qui m'entretenait de tous les changements inquiétants qu'il constatait autour de lui. (Je me

souvenais de ces caméléons, et pense maintenant qu'il s'agissait de leur saison des amours, que ceux qui se battaient étaient les mâles. C'est grâce à des documentaires animaliers à la télé, depuis que je vis loin de chez moi, que j'ai compris la signification de nombreuses attitudes des animaux et insectes qui avaient fait partie de mon enfance.)

173. « L'homme aux gros étrons s'illusionne d'avoir une idée de la douleur de l'accouchement » : ainsi parla mon père en riant.

174. « La mort est l'issue banale de la vie, dis-tu, Aboubakar. Tu as raison, mais une telle évidence ne définit ni la vie ni la mort » : ainsi parla mon père pour réfuter mes pensées qu'il trouvait trop radicales.

175. « Un lion mort. Festin des vautours. Mais, je me demande si les vautours se mangent entre eux quand ils deviennent de la charogne. Sais-tu, toi, si les vautours dévorent des charognes de vautours ? » : ainsi parla mon père qui me posait là une question que je ne m'étais encore jamais posée. « Ils sont des charognards, donc dévorent toutes les charognes, même d'autres vautours. Beaucoup d'animaux qui ne sont pas des charognards sont cannibales et peuvent manger, pour certains, leurs propres petits, donc... »

Mon père me coupa la parole. « Pour les vautours, tu fais une déduction logique, mais tu ne sais pas si vraiment ils dévorent les carcasses d'autres vautours. Tu aurais donc juste pu dire que tu ne sais pas. Parfois, dire qu'on ne sait pas est la meilleure réponse. »

176. « Paix à son âme. Nous sommes venus de Rien. Mauvais, bons, nous retournerons au Rien. Telle est notre bénédiction. Telle est notre malédiction. Et la terre que ne débordent pas les océans, les mers, les lacs, les rivières, les fleuves, les pluies..., la terre jamais ne sera débordée par nos larmes. Mais qui nous empêchera de pleurer les êtres chers ? Donc, pleure. Telle est notre condition » : ainsi parla mon père à un cousin dont le père venait de mourir.

177. « De là où elles se trouvent, et dans leur position, elles nous regardent de haut, les chauves-souris. Vus de l'arbre où elles s'accrochent la tête vers le bas, nous paraissions des nains. Mais la chauve-souris oublie peut-être que l'arbre qui la porte n'est pas forcément le plus haut, que même le plus haut des arbres n'est qu'un nain sur la terre qui le porte, que la terre qui le porte est petite aux yeux des étoiles. Ne sois pas comme la chauve-souris, Aboubakar » : ainsi parla mon père parce qu'au toit de notre forge, il y avait des chauves-souris. À mon fils, plus tard, après la mort de mon père, j'ai dit : « Malick, je te dis

ce que m'avait dit mon père au sujet de la chauve-souris. » Je lui ai rapporté alors les paroles de mon père, puis j'ai dit : « Mon père s'est arrêté à la terre et au ciel, mais moi j'ajouterai que la terre n'est qu'un point à peine visible au cœur de l'univers, et que l'univers lui-même est un détail insignifiant dans le ventre du Mystère. Donc tout est relatif. » C'est ainsi qu'il a appris à regarder son père, moi donc, comme il doit le regarder : une parenthèse dérisoire au sein de l'humanité.

178. « Un serpent de la famille de ce forgeron, du père de cet homme ? Un serpent, nous n'en avons pas, nous n'en avons jamais eu dans notre forge, mais tous les forgerons font se parler entre eux des fers, le fer rougi au feu, le marteau, les tenailles et l'enclume, pour que naissent l'utile et le beau. En cela, ce Guinéen parle aussi de notre forge, de nous » : ainsi parla mon père après que je lui avais raconté les principaux épisodes du roman autobiographique de Camara Laye, *L'Enfant noir*, Camara Laye, fils de forgeron.

179. « Vaincre sans avoir raison, nous n'avons pas attendu d'être dominés par les Blancs pour le savoir, et cela ne s'apprend pas. Moi qui ai connu la colonisation, je peux te dire que de ces hommes, nous aurions dû apprendre comment tirer même

d'une pierre sèche de l'eau fraîche quand on a soif. C'est parce que nous n'avons pas appris d'eux l'essentiel qu'il y a dans notre génération des hommes et des femmes pensant qu'à l'époque des colons, à cette époque de toutes les brutalités, de toutes les humiliations, c'était mieux » : ainsi parla mon père après que je lui avais résumé *L'Aventure ambiguë* de Cheikh Hamidou Kane et commenté en quelques mots : « Apprendre à vaincre sans avoir raison. »

180. « Pour la deuxième fois, grâce à toi, Aboubakar, je vais partir à La Mecque. Si Allah agréait ma prière, j'y mourrais. Et je vous le dis, à vous mes enfants, je vous le dis, à vous mes épouses, je vous le dis, si je mourais là-bas, à La Mecque, ne versez pas une seule larme, ne soyez pas tristes, réjouissez-vous pour moi, et remerciez Dieu de m'avoir pris en sa grâce. Il vous restera de moi le souvenir d'un père, d'un mari, aux cheveux blancs, à la barbe blanche, le souvenir de cet homme qui, parfois, avait été injuste envers vous, mais qui, cet homme, moi, vous aurait nourris de sa propre chair si cela avait été nécessaire » : ainsi parla mon père qui nous avait réunis, ses enfants et ses épouses, dans son salon deux jours avant de quitter le village pour Lomé où il allait prendre l'avion qui devait le conduire, avec d'autres pèlerins, à La Mecque. Je me souviendrai toujours de cette lueur mystérieuse dans ses yeux au

moment où il nous parlait de sa mort, et nous avions compris qu'il n'allait pas revenir. Et il ne revint pas.

181. On nous avait dit qu'il était mort en pleine prière au pied de la Kaaba. « Votre père a eu une très belle mort, une mort bénie », s'était réjoui un témoin de cette mort. Nous savions, nous ses enfants, ses épouses aussi le savaient, que nous ne le reverrions plus jamais, que nous ne verrions pas sa tombe, qu'il était définitivement parti ! Mon père s'est tu. Cependant, j'aurais pu faire entendre sa voix pendant de longues heures encore, mais, lui-même, mon père, m'avait dit un jour : « Ma parole s'arrêtera pour continuer à vivre en vous. Je t'ai suffisamment parlé pour que tu puisses me porter dans ta vie. Je n'emporterai pas ma parole en terre, elle vivra avec toi et te survivra. »

Sur les flots du vaste monde
(ma voix)

J'étais l'héritier de la forge de mon père, mais l'école m'a détourné de ce destin, de cet héritage. Cependant, écrire c'est aussi forger, donc je demeure un forgeron, celui qui, avec un matériau humain brut, tente de faire poésie de l'existence. Par ma plume, je tente de faire entendre les douloureuses mélodies de la condition humaine. Père, tu peux dormir tranquille, je ne me suis pas dilué dans le vaste monde, je sais plutôt écouter du vaste monde l'essentiel. Maintenant, je vais parler, et je ferai entendre les échos du vaste monde à partir de ma subjectivité.

182. De l'arbre, un fruit est tombé. Baisse-toi et ramasse-le. Dans l'arbre, un fruit est en train de mûrir. Contemple-le mais laisse-lui le temps de mûrir. Il sera à toi plus tard. Sinon, tu n'es pas le seul vivant sur la terre. Il pourra nourrir des oiseaux.

183. Quand, dans les airs, au-dessus de toi, tu vois des oiseaux, n'oublie pas qu'ils portent dans leur estomac les arbres du futur. Mais toi, sais-tu de quel fragment de l'avenir tu es l'artisan ? Tu portes en toi plus qu'un arbre, tu portes une forêt. Prends garde à ne pas te perdre dans ta propre forêt intérieure. Prends garde à ne pas mourir étranglé par les lianes de ta propre forêt intérieure.

184. L'oiseau sans nid a séduit le ciel et appelé la pluie, et il se plaint que ses plumes aient été mouillées. Tu as frappé de ta main une ruche et tu te plains de la piquûre des abeilles. Tu ne déclenches pas tous tes malheurs, tu déclenches toi-même bien de tes malheurs. Mais vivre, vivre réellement, c'est provoquer une part de ses propres malheurs.

185. Voici la pluie tant attendue, celle qui ravive, celle qui redonne le sourire au paysan. Mais elle est arrivée avec du vent et a détruit les cultures, arraché des arbres, inondé des maisons. Regarde, regarde là, regarde ces corps allongés, là, regarde-les : la pluie les a tués. Ce que nous appelons de tous nos vœux peut devenir amer.

186. Il a échappé au fleuve fougueux et s'est noyé dans sa propre urine. La mort a beaucoup d'humour.

187. La neige ! Toute cette blancheur ! Marchait une femme sur la neige. Elle marchait, élégante, sur toute cette beauté. Elle glissa et épousa éternellement la neige, le froid. Mortelles beautés dont se pare le monde, sans vous, que serions-nous ?

188. Il devait voyager le lendemain, mais, dans la nuit, des cambrioleurs visitèrent sa maison et lui volèrent beaucoup de choses dont son passeport. Il crut que ne pas pouvoir effectuer ce voyage-là était son plus grand malheur, car, à des milliers de kilomètres, l'attendaient des oreilles conquises. Pourtant, l'avion à bord duquel il aurait voyagé s'abîma en mer et lui qui fut sauvé par le vol de son passeport comprit que le destin a ses propres détours.

189. « Quand tu crois avoir une bonne raison de rire de quelqu'un, rappelle-toi que tu as déjà été l'objet des rires moqueurs des autres, souvent à ton insu. Peut-être alors ravalerais-tu ton rire pour tenter de voir en quoi celui ou celle dont tu aurais ri te ressemble, en quoi son humanité est la tienne. » Je me souviens de ces paroles de mon père en colère contre l'un de mes petits frères qui avait ri d'une bossue venue vendre du beurre de karité dans notre village. Il avait oublié, mon petit frère, que notre père était un boiteux, la cible de nombreux rires moqueurs et de sobriquets. Plus tard, dans *L'Élu* de Chaïm Potok, je tombai sur un passage qui me rappela les paroles de mon père : « Un jour, mon fils Daniel Saunders se mit à rire (d'un homme particulièrement ignorant) et dit : "Cet homme est un tel ignorant, père !" Je me mis en colère. "Regarde dans son âme, lui dis-je. Tiens-toi dans son âme et tu verras le monde avec ses yeux. Tu connaîtras quelle

douleur il ressent à cause de son ignorance, et tu ne riras pas.” Il était étonné et choqué. Il commençait à avoir des cauchemars... Mais il apprenait à trouver les réponses en lui-même. Il souffrait et apprenait à écouter la souffrance des autres. Dans le silence qui s’était établi entre nous, il commençait à entendre pleurer le monde. » Un jour, dans notre forge, au cours de mes vacances, je tentai de traduire à mon père ce passage du livre de Chaïm Potok. Il m’écouta avec un grand intérêt, puis, il fit le commentaire suivant : « Les paroles essentielles appartiennent à chacun de nous. Notre vie, qui nous inspire nos paroles, est un fragment des vies passées ou en cours. C’est pourquoi nos paroles qui ont réellement du sens sont universelles. »

190. Au fer rougi, nous donnons la forme qu’il nous convient de lui donner. Hache, lame de houe, couteaux, flèches, balles de fusil, pièges à gibier... Il peut devenir ce que nous savons faire, ce que nous avons la force de tirer de lui. Mais, un jour, nous regarderons les autres forger quand l’âge nous aura pris notre énergie, l’énergie de nos bras. L’âge ou la maladie. Le feu de la forge renaît grâce aux générations de forgerons qui se succèdent. Nous sommes comme le feu, nous durerons aussi longtemps que se succéderont sur la terre des générations d’humains.

191. Le feu de la forge de mon père ne s'éteint pas dans ma mémoire. Mon village, si minuscule, est devenu ma lucarne pour regarder le monde. Il y a cependant un être dont le visage me fuit : ma mère. Parfois, je sors de moi pour un exil temporaire dans la légèreté, car, il ne m'est pas toujours facile d'habiter ma blessure sacrée.

192. Entends-tu parfois des voix ? Tes morts te parlent-ils dans tes rêves ? Te revois-tu petit garçon dans la forge de ton père ? Regarde bien, regarde, encore ! Ta mère te tend la main. Marche vers elle.

193. Sentier, toi qui, de notre concession, nous conduisais, conduis toujours certains, à nos champs, à leurs champs, dis-moi : combien sont-ils déjà, celles et ceux qui, aujourd'hui tous morts, t'avaient, avant et après moi, emprunté pour aller quêter auprès de la terre de quoi se sustenter ? Peut-être de l'homme que je suis devenu, tu ne gardes point de souvenir. Il est probable que mon odeur ait disparu de ta mémoire. Dis-moi si tu t'effaceras toi aussi, biffé par l'herbe, quand, de ce village, d'où partent tous les jours tant de jeunes, il n'y aura plus personne pour te rappeler, avec ses pieds, que tu es un repère dans le ventre infini du Temps ! Je m'en vais, moi, sur mes mille pistes, sur les flots du

vaste monde. Me reverras-tu ? Te reverrai-je ? Nous appartenons, toi et moi, au Fini dans l'Infini. Le sentier, le nôtre, m'a répondu : « Oui, tu l'as dit, je ne suis qu'une trace. Et il est du destin des traces de s'effacer. Tu n'es qu'une mémoire, la mémoire de ce village. Et il est du destin des mémoires de s'estomper. Va, et partout, trouve un sentier qui te ramène à mon souvenir. » Je lui ai dit : « Au revoir. Quand je reviendrai, si je revenais, je te raconterai l'histoire de tant d'autres sentiers du monde dont tu n'as aucune idée. Et tu continueras, toi, à me parler de celles et de ceux qui, de ce village, t'ont emprunté pour la dernière fois. » Il m'a dit : « Il y a déjà dans ma mémoire l'odeur du monde : de la Suisse, est venu ici un de tes amis, il s'appelle Timba Bema, et lui aussi est un grand marcheur, il porte en lui, sur lui, autant de pistes que toi. Il m'a dit que partout dans le monde, les sentiers racontent la même histoire des silhouettes évanescences. » Triste, mais aussi rassuré, après avoir écouté le sentier de mon enfance, je suis reparti sur mes propres routes.

194. Sur le sentier de mon enfance, mon ami Timba Bema avait marché. Il avait écrit alors : « Les rêves oubliés sur le sentier. J'allais par le sentier en direction de la forge de son père qui, quelques années plus tôt, était décédé alors qu'il accomplissait le pèlerinage à La Mecque. L'herbe mouillée léchait mes pieds et les corbeaux, au-dessus de ma

tête, dessinaient des cercles concentriques. Je n'avais pas peur. Je savais que celui qui va à la rencontre d'un monde inconnu avec dans une main des fèves de cacao et dans l'autre des cristaux de sucre, sera accueilli par une accolade chaleureuse, un verre d'eau et un plat de fufou. Mais il se trouve que la route était longue, mes pieds fatigués par la marche avaient besoin de repos. Alors, sur une pierre, cuite et recuite par le soleil, je me suis assis en bordure du sentier. Soudain, il y eut cette voix qui parlait, à la fois à l'intérieur et à l'extérieur de moi. "Je suis le sentier, dit-elle, le sentier sur lequel ton ami a marché. Il m'a traversé de long en large tant que je le conduisais vers ses rêves. Car, vois-tu, comme tous les sentiers, je conduis les hommes vers leurs rêves. Mais il se trouve que leurs rêves grandissent, et les conduisent à travers d'autres sentiers. Puisque tu es ici, poursuivit la voix, j'aimerais que tu portes le message suivant à ton ami. Dis-lui, le premier jour de l'an, que dans ses rêves actuels il y a ses rêves oubliés, ceux qui datent de l'époque où ses pieds me foulaient. Dis-lui, à ton ami, qu'il arrive un moment où un homme, pour aller encore plus loin dans l'existence, doit renouer avec ses rêves oubliés. Je l'attends donc ici, sur la pierre où tu es assis, pour lui raconter ses rêves oubliés, que je garde jalousement comme les traces de ses pas." Je m'en vais, en messenger, transmettre les mots du sentier à mon ami. »

195. Bien des arbres de mon père sont morts de vieillesse ou ont été abattus. Mais, chaque fois que je me sens poursuivi par la chaleur étouffante du sort, je me réfugie sous leur ombre qui persiste dans mes souvenirs. Le passé alors me prend sous ses ailes, me procure une fraîcheur qui ne se dissipe que quand me revient l'inévitable lucidité.

196. L'arbre sous lequel je m'asseyais, dans mon village, près de la forge de mon père, cet arbre est mort. Comme bien des miens. La mort ennoblit nos souvenirs.

197. Lorsqu'elle vient dans mes rêves, ma mère, avec sa plaie à la cheville, me demande toujours si j'ai froid. Je ne parviens jamais à lui répondre. « As-tu froid, Abou ? » Elle me tend alors les bras, mais je ne parviens à faire aucun mouvement vers elle. Comprenant qu'elle ne peut rien pour moi, ou que je ne veux pas de son aide, elle me tourne le dos. Je perçois alors ses sanglots, avant qu'elle ne disparaisse. Je me réveille et je ne sais si je suis triste ou juste étonné que, tant d'années après sa mort, ma mère se souvienne toujours de moi, de moi qui, pourtant, n'avais pas su l'aimer.

198. Pris par le pêcheur, le poisson se souvient peut-être encore de la rivière, de la mer ou du fleuve d'où il vient, mais il est peu probable que le fleuve, ou la rivière, ou la mer garde longtemps de lui un souvenir précis. Il est parti, le poisson, peut-être livré à sa solitude et à sa souffrance dans un aquarium, peut-être relâché dans un étang, peut-être est-il mort, mangé, mais, quelle que soit sa situation, dans l'huile ou dans la sauce, au four ou sur des braises, la vérité, c'est qu'ailleurs, dans le ventre de l'eau d'où il vient, la vie continue.

199. Durant des années, mes nuits furent peuplées par l'image d'une femme nue. Elle m'adressait de larges sourires qui disaient toute la profondeur de son âme, puis, parfois, se métamorphosait en une tourterelle ou en une hirondelle et s'envolait après m'avoir promis de me revenir, sans jamais préciser l'heure de ce rendez-vous mystérieux. D'autres fois, dans un demi-sommeil, je la voyais sensuelle sous la douche, l'eau en jets puissants sur son corps, la vapeur créant comme un halo érotique autour de son corps. Il me fallut du temps pour comprendre qu'en vérité elle remontait de mon enfance là-bas au village, qu'il s'agissait donc d'un succube qui charmaient l'incube que j'étais devenu. Je me laissais alors gagner par une nostalgie transformée en une lumière crue sur mon âge. Me convaincre qu'en vivant chez

soi ou ailleurs, l'on habite toujours le pays de son enfance, cela ne me suffisait plus pour panser ma blessure, celle née de la certitude que, sans y avoir été forcé, j'avais perdu ma terre de vérité.

200. Dans mon petit village, nous mangions de la viande, du poisson, des œufs dans les limites de nos possibilités. J'ignorais alors qu'un jour je me retrouverais dans une société où en mangeant de la viande je me gaveraï de hormones, où en croquant un fruit je me nourrirais de pesticides, où en consommant un œuf je m'initierais à la chimie, où même l'eau qui m'arrive facilement par la magie du robinet me viendrait, au moins en partie, des égouts. Aujourd'hui, je me suis enraciné dans la beauté effroyable de la modernité.

201. Dans mon village, enfant, j'aimais la saison d'amour des chiens, une période où, alors que je n'en avais pas encore conscience, l'existence entraînait en moi par sa beauté pornographique. Il me fallut plusieurs années pour regarder les humains, au-delà de leur pudeur prescrite, sous la peau des chiens. Tout devint alors, à mes sens hallucinés, bruyamment orgiaque, tout, même les grandes tragédies comme les génocides.

202. Par temps de froid, me reviennent les souvenirs de la forge de mon père. Le feu sacré s'allume alors dans mon cœur. Dans mon appartement, l'eau du robinet coule, coule, coule. Dans ma mémoire, coule l'eau de la rivière de mon village.

203. Au cimetière de mon village, les morts sont réellement anonymes sous les hautes herbes, à l'ombre des arbres. Là, en vérité, gît toute vanité. Mais là aussi, en vérité, se sont apaisées toutes les rancunes, toutes les envies, toutes les frustrations, toutes les illusions dont les vers et les rats font leurs délices.

204. Sur la même terre des hommes, au même moment, l'on meurt de froid et l'on meurt de chaleur à des endroits différents, il fait jour et il fait nuit à des endroits différents. Il pleut et la sécheresse sévit à des endroits différents. Il y a des naissances et il y a des morts aux mêmes moments et aux mêmes endroits. Qui pleure oublie les rires des autres. Qui rit oublie les larmes des autres. Hélas !

205. Il y a de la tristesse dans certains rires et de la joie dans certaines larmes. Les ombres peuvent être belles, les lumières aveuglantes. L'instant que nous habitons se pare en général des couleurs de notre cœur.

206. En chacun de nous, il fait à la fois jour et nuit, froid et chaud, clair et sombre, bien des choses et leurs contraires. Ne passons donc pas notre existence à nous méfier des ombres invisibles des autres, alors que nous devrions tenter de maîtriser les nôtres, de les dompter.

207. Si mes yeux tombent sur la honte de l'autre, je peux exiger d'eux qu'ils oublient ce qu'ils ont vu ou qu'ils aillent derrière la honte de l'autre chercher l'humanité blessée qui m'habite moi aussi. Si je fais de la honte de l'autre la source de ma joie, de mon triomphe, alors, de ma propre honte, un jour, l'autre fera le prétexte de ma destruction. En celui qui tombe devant moi, je vois ma chute. Si je l'aide à se relever, je relève une part de ma propre humanité. Si je passe, en riant, devant l'autre tombé, qui se penchera sur moi au moment de ma propre chute ?

208. Dans la villa Boutanga, dans le domaine de la fondation Jean-Félicien Gacha, en pays bami-léké au Cameroun, regardant la montagne depuis la terrasse circulaire de la suite où je suis logé, je me sens soudain en condition pour communier avec mes propres illusions de grandeur. L'évasion : cet instant de douce perte de la raison.

209. Depuis ma chambre à l'hôtel Maestoso, en Slovénie donc, au cœur du haras historique de Lipica, en regardant passer, majestueux, les lipizzans blancs, ces beaux chevaux de race, je faillis me laisser pousser des ailes, mais il y eut dans mon élan d'évasion du plomb venu de ma table de chevet : *Le Livre de l'intranquillité* de Pessoa, *Le Métier de vivre* de Pavese et *L'Inconvénient d'être né* de Cioran.

210. Je me réfugie souvent dans *De la brièveté de la vie* de Sénèque pour réapprendre le bon usage de mes secondes qui passent, et éviter d'être le marin ballotté par les tempêtes, mais l'homme qui maîtrise le gouvernail de son navire. Cependant, je n'atteindrai jamais à cette sérénité du sage, car l'entêtement des vents contraires viendra toujours à bout de ma calme détermination à ne pas fuir le jour dans l'attente de la nuit, à ne pas craindre la nuit dans l'attente du jour.

211. Les vastes étendues de nuages que je vois du hublot, au cours de mes nombreux voyages, ont la beauté onirique d'un ailleurs lointain que je ne voudrais jamais traverser à toute vitesse.

212. Le pire destin qui puisse m'arriver, c'est que je me retrouve réduit à ce morceau de sucre qui, jeté dans l'océan, croit, alors qu'il fond, être en mesure de changer le goût de la vastitude bleue.

213. Est-ce moi qui entends de moins en moins bien ou sont-ce les bruits du monde qui s'atténuent déjà ? Est-ce moi qui vois de moins en moins bien ou sont-ce les couleurs du monde qui s'estompent déjà ? Est-ce moi qui le sens ainsi ou est-ce bien le temps qui s'accélère ? Les bruits du monde ne s'atténuent pas. Les couleurs du monde ne s'estompent pas. Le temps ne change pas de rythme puisqu'il ne va nulle part, il occupe le plein et le vide entièrement. Mais, en toi, s'estompe le soleil. N'aie cependant pas peur de la nuit qui arrive. Car, et tu le sais, la nuit a des yeux d'étoiles.

214. Un ver de terre et un oiseau. Un ver de terre, un oiseau et un chat. Un ver de terre, un oiseau, un chat et un chien. Un ver de terre, un oiseau, un chat, un chien et un humain. Puis leur commun horizon : la mort.

215. De la gloire des autres, nous faisons notre rêve. Mais, ils portent sans doute, eux aussi, des blessures dont nous ne saurons deviner la profondeur.

216. Acculés, nous pouvons toujours espérer chasser avec un roseau le buffle fou prêt à nous tuer. Cela constituerait une marque de respect envers le malheur qui nous tient déjà en joue.

217. Une chienne, un poison. Un homme, une femme. Une chienne, un poison. La chienne est morte. L'homme et la femme rient. La mort n'est pas toujours un malheur.

218. La maladie n'est pas la limite du rêve. L'échec n'est pas la limite de l'ambition. La lucidité n'est pas antithétique à l'illusion. Mais personne n'enjambe sa propre mort.

219. Ma vie n'est pas mes livres, mes livres ne sont pas ma vie, mais ils ne peuvent être parallèles. Ma vie est comme mes livres, mes livres sont comme ma vie, mais ils sont parallèles. Entre ces déclarations contradictoires, se trouve peut-être le véritable charme de la littérature.

220. Sur le sable chaud du désert, court un lézard. Sur le sable chaud du désert, rampe un serpent.

Le serpent et le lézard tentent de survivre, et le serpent tente de survivre en poursuivant le lézard. La cruauté apparente des prédateurs nous incline parfois à éprouver de la compassion pour les proies. Mais le lézard du désert, quelques secondes plus tôt, s'était nourri d'un insecte.

221. La vaste plaine du Serengeti, entre le Kenya et la Tanzanie, est si belle de ses millions d'herbivores, de carnivores, d'omnivores, de rampants, de volants, de nageants... qui la parcourent dans tous les sens. Qu'on y voie les lions ou d'autres félins en chasse, les prédateurs tout aussi élégants, majestueux que leurs proies (est majestueux le zèbre) et on est en extase. Ce n'est pas toujours que l'on mesure l'ampleur de la nécessaire cruauté à l'œuvre dans ce décor presque onirique : tuer pour se nourrir, se battre à mort pour se reproduire, braver tous les dangers pour aller vers l'herbe plus verte (la migration des gnous), se battre et tuer pour conserver ou élargir son territoire... La comédie humaine n'est qu'un pan dérisoire de cette beauté tragique dont la nature abrite, dans une monotonie non lassante, toutes les séquences.

222. Il y a au moins autant de beautés (il y en a de toute évidence beaucoup plus) dans les fleuves, les mers et les océans qu'il n'y en a sur la terre ferme.

Des êtres de tailles diverses, des millions d'espèces, des millions de métamorphoses, des millions de couleurs éblouissantes, mais surtout des stratégies étonnantes pour tuer et/ou pour se défendre. Dans le monde marin comme sur la terre ferme, c'est dans le même subtil et constant mariage entre la vie et la mort que se devine aisément la Transcendance à laquelle chacun peut donner le nom qu'il veut.

223. Les éléphants disparaîtront un jour de la terre (ou on n'en verra plus que dans les zoos). Hélas ! Il suffit de les regarder pour se rendre compte qu'ils ne sont plus adaptés à notre monde. Hélas ! Mais, leur disparition ne changera rien aux drames du monde. Hélas !

224. Je ne sais si je devrais avoir pitié de l'oisillon sans défense ou me réjouir pour le serpent qui en fait sa pitance, mais je sais que dans bien des cas, pour survivre, il faut tuer. La nature l'a voulu ainsi.

225. L'oisillon, seul dans le nid, attend le repas qu'est partie lui procurer sa mère. Mais voilà qu'arrive dans le nid un serpent qui cherche à manger. Évidence : l'oisillon est condamné. Et pourtant, même dans une telle situation, un miracle est toujours possible. En vérité, il s'en est produit un : le

serpent, sans raison apparente, est ressorti du nid, redescendu de l'arbre et s'en est allé.

226. La paix dans la savane, la paix pour l'antilope, quand le lion a faim, la paix pour le zèbre qui s'apprête à traverser le fleuve où attendent les crocodiles, la paix pour le bufflon qui vient de naître sous le regard du léopard ayant ses petits à nourrir, la paix, la paix quand les hyènes éventrent vivantes leurs proies, la paix quand les mâles lions tuent les lionceaux qui ne sont pas de leur sang, la paix quand les lions tuent les petites hyènes et les petits léopards pour réduire la concurrence et pour le contrôle du territoire de chasse, la paix quand les mâles zèbres ou éléphants ou girafes se battent à mort pour l'accès aux femelles, la paix quand les orques séparent le baleineau de sa mère pour le noyer et le dévorer, la paix... La paix ? Peut-être pas, mais, plus divinement, l'harmonie en partie grâce à la violence et à la mort !

227. À trop souvent oublier que même les très gros arbres viennent d'une petite graine, l'on finit par perdre la véritable mesure des choses, le véritable sens de la vie.

228. Je ne sais où vont les étoiles que je crois voir se décrocher du ciel, mais je ne souhaite pas que l'on me l'explique scientifiquement, je préfère jouir par moments de mes illusions d'optique comme l'assoiffé dans le désert qui court se désaltérer aux mirages.

229. Celui qui devient aveugle sur le chemin de la vie ne peut se consoler d'avoir déjà beaucoup vu. Il est juste condamné à une existence au rabais.

230. Le bossu monte à l'arbre, avec au dos la besace de son drame. Il offre au monde une image ridicule qui pourrait nous faire rire si nous n'étions assez philosophes pour chercher notre humaine condition dans sa bosse.

231. « Je connais la vie, je connais la vie, je connais la vie ! » Mais la vie nous connaît mieux que nous ne pourrions jamais la connaître, puisque nous ne sommes que de petites particules dans sa panse.

232. Même si nous avons du temps dont nous ne savons que faire, nous n'irons pas, pour nous occuper, jusqu'à apprendre à un éléphant à quoi devraient lui servir sa trompe et ses longues défenses. Et ridicule générosité, celle de l'homme qui donne à boire

au fleuve ou qui se propose de prêter son cou à la girafe.

233. Chacun de nous, même s'il n'en affronte encore aucune, se trouve au carrefour de toutes les infirmités, il reste à la portée de nombre d'entre elles, et des plus humiliantes pourraient l'obliger à vivre en deçà de son passé et de ses rêves.

234. Je ne pousserai pas le cynisme, parce que mes yeux m'offrent toujours les couleurs de mon environnement, jusqu'à dire à l'aveugle qu'il échappe à la laideur du monde grâce à son infirmité. Et je n'irai pas dire au sourd que son handicap le protège des brouhahas de l'univers. Je m'incline juste devant la leçon de vie que constitue leur handicap. Je leur épargnerai cependant ma pitié, car, peut-être, de nous trois, le véritable aveugle, le véritable sourd, c'est moi qui pourtant vois et entends.

235. Si un nain m'affirme que le monde est à sa taille, je ne peux que m'incliner devant sa hauteur de vue. Car, sa véritable taille se trouve au fond de lui où il porte même les plus géants des humains, au fond de lui où l'essentiel de l'humanité trouve suffisamment de place. Le nain est juste à la taille imperceptible de notre commune humanité.

236. Si nos pires ennemis prenaient la peine de nous bien connaître, ils finiraient par se rendre compte que nous sommes ce qu'ils détestent et chérissent le plus en eux-mêmes, que nous sommes eux, qu'ils sont nous, qu'ensemble nous composons l'enfer et rêvons du paradis.

237. Nous ne devons rien à l'abeille, elle n'a jamais pensé à nous en fabriquant son miel, c'est notre capacité de prédation qui nous permet d'en consommer. Entre elle et nous, n'existe qu'un lien de cruauté légèrement à notre avantage.

238. Les parfums de luxe perdent de leur vanité dans les toilettes lorsque la personne qui s'en est imprégnée se grise, en solitaire, de sa propre odeur, cette odeur intime qui lui rappelle la force de la vie et le dur labeur de son estomac.

239. Beaucoup de personnes se laissent ronger par une grande rancune envers la vie, comme si celle-ci pouvait leur refuser le meilleur au bout du chemin, au bout de n'importe quel chemin : la mort !

240. Nos décisions, les meilleures et les moins bonnes, sont toutes contenues à l'intérieur de ce qui est déjà décidé pour nous. Nul n'échappe à son destin. Mais la différence entre les individus réside dans la manière dont chacun ruse avec la fatalité pour parvenir au même résultat.

241. Aucune mort n'est bête. Toutes se valent comme la conclusion laborieuse ou brutale de notre dérisoire existence.

242. Il y a des criminels qui ajoutent à la laideur de leurs actes l'ironie des remords sans conséquence.

243. L'usure du temps concerne surtout notre aptitude à appréhender l'étendue réelle de notre laideur morale, car, plus les années passent et plus encore nous nous accrochons à l'opinion trop favorable que nous avons par moments eue de nous-mêmes.

244. La mort ne nous absoudra pas des péchés que la vie n'a pas daigné nous faire payer.

245. Quel dur métier, le métier de vivre !

246. Toute pensée est périssable, tout défaut humain est immortel.

247. Je mesure mieux à la vitesse des changements technologiques la permanence de la bêtise humaine.

248. J'irai au bout de moi-même, à condition que ma tête me suive, sinon, je ne m'attarderai pas ici-bas.

249. Exceptés les enfants nés par césarienne, nous sommes entrés dans la vie en violant à l'envers notre mère.

250. Le bébé est l'amant précoce du sein de sa mère, c'est lui qui donne une beauté érotique au lait maternel.

251. Devant moi, dans une ville d'un pays africain, une chienne noire, en voulant traverser la rue, rencontra sa mort sous les roues d'une voiture. Je pensai d'abord à l'épisode que cet instant souillé de sang allait m'inspirer dans un roman. Et j'éprouvai

une grande jouissance comme si la mort de la bête avait été l'exaucement de mes vœux les plus secrets.

252. Le fleuve où l'on se baigne est aussi le lieu où l'on pourrait se noyer. Le lit dans lequel on a aimé est aussi celui dans lequel on pourrait mourir. Le mari qui a aimé son épouse pourrait en être l'assassin. L'homme qui, ailleurs, avait tué pourrait, ici, sauver la vie. Ne soyons pas aveugles devant les plus désespérantes probabilités, ne nous réduisons pas aux plus logiques angoisses : la mort viendra, car elle est la beauté qui servira de royaume à notre conscience apaisée.

253. Vaine prétention du nain qui lève les bras pour cueillir les étoiles ! Vaine prétention de l'édenté qui veut mordre jusqu'au sang le caillou sur lequel il vient de s'asseoir. Ma vaine prétention à moi qui crois que quelqu'un m'attend au bout des mots que j'écris.

254. « Si la nuit consentait à me parler, de quoi me parlerait-elle ? Sans doute de mon désir suspendu de conquête d'une île rebelle », avais-je écrit un moment après que j'avais vu dans mon rêve un petit garçon décapiter une chienne noire.

255. Une hyène. Une hyène ? Qui si bien chasse et qu'on réduit à un charognard parce qu'elle est suffisamment intelligente pour ne pas dédaigner la charogne. Mais, la hyène, pour être ce qu'elle est, faire ce qu'elle sait faire, n'a besoin de nulle reconnaissance. Elle suit sa vérité. Suis ta vérité et enrichis-la des leçons de la vie, mon fils.

256. Mon père, le forgeron, le boiteux, avait appris à vivre avec son infirmité. Il m'avait dit un jour : « Ne cours pas si tu n'as pas tes deux jambes. Mais, si le malheur te poursuit, ne te résigne pas. Tente de te cacher de lui. Peut-être t'oubliera-t-il pour aller vers une autre cible. » Plus tard j'avais dit à mon propre fils : « Même avec tes deux jambes et ta jeunesse, ne te contente pas de courir, réfléchis aussi, car, si tu ne comptes que sur tes jambes et sur ta jeunesse, tu ne courras jamais plus vite que la hyène, jamais plus vite que le lycaon, jamais plus vite que le guépard, jamais plus vite que le vent. Or les malheurs sont comme des hyènes, comme des lycaons, comme des guépards, comme le vent. D'ailleurs, ils ne courent pas seulement plus vite que nous, ils nous encerclent, invisibles à notre conscience, et rient de nos prétentions. »

257. Le lézard en danger a sacrifié sa queue. Vivre, c'est parfois savoir sacrifier quelque chose de nous, à

condition que ce ne fût jamais quelque chose d'essentiel, par exemple, notre capacité à nous émouvoir devant les malheurs même de nos pires ennemis.

258. Je ne sais où elle allait, ni ce qu'elle voulait faire, la mouche qui a fini dans le piège de l'araignée. Je ne sais quel piège fatal m'attend sur les pistes de ma vie. Je sais cependant une chose : il y a beaucoup de pièges sur les pistes de ma vie, des pièges dont certains me seront fatals.

259. Toute la tragédie de la vie d'un éléphant se trouve contenue à l'intérieur d'une fourmi. Cela devrait nous rendre un peu plus modestes.

260. Un bébé seul pleure dans une maison en feu...

261. Ascenseur encore en panne. Une vieille dame sur les marches de l'escalier. Elle vit au deuxième étage. Après chaque pas, elle s'appuie contre le mur crasseux. « C'est le cœur, vous comprenez, c'est le cœur, monsieur. » Oui, je comprenais, je comprenais, hélas !

262. Banjo, violon ou piano, la musique ne vient pas de l'instrument, ni de celle ou de celui qui en joue : elle jaillit juste de la conscience que nous avons de notre fin, de la tristesse qui habite même nos joies durables. La musique est l'écho de la tragédie liée au simple fait de vivre avec la conscience que tout, et surtout l'illusoire paradis, a une fin.

263. À qui, à quoi souris-tu, enfant ? Peut-être à cet horizon que tu crois bleu, parce que tu ne sais pas encore voir avec ta raison.

264. L'hippopotame ne nous semble pas beau et sa façon de répandre ses excréments pour marquer son territoire dans l'eau peut aussi nous dégoûter. Cependant, quand sourit cet animal en apparence balourd mais qui, à la fois dans l'eau et sur la terre ferme, est d'une agilité impressionnante, quand sourit l'hippopotame, il nous impose juste du respect, car, avec ses dents de plus de trente centimètres de long, si nous nous mettions en travers de son chemin, il nous détruirait. L'hippopotame n'est peut-être pas beau selon nos critères, mais il est puissant, et même les lions, qui pourtant chassent en groupe, n'en font pas leur proie de prédilection, car, même les lions, prétendument rois de la savane, savent que l'hippopotame est puissant. Le monde appartient

aux peuples qui se sont donné les moyens de se faire craindre par-delà la morale.

265. Notre conscience de nous-mêmes occupe un peu trop de place par rapport à celle que nous avons de la complexité du monde. C'est ainsi que nous nous rapetissons au plus profond de nous comme une plante qui a oublié de puiser sa sève dans la terre nourricière.

266. Une vie brève est en général la chance des grands héros : ils n'ont eu que le temps de se rendre immortels, pas celui de détruire eux-mêmes l'illusion de leur grandeur.

267. Lorsqu'une nuée de vautours s'abat dans la savane sur un animal agonisant, il y a une transition orgiaque entre la vie et la mort, un lien bruyant entre les deux mystères. Ce spectacle est des plus ravissants.

268. Ma belle-mère s'en est allée, déchargée de sa vieillesse et de sa solitude. Face à la mer, dans le caveau familial, elle jouit désormais d'une liberté aux ailes d'ange.

269. La vieille dame qui y vivait seule s'en est allée, adieu ! La maison, maintenant vide, tombera rapidement en ruine. Mais alors où iront se nicher désormais tant de souvenirs ? Mon Dieu ! Le colibri, qui venait chérir les fleurs d'hibiscus, battra-t-il les ailes avec toujours autant de rapidité dans un jardin maintenant silencieux ? Les moustiques, quant à eux, n'auront plus du sang octogénaire, mais, ailleurs, d'autres humains les attendront toujours dans la chaleur. Pas si loin, il y aura la même cohue humaine à la plage. La mer, en ses heures de démente, tentera toujours de s'élever, en vain, jusqu'au ciel. L'horloge égrènera sans relâche les secondes, pour personne. Le Temps sera plein de lui-même, insensible aux tragédies qui se jouent quotidiennement en son ventre.

270. Lorsque les flammes commencent leur danse, si l'herbe avait la possibilité de nous dire un mot, elle se serait plainte de sa mort inéluctable dans la grande douleur. Mais, nous nous réjouissons, nous, de la vérité encore plus forte que la douleur de l'herbe : le feu permet en général que se reverdisse la prairie, la nouvelle végétation portant, à sa manière et selon ses propres besoins, la mémoire de la végétation consumée. Nous sommes tous cette végétation qui, fataliste, regarde danser les flammes.

271. L'herbe tremble de peur. Le feu danse au rythme du vent vers l'herbe. Les nuages s'alourdissent. Et voilà tant d'humains condamnés sur la terre et réduits à attendre un miracle du Ciel.

272. « Et, là où l'on est, être présent à cent pour cent » : avait écrit Etty Hillesum dans *Une vie bouleversée* suivi de *Journal*. En relisant ces mots, je pense à cette femme, à Etty Hillesum, et je me la représente dans le camp nazi où elle a fini sa vie, et je mesure comme elle avait dû se rendre compte, hélas, qu'il y a des instants que nous ne voudrions pas habiter à cent pour cent.

273. La baleine a beau être énorme, je ne sais pas que son urine, 970 litres en moyenne par jour, provoquât le débordement de l'océan qui l'abrite. Elle y flotte, elle-même, comme une brindille. Il nous suffit d'observer ces petites réalités de la nature pour tout relativiser : nos échecs, nos gloires, même nos postérités rêvées. Tout cela n'est qu'une brindille au cœur des vagues successives des destins humains.

274. Je n'ai jamais compris pourquoi l'océan, cette étendue qui ne peut passer inaperçue, a tant besoin de hurler pour se faire entendre ! Je préfère le règne silencieux du soleil et la quiète volupté de la lune.

275. L'autisme : cité mystérieuse que j'habite au féminin de ma descendance.

276. Un moineau, avec l'eau transportée dans son bec, veut aider un éléphant en train de mourir de soif. Il n'y parviendra pas, mais, par ce geste en apparence absurde, le moineau se place à la hauteur de la condition du vivant. Dans la réalité, le moineau ne tentera jamais d'apporter à boire à un éléphant en train de mourir de soif. Mais, mon père, le forgeron, le boiteux, me disait de me comporter comme un moineau qui tenterait de sauver, avec l'eau apportée dans son bec, un éléphant en train de mourir de soif.

277. Même envers celui qui pourrait devenir ton tueur, s'il en a besoin, ne lui refuse pas ta générosité, ne lui refuse pas ton aide. Car, c'est surtout à ta propre humanité que tu dois obéir.

278. N'attends pas de celui à qui tu as tendu la main la perfection que tu sais impossible pour les humains. N'attends pas de celui qui a eu besoin de toi qu'il cesse d'être un homme, c'est-à-dire surtout une énigme.

279. Si nos mots pour les dire ne sont pas au moins aussi forts et profonds que nos drames intimes, alors, taisons-nous.

280. À notre cou, la petite cloche qui tinte. Chèvre trotinant, gaie, ou traînant le pas, vers l'abattoir. L'herbe tendre sur le parcours est une consolation dérisoire.

281. Je ne sais que dire à l'enfant esseulé à côté du cadavre de sa mère, sinon juste ces mots : « Tu ne peux plus rien pour elle, elle ne peut plus rien pour toi. Donc, enfant, reprends ton propre chemin. La mort t'accueillera toi aussi. »

282. Pour un entrepreneur des pompes funèbres, la vie est belle grâce au zèle de la mort.

283. Il faut l'intime conviction que le meilleur est à venir pour supporter l'ordinaire de l'instant et probablement le pire des lendemains.

284. Devant un oiseau sans vie sur le sol, s'il s'agit d'un volatile (tous les oiseaux ne volent pas), devant

un volatile mort sur le sol, nous avons sous les yeux l'allégorie de la chute qui couronne bien des gloires.

285. À quoi bon penser à la mort ? Elle viendra. À quoi bon éviter de penser à la mort ? Elle viendra. La question n'est pas là, elle se situe à un niveau beaucoup plus banal : combien de personnes s'impatientent de nous voir disparaître pour enfin respirer ?

286. Même hissés au sommet de la plus haute montagne du monde, nous conservons au mieux notre taille d'homuncules au cœur de l'infini.

287. La vie est une ombre qui traverse le pont pour aller à sa conclusion : l'éternelle sérénité.

288. « Une belle maison. Ah, c'est une belle maison ! » Mais sais-tu combien de douleurs elle abrite ?

289. Ensemble, dominants et dominés, avec leurs espoirs et leurs blessures, leurs joies et leurs peines, marchent, bruyants, vers le silence.

290. Aux murs, encadrées, des photos jaunies de nos morts : souvenirs ridés qui disent de plus en plus fort la victoire du temps sur nous les vivants.

291. Je suis peu de chose sur la terre : ceci n'est pas une forme de fausse modestie, mais une simple évidence.

292. Sur le quai de la vie, une petite orpheline tend vainement la main aux passants tenus en laisse par leurs propres impératifs. Le cœur ne peut toujours regarder le spectacle de la misère humaine, le cœur ne peut toujours s'attendrir sur les spectacles tristes du quotidien.

293. Les seins des femmes sont beaux de toute l'angoisse qui les habite.

294. Le cafard était là avant nous, le serpent était là avant nous, l'abeille était là avant nous, la mouche était là avant nous. Nous sommes, dans l'ordre de l'apparition sur la terre, les petits frères du cafard, du serpent, de l'abeille, de la mouche et de milliers d'autres animaux terrestres et aquatiques, visibles ou invisibles. Tous ces êtres n'auraient-ils alors préparé que notre avènement ? Le fait que l'homme se croie

au centre du Mystère au point de prétendre, selon les religions dominantes, que Dieu nous a créés à son image, ce fait relève de notre vanité.

295. Nous ne sommes au centre de rien et la Terre n'est au centre de rien. La terre et tout son contenu ne sont qu'un point à peine perceptible au cœur de l'Infini. Nous ne sommes qu'une modalité de la vie, une modalité arrivée après des millions d'autres modalités et après des millions d'années, une modalité qui aura une fin définitive. J'appartiens irréductiblement à un ordre dérisoire et juste passer dans le ventre du Rien qui fut et sera, le Rien, donc l'Éternel.

296. Devant « La vieille » de Giorgione, ce tableau dans le musée de l'Accademia de Venise, je vois un futur que je n'aimerais pas habiter.

297. Regarde ! Regarde la très vieille ! Regarde ! Regarde le très vieux ! C'est à cela que te mènera la longévité que tu te souhaites. Aimerais-tu réellement ressembler à la très vieille, au très vieux ? Dis-toi que, peut-être, en route, ta tête te laissera poursuivre seul ton chemin. À quoi te serviront alors les années sans tête ?

298. Les réalités dans toute société sont complexes, et chacun a l'opportunité d'en percevoir quelques aspects. Le regard global est impossible. Aucun poisson, si clairvoyant soit-il, ne saurait, à lui seul, nous dire la vérité du fleuve, de la rivière, du lac, encore moins de l'océan. Lao She le dit, qui ne dit cependant rien d'original, lorsqu'il écrit, dans *Quatre générations sous un même toit*, tome 1 : « On ne peut connaître tous les aspects de sa propre culture ; ainsi, le poisson vit dans l'eau, mais il ne peut bondir hors de celle-ci pour voir de l'extérieur à quoi elle ressemble. Si l'on ne peut connaître avec une entière objectivité sa propre culture, d'autres sont susceptibles de l'observer avec impartialité, du fait même qu'ils vivent en dehors d'elle, mais ils ne peuvent que très difficilement en savourer le goût ; il leur arrive souvent de considérer comme beau un visage seulement parce qu'il est fardé, ou d'en considérer un autre comme laid parce qu'il est grêlé. Si ces observateurs se voyaient dans l'obligation de justifier leurs préjugés, peut-être insisteraient-ils surtout sur les visages grêlés et fermeraient-ils les yeux sur les autres. »

299. Quand tu entends une parole qui ne te ressemble pas, ne te contente pas juste de la condamner. Entre aussi en toi pour te souvenir bien de tes propres paroles que tu n'aimerais pas que l'on rendît publiques. Devant un acte qui te révolte,

souviens-toi bien de tes actes dont tu ne serais pas fier. Mais, surtout, n'oublie pas toutes les mauvaises intentions qui t'habitent. Cela ne devrait pas t'inciter à tout comprendre sans indignation, mais à te méfier de toi-même, de tes paroles, de tes actes et de tes mauvaises intentions.

300. « Combats chez toi plus sévèrement les défauts que tu reproches aux autres. Envers les autres, tempère tes reproches justifiés et sache admirer chez eux les vertus que tu possèdes ou ne possèdes pas », m'avait dit une voix, peut-être ma propre voix. Je sais que l'application, la simple et intégrale application de ces maximes eût rendu notre humanité bien meilleure, mais, et je le sais, la sagesse de quelques-uns ne suffira jamais à nous sauver de l'enfer que nous construisons sur terre depuis des milliers d'années. Nous sommes des êtres doués d'une grande intuition pour la Lumière mais fascinés par les ténèbres qui propagent des mélodies irrésistibles pour notre esprit.

301. Le cœur humain constitue la maison de nos universelles vérités, ce n'est donc pas faute de les connaître, ces vérités, que nous prenons souvent les raccourcis obscurs.

302. Pourquoi, sur un pagne blanc, seule la petite tache noire nous attire, nous indigne ou nous fascine ? Pourquoi la tache nous fascine plus que le reste ? La tache sombre dit sans doute quelque chose de nous, quelque chose d'obscur en nous. La tache sombre nous parle à partir de nous, elle a un écho en nous.

303. Même une plante toxique peut donner des fruits comestibles. Même une plante toxique peut nous sauver la vie. Prenons donc garde à ne pas réduire la plante toxique à sa toxicité.

304. Les as-tu vus, toutes ces femmes, tous ces hommes, qui aux malheurs des autres tentent d'apporter une solution, tentent d'apporter une réponse, même dérisoire, quittes à être réduits à essayer d'arrêter une tempête avec un éventail ? Les as-tu vus ? Alors, pourquoi n'es-tu sensible qu'à la parole et à l'acte qui blessent une part de ton humanité ?

305. Allons à l'école des bonobos pour apprendre à obtenir la paix avec le sexe. Alors, tous nos espaces de vie deviendront des espaces d'orgies. Le monde en serait-il ainsi plus amusant ? Les bonobos ont beaucoup de choses à nous apprendre, mais pas ces mœurs d'où est chassée toute tempérance. Pour moi, ni la

chasteté du moine, ni la frénésie sexuelle des bonobos, mais la liberté par-delà la morale dominante.

306. Toute civilisation commence par le sexe.

307. Le canard a un sexe long et en spirale dont l'effet recherché dans le cloaque de la cane est la fécondation. Le coq, sans organe tendu, obtient le même résultat en quelques secondes. Nos prouesses ne se mesurent donc pas aux peines qu'elles nous valent, c'est pourquoi nous pourrions rire gentiment de l'abondante sueur des médiocres.

308. Les escargots, ces êtres baveux, nous donnent l'exemple parfait des échanges égalitaires. Comme ils sont hermaphrodites, tout accouplement est chez eux un rendez-vous du donner et du recevoir. L'esprit pénétrant de chacun des membres du couple occasionnel habite forcément un corps pénétrable. Chez les humains, en revanche, surtout entre les nations, tout rendez-vous a sa verticalité.

309. Pour féconder une femelle, le roi lion doit l'honorer jusqu'à cinquante fois au moins par jour. On peut y voir à la fois une grande prouesse et une extrême faiblesse. Prouesse, parce que nos rois

humains les plus lubriques, même avec l'aide de substances dopantes, à ce rythme-là, y laisseraient leur vie. Faiblesse, parce qu'à devoir s'y reprendre autant de fois pour parvenir au résultat escompté, la grossesse, le roi lion avoue qu'il ne peut fonder son pouvoir sur son seul sexe doté pourtant d'épines. Prétentieux, observez parfois ces petits détails de la savane. Alors, alors seulement, vous apprendriez les vertus de l'humilité.

310. Les orgies sexuelles des crapauds : amoncellement de laideurs gigotantes dont le résultat se voit cependant en ces petits têtards d'une si grande beauté.

311. Mantes religieuses, araignées, êtres chez qui, parfois, la femelle, plus imposante physiquement, dévore le mâle qui vient de la féconder. Il y a dans cette fin tragique comme l'image d'une paternité absolue : le mâle ne donne pas que son sperme, mais aussi sa chair à celle qui lui permettra de se prolonger dans la vie qu'il a déjà quittée. Bien sûr, il ne choisit pas cette mort, il ne choisit pas de se faire dévorer, mais il est conscient que son besoin de s'accoupler, de transmettre ses gènes, peut le conduire à cette mort devant laquelle il ne recule pas. Heureux, ces mâles qui se font dévorer pour mieux exister à travers leurs progénitures.

312. Chez certaines espèces de dauphins, notamment chez les dauphins souffleurs, l'accouplement consiste, pour plusieurs mâles, à séquestrer une femelle qu'ils entraînent au fond de l'eau où ils la maintiennent prisonnière durant des jours, voire un mois, se relayant en elle en une orgie qui peut lui être fatale. Grâce aux observations qu'il a faites sur une longue période, Richard Connor, l'un des meilleurs spécialistes des dauphins, biologiste, professeur à l'université du Massachusetts (il étudie les comportements de ces cétacés depuis 1982 à Shark Bay à l'ouest de l'Australie) a pu établir les comportements suivants chez les individus de cette espèce : « Nous avons découvert dans les années 80 que les mâles forment des duos ou trios très stables, unis par des liens étroits qui durent : nous connaissons une paire qui s'est formée il y a 14 ans. C'est la première forme d'alliance. Ces paires ou trios sont capables de nouer des alliances avec d'autres gangs notamment lorsqu'ils veulent aller kidnapper une femelle : ils joignent leurs forces pour attaquer un autre groupe, de façon à se trouver en nombre supérieur. Ils encerclent la femelle, la bousculent, au besoin lui donnent des coups de dents et l'obligent à les suivre. La femelle enlevée est séquestrée plusieurs jours, parfois plus d'un mois, et les mâles, sans ménagement, s'accouplent avec elle chacun leur tour ou ensemble » (article de Sylvie Briet dans *Libération*,

21 décembre 1999). Nous dirons, là aussi, que c'est la nature qui a imposé ce genre de comportements aux dauphins. Mais, nous semblons toujours oublier que les animaux ont eu plusieurs millions d'années d'adaptation, ont élaboré des stratégies complexes dans plusieurs domaines, qu'ils se transmettent de génération en génération, que l'on peut, à leur sujet, avec un peu d'anthropomorphisme, parler de civilisation. Il faut donc juste admettre que nous, bipèdes dotés de raison, nous sommes, pour l'essentiel de nos comportements, héritiers des civilisations animales qui se sont affinées durant des millions d'années avant notre apparition. Il faut l'admettre non pour trouver justification à nos délits et crimes, mais pour descendre de ce piédestal où nous nous sommes placés avec l'illusion de notre supériorité sur le reste des êtres et des choses.

313. Femmes de la province du Kivu en RDC, femmes tutsi du Rwanda au cours du génocide, femmes indiennes, femmes de tant de contrées, de tant de sociétés du monde, celles d'entre vous qui portent en leur corps les empreintes des serpents indésirés, celles d'entre vous qui ont subi, subissent, jusqu'au saccage de leur intimité, voire jusqu'à la mort, les assauts lubriques, femmes, dites-moi si vous aussi ferez un jour trembler les hommes, même les plus puissants du monde, à cause de la possession forcée de votre corps. Dans vos contrées, que vaut

votre sexe, que vaut votre corps, que valez-vous ? Que vaut votre vie devant la belle érection d'un phallus, attribut des dieux ? En temps de guerre ou en temps de paix, vous êtes des prises ou des offrandes.

314. Que vaut une femme devant la mâle mesure ? Des diverses réponses à cette question, dépendent bien des comportements des femmes et des hommes depuis des millénaires.

315. Allez sur Wikipédia et lisez (ce professeur omniscient a parfois des limites, mais, il est le raccourci vers des savoirs au moins empiriques) : « Les meurtres de femmes de Ciudad Juárez désignent une série d'assassinats commis depuis 1993 dans la ville frontière de Ciudad Juárez au nord du Mexique. Beaucoup de ces meurtres n'ont jamais été élucidés. Selon Amnesty International, plus de 1 653 cadavres ont été trouvés jusqu'en juin 2008 et plus de 2 000 femmes sont considérées comme disparues. Selon d'autres sources le nombre des disparues serait supérieur à 2 500. La plupart des victimes étaient âgées de 13 à 25 ans au moment des faits ; elles travaillaient dans les maquiladoras de groupes internationaux, qui ont été construits à proximité de la frontière. Pour 137 victimes, des abus sexuels ont été constatés. De plus, 175 cadavres n'ont pas pu être identifiés

car ils étaient trop déformés. » Je dis : le monde des puissants est mis en branle à cause des harcèlements sexuels et des viols. Je dis : quand, enfin, des femmes puissantes du monde se soucieraient-elles assez de celles de Ciudad Juárez pour que celles-là aussi pussent, même déjà mortes, accéder au statut d'humaines créatures en marge des intérêts des grands groupes internationaux ?

316. Le 14 mai 2011, dans un hôtel de New York, s'était jouée une tragédie à partir des corps d'un homme puissant vieillissant et d'une jeune femme qui eût pu terrasser un lion lors d'un combat. À Conakry, en Guinée donc, le 28 septembre 2009, une tragédie s'était jouée : massacres de civils et viols de femmes en plein jour par des militaires sous le règne du ridicule capitaine Moussa Dadis Camara (cet homme avait eu un bac en sciences mathématiques puis une licence en économie et finance avant d'intégrer l'armée de son pays). Les militaires violeurs nous rappellent notre vérité animale. En vérité, l'esprit pénétrant de l'homme traverse en seigneur toutes les époques et ne s'essoufflera pas avant que l'espèce humaine ne se soit éteinte.

317. Un ami m'a dit : « On naît femme, mais beaucoup de femmes ont du mal à l'accepter, surtout dans nos sociétés occidentales où on les condamne

à leur propre liberté. Tel est le drame que je ne vous souhaite pas à vous Africains, vous chez qui l'homme est l'homme la femme la femme, vous chez qui l'acceptation de cette universelle hiérarchie naturelle garantit l'harmonie des sociétés. »

318. « Gamine, qui es-tu pour oser ternir l'honneur de ce guide spirituel ? Il est du côté de Dieu, toi tu es juste faite de chair », dit une voix. Une autre voix lui répondit : « Tu parles alors d'un homme tenant son pouvoir du Dieu que les mâles ont créé à leur image pour en faire ensuite le Créateur incréé de Tout. Mais aucun Dieu, Créé ou Créateur, n'est la source des actes simplement humains de ce prêtre. Donc, gamine, toi, va. Va en regardant l'horizon. Va vers ce petit rayon de soleil. »

319. À être trop conscient de sa puissance, on devient victime de la faiblesse inhérente à la puissance. À n'avoir conscience que de ses faiblesses, on étouffe en soi la force. Alors, écoute-toi tout entier et sache modérer ta puissance par la conscience de ta faiblesse et apprends à combattre ta faiblesse par ton sentiment de puissance. C'est seulement ainsi que tu trouveras le chemin de l'équilibre : ni juste faible ni tout-puissant, mais, homme ou femme, un humain qui marche, doute et cherche.

320. Roi, tu dis aimer ton trône et ne le laisseras à personne ? Règne donc, roi, mais, hissé sur ton trône, tu demeures à la portée de la maladie et de la mort. Le temps porte dans ses bras l'héritier qui sera le prolongement de ta vanité ou qui, de tes défauts, fera la source de ses vertus.

321. Quand la soif menace notre vie, pourrions-nous prétendre résister à la gourde pleine d'eau que le diable agite près de nos lèvres ? Menacés de mourir de faim, pourrions-nous, au nom de notre vertu, résister au morceau de pain que nous tend le diable ?

322. Tu t'es moqué des paroles du fou, tu as ri des actes du fou. Mais tu as oublié l'essentiel : le fou, par ses paroles et par ses actes, te met en garde contre tes propres actes et tes propres paroles.

323. Celui qui croit qu'un chien affamé mangerait une baleine entière en un seul jour est moins déréglé que celui qui est convaincu que sera possible une société où aucun mâle ne garderait encore au fond de lui l'antique idée que l'homme est au-dessus de la femme.

324. Il arrive que la société cloue au pilori la victime plutôt que son bourreau. Soit parce que la victime est rendue responsable, voire coupable, de ce qu'elle a subi. Soit parce que, toujours aux yeux de la société, par ce qu'elle ose affirmer avoir subi, elle ternit un honneur qui méritât qu'elle fût sacrifiée. Ainsi, bien des femmes violées ont-elles connu cette sanction en apparence paradoxale mais qui, en vérité, nous rappelle que les sociétés humaines tiennent en partie grâce à leur capacité à mettre les apparences au-dessus des vertus qu'elles-mêmes enseignent.

325. Assis sur un cheval, cavalier, tu es maître du cheval qui galope. Mais, n'oublie pas que cet animal pourrait entrer en fougue et te mettre à terre où tu serais à la portée de ses sabots. Cavalier, méfie-toi de la hiérarchie entre ton cheval et toi.

326. On huerait, voire molesterait, aujourd'hui une personne en train de lire à haute voix, sur une place publique, des passages de *Sexe et caractère* d'Otto Weininger. Pourtant, les thèses misogynes, antisémites et racistes contenues dans ce livre nous survivront.

327. Terrasse des Archives, café-restaurant à Paris : je prends un verre. Soudain, une tragédie :

le jeune serveur, après avoir heurté le pied d'un client, n'avait pu empêcher qu'un peu de l'eau du verre sur son plateau ne tombe dans les cheveux d'une fillette qui jouissait du soleil avec sa mère et sa sœur. Les hurlements de la belle enfant auraient pu faire croire que l'on venait de lui arracher un œil. Non, c'était pire : l'on avait légèrement mouillé ses cheveux. Je mis du temps à saisir le sens de cette réaction qui m'avait d'abord semblé exagérée : la gamine avait sans doute vu la beauté de ses cheveux (sa beauté) chuter de plusieurs crans devant les yeux de tous les clients dont elle se croyait le point de mire depuis qu'elle s'était assise là. Il eût été cruel de lui expliquer que l'incident de l'eau seul lui avait valu les regards des autres, qu'elle aurait dû, au lieu des cris, sauter, pleine de gratitude, dans les bras du jeune serveur qui venait de la mettre en valeur au-delà de ce qu'autorisait son âge.

328. À Bogotá, je n'avais pas froid aux yeux, même lorsque je prenais le vent frais en plein visage. Je profitais plutôt de la chaleur réelle de la jeunesse des seins dont l'illusoire éternité me rappelait les fillettes alanguies des tableaux de Balthus.

329. Regarder *La Leçon de guitare* de Balthus, c'est courir le risque de s'avouer à soi-même des émotions d'une beauté perturbante.

330. Lolita, cette gamine : beauté excessive. Malheureusement, vivant dans une œuvre d'esprit, l'âge ne peut ronger son pouvoir d'envoûtement, et la voilà à rendre plusieurs générations d'hommes, et accessoirement de femmes, coupables d'une orgie avec une gamine pas du tout innocente.

331. Sur un balcon, une fillette sourit au soleil du petit matin. Elle ignore encore tout des méchants serpents nocturnes.

332. À Saint-Domingue, en République dominicaine, j'avais vu beaucoup de gamines qui jouaient dans la cour des grands. Et j'avais compris le sens réel des campagnes de lutte, dans les avions, contre le tourisme sexuel et la pédophilie : une alerte aux bonheurs interdits qu'à destination bien des passagers pouvaient s'offrir en toute légalité.

333. Étranger, qui que tu sois, d'où que tu viennes, avant de mentir à tes hôtes, avant de les duper, n'oublie pas que le monde est petit et que demain n'est jamais loin.

334. Il fut des époques où, dans certaines sociétés, l'on pratiquait l'hospitalité sexuelle : pour agrémenter ses nuits, l'hôte bénéficiait de la compagnie intégrale de l'une des épouses ou des filles de celui qui le recevait. Ces mœurs ont presque disparu pour renaître, encore plus généralisées, sous la forme de services rétribués. Tel est le sens de la prostitution sur les lieux les plus fréquentés par les touristes, ces hôtes à qui l'on tente de proposer les conditions du meilleur séjour possible.

335. Le capitalisme est le plus grand pédophile du monde. Partout sur la terre, de jour, de nuit, il abuse des gosses par millions, et cela engendre toujours plus de capital et contribue à notre petite jouissance.

336. En sexualité, les expériences, fantaisies et déviances criminelles déjà cumulées par les animaux se moquent de nos fantasmes les plus fous qui n'en sont que des échos assez pâles.

337. Les mers et les océans : des vagins trop larges et trop bruyants dotés de dents tranchantes. Les fleuves : des phallus qui pénètrent les mers et les océans pour tenter, à leurs risques et périls, de les féconder avec les nouvelles de la terre.

338. Les nouvelles technologies de l'information et de la communication nous ont apporté l'immédiateté du savoir dont nous faisons l'habit élégant de notre ignorance.

339. L'Afrique du Sud demeurera, hélas, une nation arc-en-ciel, jamais ses couleurs ne fusionneront, elles resteront éternellement distinctes les unes des autres, parallèles les unes aux autres. Telle est la triste et belle réalité de ce grand pays.

340. Nous pouvons, et devons, nous battre pour l'avènement d'un autre monde, que nous estimons meilleur, nous pouvons nous battre pour son avènement. À condition de savoir qu'il sera le cauchemar de nos enfants et/ou de nos petits-enfants. Mais, battons-nous quand même, comme si nous n'étions pas conscients que tel qu'il fut tel il sera, notre monde, avec toute la beauté de ses contrastes, toute la beauté de ses contradictions, avec tous ses fruits succulents et ses fruits toxiques.

341. Le héros, ce n'est pas le pur, le saint, mais, dans bien des cas, celui qui a cru jusqu'au bout de l'erreur, voire du crime, qu'il pouvait, seul, ou

en mobilisant des foules, provoquer le meilleur en l'humain, pour l'humain. C'est en cela justement qu'il devient souvent dangereux au point qu'il faille le combattre au nom même des valeurs qu'il défend avec foi.

342. Si les humains avaient fondamentalement changé, la sagesse de Confucius ne nous aurait plus tant séduits. Nous étions déjà au passé.

343. L'homme est immuable dans ses imperfections essentielles.

344. Le vrai disciple est, non celui qui se prosterne devant le maître, mais celui qui le respecte pour s'ouvrir de nouvelles pistes à partir de son exemple, de son enseignement, quitte, pour cela, à entrer, sans mépris, mais parfois avec querelle, en désaccord avec lui. La soumission à la loi du maître tue même la richesse de l'enseignement du maître, car on le fige, cet enseignement, on le réduit, ce maître, en dogme au lieu de le prendre pour une des clés ouvrant sur quelque chose de toujours complexe et dynamique. Aduler, idolâtrer, c'est entrer en religion. Le vrai disciple n'entre pas en religion, il est un continuateur qui brise certaines lignes. Le grand

égyptologue sénégalais Cheikh Anta Diop n'a pas de vrais disciples, ou il en a trop peu.

345. Bien des splendeurs d'aujourd'hui sont nées des atrocités d'hier. Des cruautés de notre époque, naîtront certaines splendeurs de demain. Ainsi va l'humain qui, dans la douleur et l'injustice, construit des œuvres matérielles et des symboles qui l'ennoblissent et le rendent en même temps dérisoire.

346. Pauvre Grèce ! Pour « être sauvée de la noyade » par l'Union Européenne, elle a été contrainte de privatiser, de vendre des îles, des sites archéologiques, dont, si je ne me trompe, le stade olympique. Malgré ma pauvreté, j'avais guetté en vain le moment où des petits Grecs se seraient retrouvés eux aussi sur la liste des biens meubles à vendre. Je rêvais alors de n'en acheter qu'un, un petit garçon ou une fillette, juste pour voir s'il y a encore dans ses veines quelque chose qui évoquât Socrate, Platon, Aristote, l'antiquité dont se vante l'Europe.

347. Beaucoup plus que de celle des bourreaux, nous devons nous méfier de la parole des victimes car c'est elle que l'Histoire nous somme en général d'ériger en dogme.

348. Si par prudence et réalisme, l'œuf de poule évitait de tomber sur la pierre, la pierre pourrait lui tomber dessus, et le résultat serait le même. C'est du moins ce que nous dit un proverbe chinois.

349. Derrière toute infatuation, il y a une grande souffrance. Au lieu que des personnes atteintes de cette pathologie de l'autocélébration nous agacent par leur suffisance, nous devrions les rassurer en leur disant : « Ce n'est pas grave ! Il y a plus insignifiant sur la terre que vous ! »

350. Sur le chemin de l'humanité on n'avance ni ne recule, on patauge avec des phases assez longues de décadence.

351. En réalité, rien ne nous prépare à ce qui nous attend, c'est pourquoi nous appelons coup du sort même des malheurs prévisibles sur le chemin normal du vivant.

352. En France, quelle que soit la région que j'arpente, lorsque je croise le chemin d'une joggeuse solitaire, je me représente une scène de deuil, alors qu'en rencontrant des parents heureux avec leurs

progénitures, je vois des policiers et des menottes, et dans le sourire d'une fillette j'imagine la tragédie nocturne. Et je mesure le plaisir que procure le fait de réduire l'autre à quelques clichés qui nous dispensent d'en demander trop à notre intelligence et à notre discernement.

353. Entre Chinois et Africains, le sang franchira des barrières. Du métissage biologique lié à leur proximité au creux des affaires, naîtra un nouvel horizon humain ni pire ni meilleur.

354. Au poignet, une montre de luxe rythme la marche de son propriétaire vers son destin de silence, ce qu'il partage avec toute l'humanité.

355. Il manque à certains végétariens, mais surtout à ceux qui font de leur propre choix, quelles qu'en soient les raisons, la base de leur militantisme contre la consommation de la viande, il leur manque un peu de spiritualité pour être capables de saisir, au-delà du spectacle du sang et de la souffrance des animaux, le sens le plus profond de la vie au cœur des plantes et même dans l'eau qu'ils boivent. Aussi, par leur vision superficielle des choses, ces personnes, souvent des snobs urbains des pays nantis, ne soupçonnent-elles pas la douleur d'une herbe

que l'on mâche, celle d'une pomme que l'on croque, celle d'un cacaoyer qui, au loin, sent nos dents dans une barre de chocolat... Cette catégorie de végétariens ne peut voir que, quel que soit notre régime, manger, c'est forcément maintenir la vie avec des tranches de mort. Ils ne comprennent donc pas que, dans les sociétés où il est courant d'en avoir, le congélateur est l'allégorie banalisée de la morgue.

356. Si devant une assiette de viande il nous arrivait de penser à l'avenir de notre corps, à sa décomposition donc, notre repas nous dégoûterait. Vivre, c'est aussi aller au-delà du dégoût.

357. Il est des œuvres d'art contemporain pas plus inspirées que la nature morte laissée au quotidien, dans les toilettes, par chacun de nous, pour les galeries des égouts.

358. Les marais furent, au Rwanda, les lieux où naquirent plusieurs légendes de sang dont ne nous est parvenu que le faible écho. Qui, franchement qui, un jour nous écrira le monde halluciné du génocide des Tutsi par l'État hutu avec ses dizaines de milliers d'exécutants ?

359. Dans les aéroports et dans les gares ferroviaires, je m'étonne, chaque fois que je voyage, de voir tant d'enfants, d'hommes et de femmes qui arrivent ou qui partent. Je me demande où ils vont et pour quelle raison. Il me faut du temps avant de me rappeler que je fais partie moi aussi de cette absurde humanité qui bouge dans tous les sens, donne l'impression que le monde est devenu une ouverture qui jamais ne se refermera, alors que les identités, se sentant menacées, s'atrophient et deviennent parfois meurtrières. Une fois installé dans l'avion ou dans le train, je pense à celles et à ceux qui, de tous les coins du monde, s'en vont à bord de radeaux dérivant, sur la mer, vers l'incertitude ou la mort. Comme je l'emporte avec moi partout, j'ouvre *L'Odyssée* d'Homère pour me remettre à l'esprit que tous les voyages n'ont pas le même sens.

360. Reportage. Titre : « Le sang des diamants noirs ». Résumé : « En Libye, Bani Walid est l'une des plaques tournantes du trafic de migrants. Kidnappés, séquestrés, torturés, leurs familles sont souvent rançonnées. Un refuge est l'un des rares endroits où les rescapés se rétablissent. On l'appelle l'"hôtel Ivoire". Les équipes de *Complément d'enquête* (de la chaîne française de télévision France 2) ont pu s'y rendre et tourner des images exclusives. » J'ai regardé ce reportage. Des milices puissantes libyennes kidnappent des milliers de

migrants noirs venus de plusieurs pays d'Afrique subsaharienne, Sénégal, Mali, Côte d'Ivoire, Nigeria..., les revendent à des groupes qui les parquent dans des endroits exigus, les torturent (les corps portent des plaies qui rappellent celles infligées aux esclaves dans les Amériques) pour qu'ils hurlent dans le téléphone. Les membres de leur famille, au loin, les entendent hurler. Insoutenable. Charge à eux de payer une rançon pour que les esclaves, fils, frères, filles, etc., soient libérés ou revendus. Reportage de la chaîne étasunienne CNN : vente d'Africains noirs en Libye, migrants vendus comme des esclaves en Libye. J'ai regardé ce reportage. Enfin, j'ai vu surtout des migrants dans le piège de leurs propres illusions. Des morts, des morts, des morts, enterrés dans des sortes de fosses communes, dans des tranchées. Entre leur pays, les lieux de leur départ, et la Méditerranée, ce désert libyen est une grande parenthèse d'enfer. Mais pas plus que ne l'avaient fait les morts par naufrage dans la Méditerranée, les images terribles de la vente des migrants en Libye ne décourageront celles et ceux qui partent, dont les familles consentent à tous les sacrifices financiers pour qu'ils puissent partir. Personne ne les sauvera d'eux-mêmes, personne ne les sauvera du rêve né en eux de partir, de la nécessité formulée en eux de partir. Je me pose plutôt la question : quel écrivain suffisamment puissant pour inventer, au-delà des indignations, une langue neuve afin de donner à ces migrants aux rêves sans originalité une vie

littéraire, la beauté tragique de l'art ? Il n'y a que la littérature pour dire ça, la littérature pour dire ce fragment d'humanité au cœur de nos civilisations. La littérature, la grande, la très grande, celle qui, en un livre, embrasse l'univers dans sa complexité ténébreuse.

361. Géographies meurtrières, tentantes proximités dévoreuses d'hommes, du continent africain vers l'Europe, du Proche-Orient vers l'Europe, des Caraïbes vers les États-Unis, de l'Amérique du Sud vers les États-Unis, particulièrement du Mexique vers les États-Unis. Les tributs payés aux mers et à la terre ferme. Sur ces sentiers qu'empruntent des rêves dérisoires, des rêves d'une grande banalité, des rêves pâles copies d'un modèle intégriste de bonheur matériel, sur ces sentiers, des humains, tels des gnous, en masse, avancent, répondant comme instinctivement à un appel. Aucune terrible image ne les arrête, aucun écho terrifiant ne les arrête. Mais, qui pour leur donner une sépulture artistique, à celles et à ceux qui se sont noyés dans le magma de leurs rêves sans originalité ?

362. Nous avons quelque chose des gnous que rien ne décourage, qui continuent leur chemin, prolifèrent, affrontent les prédateurs, courent, mangent, copulent, courent, sous la pluie ou le soleil, courent,

mangent, copulent, regardent mourir leurs petits, voient les fauves bondir sur leurs petits, courent, mangent, copulent, mais ne rebroussent pas chemin, courent, mangent, copulent, car ils sont programmés pour vivre dans n'importe quelle condition. Nous sommes une humanité de gnous, programmée pour boire la vie jusqu'à la lie. C'est le seul aspect rassurant de notre triste condition.

363. Dans le ciel, au-dessus du désert algérien, des vautours. En bas, le sable s'envole, et une ombre noire en train de se dessécher. La fin d'une belle jeunesse au féminin. Mais, qui, des entrailles de la défunte, extraira le condensé silencieux de notre condition humaine ?

364. Ils ne poursuivent pas un rêve, ils fuient. Le pays, le leur, est devenu, pour eux, le plus terrible des pièges. Mais, à quand le grand roman sur le Darfour, sur la Somalie, sur la Syrie... ?

365. En Mauritanie vit un poète peul qui, la nuit, au sommet de sa dune, érige son mât et fait des rêves de cyprès. Au loin, le cyprès se dénude et rêve de la flûte d'un berger peul derrière la majesté ordinaire de ses vaches. Entre les deux, le chant de la raison et l'hymne aux désirs. L'amour qu'engendre

la distance fait souvent des vagues de l'océan ses folles ailes pour une conclusion magistrale : l'ivresse d'un instant dont on fabrique l'éternité humaine. Mais, le poète peul est aussi un militant qui lutte contre l'esclavage dans son pays. Hélas, ses vers se ramollissent et finissent par se dissoudre dans le feu du réel.

366. Arrivé ici à Lampedusa dans ton état si piteux, toi le mourant, es-tu toujours prince ? Tu sais, dans les cales des bateaux, de l'Afrique vers les Amériques, il y avait eu aussi, en ces époques-là, quelques princes, peut-être même beaucoup de princes. T'attendais-tu à voir ici les symboles de ton royaume ? Tu sais, nous avons un guépard qu'il te suffira de lire pour mesurer comme le pouvoir peut être triste. Voudrais-tu, puisque tu ne survivras pas à ta blessure, que l'on fît quelque chose de particulier pour ton enterrement ? Tu sais, nous pourrions lire, alors que tu fermes les yeux, quelques passages du *Livre des Morts des Anciens Égyptiens*. Peut-être ainsi t'en iras-tu avec l'image consolante des pharaons noirs dont parle ton compatriote Cheikh Anta Diop. Mais, sache qu'ici se termine ton odyssée, Mouss Mbaye.

367. Bien des immigrés qui rêvent de retourner morts chez eux font du contrat de rapatriement du

corps leur plus précieux investissement. Mais il eût été de leur part plus intelligent de devancer la mort, en retournant vivants chez eux, pour s'éviter l'humiliation d'un voyage trop onéreux dans le froid glacé d'une soute d'avion.

368. Un ami a dit : « L'Afrique, au large de Lampedusa, tente de résoudre un problème qu'elle n'a pas encore, celui de la surpopulation, en noyant dans la Méditerranée une partie de ses enfants pour la grande tristesse des Italiens. »

369. Les rêves entassés au fond de la Méditerranée habiteront les eaux pendant des siècles encore, et tant qu'il y aura des humains, il y aura ces voyages jusqu'au bout de l'incertitude. Toi qui ailleurs n'es attendu par personne, qui laisses derrière toi celles et ceux qui de toi font leur plus beau rêve, sais-tu au moins dire bonjour à ton ombre, celle qui, peut-être, sera, pendant un moment, ta seule compagne ?

370. L'appel insistant des ailleurs merveilleux est, pour beaucoup de rêveurs, le raccourci vers la mort. Mais une telle fin est préférable à la vie infamante de plusieurs centaines de millions d'individus sur la terre.

371. De mon village, bien avant ma naissance, avant les indépendances, partaient des hommes et des femmes vers le Ghana, vers les grandes villes du Togo, c'est-à-dire Sokodé si proche, et Lomé la capitale au bord de l'océan Atlantique. Puis, vint un moment où il y en eut, encore plus nombreux, hommes et femmes, qui partaient vers plusieurs autres pays d'Afrique : Nigeria, Bénin, Burkina Faso, Mali, Niger, Gabon... Enfin, s'ouvrit l'ère des départs hors du continent africain, depuis les années 1990 et les désordres liés aux transitions bruyantes vers la démocratie. Aujourd'hui, il y a des ressortissants de mon village en France, en Italie, en Allemagne, en Belgique, en Espagne, aux États-Unis, au Japon, au Liban, en Arabie Saoudite (surtout des femmes, dans ces deux pays, où, en général, leurs conditions de travail en font juste des esclaves). Dans le désert libyen, nous en avons aussi perdu, c'est la vie. Je dis : le monde venait timidement à nous, mais, au monde, nous, maintenant, nous allons fermement pour, en général, des vies de solitude.

372. Lors de mes récents courts séjours dans mon village natal, Kamonda-Bowounda, j'ai pris davantage conscience d'une chose : cette localité dépend de plus en plus, matériellement, de ses enfants partis ailleurs, en Afrique, en Europe, en Amérique, en Asie... Grâce à eux, la masse d'argent en circulation

au village est devenue importante, le pouvoir d'achat s'est amélioré. De nouveaux besoins sont nés, en lien direct avec les métamorphoses du monde. Téléphones portables, forfaits avec connexion et accès à certains réseaux sociaux, à certaines applications utiles. Cependant, dans mon village, les conditions matérielles de vie ne se sont pas améliorées même si bien des familles ayant au moins un de leurs membres à l'étranger bénéficient d'un apport en numéraire relativement régulier et important. (Les émigrés de mon village, d'un niveau d'instruction en général assez moyen, voire assez faible pour beaucoup d'entre eux, constituent, dans leur pays d'accueil, des esclaves consentants du système capitaliste, mais ils envoient au village une part non négligeable de leurs gains non seulement pour répondre à des obligations familiales, mais aussi pour imposer à distance l'illusion de leur réussite. Ils se privent là-bas de ce qui leur aurait permis de mieux vivre pour juste entretenir au village une image positive d'eux-mêmes. Bien sûr, nombre d'entre eux achètent des terrains et construisent des maisons dans les villes, à Sokodé et à Lomé, mais, ils n'y logent que des rêves de retour qui là-bas, au fil des années, s'étiolent logiquement.) Comme mon village est une localité de musulmans, située dans une région de musulmans, que j'y vois maintenant des gamines de moins de six ans porter un hijab, par exemple mes propres nièces, j'ai aussi commencé à craindre que nous ne soyons un jour directement touchés par

l'islam radical. En si peu de temps, des associations musulmanes ont financé, dans mon village, la construction de deux nouvelles mosquées, et il y en a aujourd'hui quatre (en quelques années, plusieurs centaines de nouvelles mosquées ont été construites dans tout le Togo grâce aux financements d'associations arabo-musulmanes. L'un de mes propres petits frères, dans la ville de Sokodé, a bénéficié des mêmes financements pour se faire construire sa propre mosquée – la construction des mosquées s'accompagne en général de réalisations sociales, un centre islamique, par exemple, doté d'un dispensaire où les soins sont gratuits ou presque, un accès à l'eau potable pour des populations pauvres...). Certes, dans mon village, je n'ai constaté aucun comportement évoquant concrètement la radicalisation, l'islam s'y pratique toujours avec une grande souplesse, et les jeunes y ont un autre modèle de paradis, un modèle bien incarné, qui porte la marque de l'Occident. Cependant, j'ai tenu à confier mes inquiétudes à l'imam principal de mon village, un érudit en langue arabe avec qui j'ai l'habitude d'entamer des débats vaguement philosophiques. De tout ce qu'il m'a dit, je retiens ce qui suit : « Le drame, le vrai, Aboubakar, ce n'est pas le risque que notre village bascule vers l'islam radical, non, le vrai drame de ce village c'est déjà sa dépendance de plus en plus grande au modèle uniformisé de bonheur, au modèle mondialisé de bonheur, modèle qui fait même des plus pauvres des êtres attelés à d'onéreux

besoins incompressibles non vitaux. Ce village est entré dans l'universel mirage du matériel. Le hijab et les mosquées qui t'inspirent des inquiétudes compréhensibles ne constituent que le masque sur le visage du matérialisme hégémonique et extrémiste, d'une cruauté diabolique. C'est au nom de ce modèle uniformisé de bonheur que les humains courent dans tous les sens, que beaucoup d'entre eux oublient de prendre le temps de s'habiter profondément, qu'ils se dispersent aux quatre points cardinaux, transportant des cadavres de rêves qui deviennent de l'humus pour leurs désillusions. » L'imam, mon interlocuteur, avait toujours fait un virulent procès du capitalisme. Et, ce jour-là, il ne dérogea pas à ses habitudes : « Aboubakar, le véritable terrorisme vient du système capitaliste dont l'efficacité dépend des massacres de masses qu'il perpétue, symboliquement et littéralement, partout dans le monde. Massacre de la nature, massacres avec les médicaments, massacres avec les produits alimentaires (les industries pharmaceutiques et agroalimentaires, tant d'autres lobbies, qui achètent ou détruisent des scientifiques et des politiques pour faire triompher de rentables et nocifs mensonges), massacres liés à l'exploitation des richesses naturelles sur et sous la terre. Le monde de la finance, les fabricants et marchands d'armes, tous portent la responsabilité de tant de désastres humains... Aucun terrorisme ne sera aussi meurtrier qu'eux tous réunis. Or, eux, ils sont l'âme même de l'Occident. » Il se

tut un moment pour se frotter délicatement les mains. « Le capitalisme occidental, reprit-il, a affaibli ou détruit tous les autres systèmes, il a étendu son ombre sur l'humanité. Chaque jour, il tue plusieurs millions de dignités et de vies humaines, il ne prospère et ne se maintient qu'à ce prix-là, au prix de la réification de notre dignité, de notre humanité, de la réduction de la plupart d'entre nous à des appétits uniformisés, à des désaxés qui sont prêts à tout pour mériter leur servitude. Mais, Aboubakar, une fois que j'ai dit ça, que j'ai fini de dresser ce constat ou de faire cette critique, qui ne te surprend plus, ai-je pour autant dit quelque chose de bien intelligent ? Non. C'est du radotage. La vérité est simple : le paradis au cœur de nos prières ne se projette plus par-delà la mort et au bout de bonnes actions, mais de l'autre côté des mers et des océans. Tu as dû remarquer une chose : tous les parents dont un enfant a émigré sont allés à La Mecque, certains ont même payé un pèlerinage pour leur père défunt (une personne qui a déjà effectué ce pèlerinage peut être envoyée à nouveau à La Mecque pour le compte d'un défunt qui, alors, devient un El Hadj à titre posthume). Mais le pèlerinage lui-même s'intègre dans l'ensemble des symboles de l'illusoire réussite matérielle, il n'a plus toujours grand-chose à voir avec la religion, avec la foi, il est une forme de vanité. Autre précision importante : nos enfants qui partent ne sont pas des aventuriers, ils ne sont pas mus par le goût du monde, ils ne

sont pas mus par le goût de la découverte, ils s'en vont, non parce qu'ils seraient poussés par la faim vers des ailleurs plus favorables, ils s'en vont pour tenter d'avoir ce qu'il faut avoir, posséder ce qu'il faut posséder dans ce monde où ils n'ont plus de rêves propres. Et où qu'ils aillent, ils ne s'inventent pas un avenir, ils quémandent une situation, ils obtiennent au mieux une situation de marginalité, s'y enterrent en général pour longtemps avec leurs enfants. Mais, qu'ils partent ou vivent chez eux, qu'ils soient jeunes ou moins jeunes, les humains gravitent, dans leur grande majorité, autour du même modèle de paradis terrestre, ce paradis matériel d'inspiration occidentale pour lequel ils supportent tant d'humiliations et sont prêts jusqu'au sacrifice de leur vie. Je peux critiquer cette situation, mais, je sais, je le sais, qu'il nous est impossible d'inventer dans de brefs délais un nouveau mode de consommation, un nouveau modèle de bonheur, une nouvelle utopie. Il nous est impossible de nous soustraire globalement, en tant que société, à ce consumérisme mondialisé. Je sais que nous sommes, individus et groupes, enfermés dans ce labyrinthe du modèle intégriste du bien-être par lequel l'Occident a terminé d'assurer, sur le reste du monde, sa domination. Je pense qu'à défaut d'un nouvel ordre matériel, nos pays, notre continent, l'Afrique, doivent parvenir à créer les conditions idéales pour l'épanouissement du grand nombre selon l'actuel modèle de bonheur matériel. Je ne sais ce que

signifie le développement, mais je sais qu'il y a un impératif auquel notre continent ne pourra se soustraire : celui des équipements matériels. Nous n'inventerons pas un nouveau monde, c'est dans celui, cruel, qui existe déjà, celui qui a été reconfiguré par les dominants, que nous avons l'obligation d'améliorer notre place. Toutes les recherches, toutes les politiques, sur notre continent devraient concourir à cela, concourir à nous garantir une place moins marginale au cœur du monde tel qu'il est. Peut-être ainsi, un jour, nos enfants partiront-ils ailleurs en aventuriers, pas juste en quémandeurs marginaux de situations. » J'avais écouté avec intérêt les raisonnements, les idées, de l'imam. Sur ce qu'il appelait le modèle intégriste de bonheur ou du bien-être, je n'avais eu aucune objection à lui faire.

373. Marche et écoute, écoute et retiens, retiens et n'oublie pas. Mais la parole entendue, tu la reconstruis, tu la captes en miettes et tu la reconstitues. Donc, la parole entendue que tu rapportes est en partie ta parole, car c'est toi qui l'as reconstituée. Si elle est mal restituée, tu en deviens un traître. Si son écho agit en profondeur en nous, c'est que tu as su en être un humble serviteur. Alors, mon fils, qu'as-tu entendu ?

374. La libellule, en vol, entend ce qu'elle entend. Sous la terre, le ver entend ce qu'il entend. Dans l'eau, le poisson entend ce qu'il entend. Je suppose que les étoiles sont entendues et entendent elles aussi. Qui entend devient héritier même de la parole blessant son cœur. Doit-il la rapporter ? La laisser en lui où il sait qu'elle ne pourra pas ? Que faire de la parole entendue ? Alors, dis-moi, qu'as-tu entendu, mon fils ?

375. Un jour, j'ai entendu : « Plus que cet Arabe, c'est sa barbe qui me fait peur par les temps qui courent. » L'auteur de ces mots ajouta : « Il viendra une période où, en plein jour, on cherchera la vraie France à la lumière d'une lampe. Au secours, Diogène ! »

376. Un jour, j'ai entendu : « Les requins n'ont pas de flair, ils auraient tous migré dans la mer où les bêtes nuisibles viennent s'ébattre et se débattre : la Méditerranée. » L'auteur de ces mots ajouta : « Nos chasseurs auraient pu laisser respirer les pigeons et les sangliers, et utiliser leurs fusils pour nous sauver des envahisseurs. »

377. Un jour, j'ai entendu : « Tous les poissons de la Méditerranée sont devenus non comestibles,

ils se sont trop gavés de pourritures humaines. » L'auteur de ces mots ajouta : « Avec ces tonnes de déchets humains, je plains la mer. »

378. Un jour, j'ai entendu : « Et si c'était une forme de sacrifices humains aux dieux de la mer, toutes ces personnes qui viennent mourir dans la Méditerranée ? » L'auteur de ces mots ajouta : « Certains peuples ont du mal à mettre fin à leurs pratiques ancestrales. »

379. Un jour, j'ai entendu : « Je me rends compte que la vermine m'est de plus en plus proche par la couleur de la peau, surtout ces Roumains qui font des nids partout. » L'auteur de ces mots ajouta : « Des zoos humains à ciel ouvert en pleine Sibérie pourraient résoudre le problème car le grand froid vient facilement à bout de certains microbes. »

380. Par ce matin d'un dimanche frais, sous une fine pluie, après avoir marché sur une molle crotte de chien, une jeune Roumaine fouille la poubelle à la recherche de quelques pourritures comestibles pour elle et pour les siens. Ce matin-là, j'ai entendu : « Ils finiront par nous demander de ne pas gaspiller notre merde dans les toilettes, de la déposer plutôt devant leurs huttes de rats. Ils en

feraient leurs principales réserves alimentaires. » C'était une femme d'un certain âge qui s'exprimait ainsi. Je lui dis : « Il se peut que par ses rêves et par sa souffrance, cette jeune Roumaine nous ressemble. » Elle eut une moue dédaigneuse et s'éloigna à petits pas de moi. Elle était sans doute agacée que je lui eusse rappelé qu'en cette Roumaine qui cherchait sa pitance dans les poubelles, il y avait toute la complexité humaine.

381. Un jour, j'ai entendu : « Voulez-vous vous débarrasser de votre grosse chienne, cette bête sans doute pleine de graisse ? Mais offrez-la aux Roumains qui pullulent dans le quartier. Ils la boufferont bien épicée et se soûleront ensuite avec de la bière et du mauvais vin. » L'auteur de ces mots ajouta : « Ces gens-là font la honte de notre race. »

382. Un jour, j'ai entendu : « Je ne passe plus par la gare du Nord. » L'auteur de ces mots se corrigea aussitôt : « Je veux dire la Gare du Noir ou la Gare Urinoir. »

383. Un jour, j'ai entendu : « Les policiers français blancs manquent d'imagination. » L'auteur de ces mots ajouta : « On dirait que malgré tous les

battages médiatiques ils ne voient pas travailler leurs homologues caucasiens des États-Unis. »

384. Un jour, j'ai entendu : « Bien des éboueurs noirs auraient pu aller aussi dans les poubelles pour accompagner jusqu'au bout de la chaîne de recyclage les ordures dont ils nous débarrassent. » L'auteur de ces mots ajouta : « Un jour, nous aurons tous la peau noire dans ce pays, nous serons victimes de la loi de la majorité. »

385. Un jour, j'ai entendu : « Est-il impossible que les crocodiles du Nil migrent tous vers la Méditerranée ? » L'auteur de ces mots ajouta : « Ils s'y offriraient un festin sans effort. »

386. Un jour, j'ai entendu : « Mon grand-père fut un administrateur colonial en Afrique. » L'auteur de ces mots ajouta : « Pour se divertir, il violait des guenons, et, par bonté, en quittant les tropiques, il en ramena une. Résultat : à cause des aventures comme la sienne, à laquelle toute une république s'était livrée, nous sommes passés des Lumières aux ténèbres des forêts tropicales. »

387. Un jour, j'ai entendu : « C'est à l'accent de certains étrangers que j'ai pris conscience du viol subi par notre langue. » L'auteur de ces mots ajouta : « Elle n'aurait pu aller traîner jusque dans les forêts tropicales et nous revenir sans subir l'assaut lubrique des singes. »

388. Un jour, j'ai entendu : « De la musique au rap : retour à la nature. » L'auteur de ces mots ajouta : « Même Rousseau, l'apôtre de la nature, mais à qui la musique, la vraie, doit beaucoup, n'y aurait pas trouvé son bonheur, il se serait retiré dans une maisonnette à l'orée de la forêt de Montmorency pour rester arrimé à la Civilisation. »

389. Un jour, j'ai entendu : « Nous ne finirons pas tous sous les roues de leurs camions, ni sous les feux nourris de leurs armes de guerre, ni même dans les éclats de leurs bombes. » L'auteur de ces mots ajouta : « Nous appartenons tous, eux et nous, à la même espèce humaine. »

390. Un jour, j'ai entendu : « En France, les enfants ont plus de chance d'être victimes de leur beau-père, de leur mère ou de leur père que de périr lors d'un attentat terroriste perpétré par des islamistes barbus. » L'auteur de ces mots ajouta :

« Cependant, la sainte famille demeure le pilier de notre société. C'est que la vie s'épanouit mieux dans la proximité immédiate et permanente du danger. »

391. Un jour, j'ai entendu : « L'Allemagne s'est ouverte à plusieurs centaines de milliers de violeurs pour le malheur de ses femmes. » L'auteur de ces mots ajouta : « Notre douce France devrait détruire des campements comme celui de Calais par des gaz qui ont déjà fait leurs preuves au cours des pires tragédies européennes. »

392. Un jour, tu as entendu... N'as-tu entendu que ça ? T'es-tu suffisamment méfié des goûts de tes oreilles, comme tu aurais dû te méfier de ceux de tes yeux ? Nos oreilles, comme nos yeux, sont sélectives. En cela, elles sont dangereuses.

393. Un jour, j'ai entendu : « Le terrorisme djihadiste poursuit des objectifs qui le font apparaître comme une idéologie en guerre contre l'idéologie capitaliste, l'on parle même de guerres de civilisations, mais, par les moyens qu'il mobilise et par son insertion dans les mécanismes cyniques du commerce mondial dominé par l'Occident, il devient malgré lui l'allié le plus précieux du système capitaliste. Il offre tant de prétextes aux nations prédatrices

pour désorganiser, voire détruire, des pays entiers dont ils accaparent les ressources. » L'auteur de ces mots ajouta : « Quelques Occidentaux blancs tués par des terroristes islamistes font oublier cette vérité implacable : le terrorisme djihadiste a surgi au cœur même de la rationalité économique réifiante dont l'Occident, toujours dominateur, demeure le grand Satan. »

394. Un jour, j'ai entendu : « Le terrorisme islamique, ne l'ont-ils pas nourri eux-mêmes ? N'est-il pas issu de leurs propres logiques ? Ne fait-il pas partie des affaires qui renforcent leur hégémonie ? Dans certaines bananeraies pétrolifères africaines, ils soutiennent, maintiennent, protègent des pouvoirs momifiés. Et ailleurs, ils se mettent derrière de prétendus printemps, tuent, saccagent, tuent, libèrent les forces du mal, favorisent les dissensions, les conflits entre Chiites et Sunnites, viennent s'installer sur des ruines, violent, tuent, volent... Ils redessinent la carte du monde pour contenir l'avancée de la Chine. Ils redessinent la carte du monde pour mieux ramener les humains au statut de simples forces de travail mobiles, jetables, interchangeables. Voilà que tout converge vers l'Occident : les denrées alimentaires, les matières premières, les flots d'hommes et de femmes. L'Allemagne vieillissante a pu, en peu de temps, se régénérer avec des vitalités chassées de chez elles, déclassées. » L'auteur de ces mots ajouta :

« Vous voulez que je vous dise le fond de mes rêves, hein ? Ben, juste vivre dans un monde où l'homme aura du sens. Hélas, le monde actuel, dominé par les logiques occidentales, refuse à l'homme tout autre sens que celui d'un outil dérisoire. »

395. « Tu prétends que le terrorisme islamiste est une forme de violence raciste ? Mais, qu'entends-tu par racisme alors, puisque la violence de ce terrorisme est plutôt essentiellement interne, des Noirs victimes des terroristes noirs au Nigeria, au Cameroun, en Somalie..., des Arabes victimes des terroristes arabes... » « Je dis juste que les actes terroristes des intégristes musulmans en Occident sont mus par la haine que ces gens nous vouent. Cela me semble évident. Il s'agit de tueries sur fond de mépris de race. » « Nous détestent-ils ou nous envient-ils la place que nous avons dans le monde ? Ne pourrait-on pas affirmer que bien d'entre eux nous tuent par jalousie plutôt que par racisme ? » « Je ne sais pas, mais, peut-être à la fois par jalousie et par détestation viscérale. En tous les cas, ils nous détestent suffisamment pour jouir de nous tuer. » « L'Histoire conserve dans sa mémoire toutes les tueries qui ont rendu possibles notre expansion et notre domination, toutes les violences, toutes les destructions, toutes les humiliations que nous avons portées aux quatre coins du monde. » « Je reconnais en toi le Blanc qui sanglote. Moi je ne suis pas un

Blanc qui sanglote. Et je peux te dire pourquoi il y a tant de Blancs qui sanglotent et se repentent de nos prétendus crimes contre l'humanité. Parce que ces crimes nous ont garanti durablement notre place au sommet de l'humanité et parce que nous savons que pendant longtemps encore nous serons les maîtres du monde, que nos remords et nos excuses ne nous coûtent et ne nous coûteront rien, nous avons encore le pouvoir de dominer et d'humilier. Remords et repentance sans conséquence. » « Tu n'as peut-être pas tort. » « Bien sûr que je n'ai pas tort ! » « Dans ce cas, supportons quelques actes de rage contre nous. »

396. Il y a des Blancs qui en détestent d'autres, des Noirs qui détestent des Noirs, et au sein de chaque communauté ayant quelques caractéristiques physiques similaires, la couleur de peau notamment, existent des haines silencieuses ou ouvertes. Entre nombre de sémites arabes et nombre de sémites juifs, surtout à partir de l'insoluble problème israélo-palestinien, cette haine prend même une allure de religion. C'est pourquoi nous devons être assez précis lorsque nous parlons de racisme. Peut-on dire qu'un Noir est raciste envers d'autres Noirs ? Il y aurait là une absurdité. Un Noir peut détester un Noir. En Afrique du Sud, on voit des Noirs autochtones tuer des Noirs immigrés. Cette xénophobie, dans son expression extrême, ne peut

être nommée racisme. Car, le racisme, ce n'est pas juste le fait de haïr ou de maltraiter l'autre pas comme moi, mais, en le haïssant ou non, le fait de considérer l'autre comme inférieur juste à partir de sa différence visible, en général à partir de sa couleur de peau. Je n'ai pas forcément à haïr un Noir pour le considérer comme inférieur à n'importe quel Blanc.

397. N'oublions pas que le racisme est né de théories racialistes, surtout occidentales, à partir desquelles quelques esprits européens ont théorisé la supériorité de l'homme blanc et de sa/ses civilisation(s) sur le reste des autres peuples. Cette supériorité ne demeura pas qu'une théorie, elle avait ouvert de multiples voies à de multiples autres discours et actions, elle avait permis aux Européens d'agir en fonction de leurs pensées et de traiter les autres, durant des siècles, en fonction de ce qu'ils avaient prétendu qu'ils étaient : des inférieurs, des sauvages, des êtres sans histoires, voire des êtres sans âme, qu'ils pouvaient transformer en outils de travail et/ou civiliser, du moins dont ils avaient le droit de détruire les structures sociales et mentales pour tenter d'en faire des humains.

398. L'Europe a réussi, dans l'histoire de l'humanité, à établir une verticalité qu'elle a ensuite

affermie et consolidée durant des siècles, verticalité qui met l'homme blanc caucasien au sommet et le Nègre au plus bas. Le racisme, le vrai, c'est le simple fait pour un Blanc par exemple, dans ses rapports avec les autres, d'avoir ou non conscience, sans que ses comportements ou propos en fussent forcément inspirés, de cette verticalité en sa faveur.

399. Il y a beaucoup de racistes parmi des Caucasiens amis des Noirs africains, sincèrement amis des Noirs africains, donc des Caucasiens qui veulent du bien aux Noirs africains. Je ne parle pas de ces déclassés blancs qui se refont une place de roi au milieu des Noirs, dans des pays occidentaux ou sous les tropiques où ils se sentent la puissance silencieuse du colonial sans casque et accablent parfois leurs « amis » de remarques grossières sur l'homme noir, sur l'Arabe, sur... (j'en connais, ils ont vécu au Mali, au Bénin, au Sénégal, au Togo, en Afrique du Sud..., ils ont même épousé une femme noire, un homme noir, et ont, à partir de leur expérience, cerné l'âme noire dont ils peuvent parler sans hypocrisie, précisent-ils, eux au-dessus de tout soupçon de racisme), non, je ne parle pas de ceux-là, mais des femmes et des hommes caucasiens de bonne foi, qui vont à l'autre avec tout leur cœur, animés de la noble intention d'aider ou de s'enrichir de la différence. Ils ne méprisent pas les autres. Cependant, même inconsciemment, ils sont en général mus par

cette verticalité affermie et consolidée durant des siècles, cette verticalité qui justifie leur place dans le monde.

400. Certaines villes occidentales portent avec élégance le luxe des bâtisses que l'on doit à la traite des Noirs et à l'esclavage. Cette part de sueur et de sang noirs ne fait que les rendre encore plus blanches.

401. Un clochard blanc, à l'entrée principale de l'hôpital Lariboisière de Paris, m'a dit : « Hé négro, viens ici ! » Je me suis approché de lui. « Toi tu es de quel pays ? » « Du Togo. » « C'est quoi ça ? » « Mon pays. » « Ton pays, quel pays ? Tu veux dire le pays que la France a construit là-bas ? Tu sais, mon grand-père fut un administrateur colonial, un bon, mon grand-père. » Je venais d'avoir ainsi l'insigne honneur de discuter avec le petit-fils d'un administrateur colonial, ce petit-fils qui, même dans l'état où il se trouvait, un clochard, me ramena brutalement à ma place : au bas de cette verticalité affermie et consolidée au fil des siècles.

402. Une jeune Arabe m'a dit avoir été victime de propos et d'attitudes racistes de la part de quelques Congolais. Je lui ai répondu : « Peut-être de leur

haine, mais pas de leur racisme, car, si des Arabes ont théorisé l'infériorité du Noir et agi en fonction de cette hiérarchie qu'ils ont établie, par exemple, pratiquer, avant les Occidentaux, la traite et l'esclavage des Noirs, si dans beaucoup de pays arabes, en fonction de cette vision du monde, les Noirs demeurent une sous-catégorie de l'humanité, il n'y a pas une société de Noirs où l'on a pensé que les Arabes sont des êtres inférieurs. On peut en mépriser, haïr certains, même les tuer au cœur de certains troubles, mais, la conscience de cette verticalité affermie et consolidée durant des siècles entre les peuples, les "races", les civilisations, cette conscience-là, elle peut vous habiter, vous l'Arabe, pas les Congolais qui vous ont haïe, si c'est de leur haine que vous avez souffert. » Elle m'a dit : « Mais, je vous jure, j'ai été victime du racisme de ces Noirs. » Je lui ai dit : « Je n'ai pas besoin de qualifier de raciste ce que vous avez subi de la part de ces Congolais pour trouver qu'il s'agit là de comportements, tels que vous les décrivez, assez graves, qui devraient, partout, être punis d'une certaine peine. Je dis juste que le Congo ne repose pas sur une civilisation qui a théorisé l'infériorité ontologique des Arabes et a réussi à inférioriser concrètement les Arabes. Je ne lie donc les comportements de ces Congolais à aucun système, à aucune idéologie dont ils seraient le produit. » Elle ne m'a peut-être pas compris. Peut-être n'ai-je pas réussi à me faire comprendre.

403. La verticalité, en apparence immuable à force d'affermissement et de consolidation durant des siècles, cette verticalité qui permet de définir le racisme au-delà des actes individuels permet aussi de comprendre ce qu'est une réelle majorité au sein d'une société ségrégée : le groupe d'individus, numériquement majoritaire ou non, pas forcément homogène, mais soudé autour de la conscience de son appartenance à la « race » supérieure, la race ayant dominé et dominant toujours le monde. Ainsi, furent les Blancs en Afrique du Sud, cette minorité dont les lois firent lois. Ainsi furent les Békés en Martinique. Ainsi furent les colons européens sur les terres africaines. Pour ne citer que ces exemples-là.

404. Le racisme, le vrai, imprègne en réalité tout aussi les institutions que les mentalités collectives et individuelles. C'est ainsi qu'il peut entraver ou limiter les évolutions professionnelles, par exemple, des groupes situés au bas de la verticalité en apparence immuable. Ainsi, en France, la proximité « raciale » et culturelle facilite-t-elle la fusion des immigrés et enfants d'immigrés européens blancs dans le récit national (pour le comprendre, il suffit de compter, dans l'histoire française, le nombre de femmes et d'hommes politiques de premier plan, de la présidence de la République à la mairie en passant par le poste de Premier ministre, issus directement ou

par leurs parents de l'immigration blanche, puis de regarder de l'autre côté, surtout du côté des Antillais noirs, combien ont dépassé une certaine ligne d'ascension dans ce domaine).

405. Si les Européens n'avaient fait que prétendre qu'ils étaient supérieurs aux autres peuples, le monde ne serait pas devenu ce qu'il est aujourd'hui. Le monde est devenu ce qu'il est aujourd'hui parce que les Européens ont réussi à le remodeler en fonction de la verticalité absolue qu'ils ont eux-mêmes établie et à laquelle ils ont donné le poids de leurs nombreuses victoires sur les autres.

406. Dans un système raciste, les individus situés au bas de la verticalité dominante ont les places qu'ils méritent, c'est-à-dire celles qui correspondent à leur profil, c'est-à-dire celles au-delà desquelles, quels que soient leurs acquis, ils ne peuvent aller. Qu'ils soient géants y change en général si peu de chose, leur taille imposante ne leur suffira pas pour briser le plafond de verre. Ainsi, les exceptions deviennent-elles l'objet de tant de discours glorifiants surtout de la part des infériorisés eux-mêmes, qui ignorent que par l'idiote fierté qu'ils tirent de ces exceptions, ils se prosternent davantage devant le système qui les écrase, les humilie.

407. Il y a une insulte raciste que beaucoup de Noirs applaudissent des deux mains : lorsqu'on célèbre, comme un exploit, de la part d'un Noir, une réalisation objectivement ordinaire. Toute une communauté se met parfois à se sentir légèrement élevée dans la hiérarchie figée, sur le fil de la verticalité sédimentée, reconnaissant ainsi bruyamment que le système des valeurs qui l'a vaincue est bien le meilleur, sinon le seul à partir duquel l'on devrait mesurer l'universelle humanité.

408. Les vaincus ont tendance à élever un culte à celles et à ceux qui, issus de leur groupe, communauté, hurlent plus qu'ils ne tentent de penser. Les gueulards deviennent des héros, surtout lorsqu'ils débitent avec une truculence objectivement irritante les pires idioties.

409. J'ai dit à un jeune étudiant sud-africain de Durban qui, à partir de quelques recherches sur le Web, s'étonnait que Lomé la capitale de mon pays ne ressemble pas tellement à une ville moderne, je lui ai dit : « Je déduis à ta remarque qu'ici tu es fier de la ville si occidentale, pas du township (bidonville qui est une ville à part entière), mais, as-tu conscience que tout cela n'a été possible que grâce à l'apartheid ? » Devant son étonnement, voire

son indignation, j'ai dit : « Oui, c'est parce qu'une minorité dominante, la minorité blanche, a réduit une écrasante majorité, la majorité noire, juste en moyens pour projeter sur le sol sa vision du monde que nous avons ici ces villes qui n'existent pas au Togo. La part moderne des villes sud-africaines est l'empreinte indélébile du racisme que vous avez connu. Et ce racisme a engendré ce dont tu sembles fier parce que les racistes blancs ne furent pas ici des passagers, mais des sédentarisés définitifs. Ils ont fait construire pour eux et pour eux seuls le monde tel qu'ils le transportent depuis leur civilisation d'origine. C'est ce processus qui s'est opéré à une échelle encore plus grande sur tout le continent américain et en Océanie. »

410. Une étudiante française de l'université de Créteil m'a demandé si c'est parce que les sociétés africaines étaient de tradition orale (une affirmation devenue une évidence) que les Européens avaient pu les défaire ainsi, les coloniser ainsi. Je lui ai répondu : « Souviens-toi de l'empire ottoman. Souviens-toi de la grande civilisation persane. Souviens-toi de la dominante civilisation arabo-musulmane. Et souviens-toi de l'Inde. Tout cela n'a pas résisté à la verticalité établie par la petite Europe. »

411. Quand je parle de la verticalité qui permet de définir le racisme, je ne prétends pas que seuls les Européens avaient établi une telle hiérarchie. Des verticalités sont à l'œuvre au sein de chaque peuple, de chaque royaume, de chaque empire, de chaque nation. Les castes, par exemple. Et ces verticalités ont parfois, sinon souvent, été assez meurtrières. Par exemple entre les Hutu et les Tutsi au Burundi et au Rwanda. Mais la verticalité établie par l'Europe, par l'homme blanc, est unique en son genre : elle est la seule à concerner toute l'humanité. L'homme blanc s'est cru au-dessus de tout le monde et s'est donné les moyens de l'être.

412. Un ami français blanc, qui aime beaucoup les Noirs, soutient sans une once d'ironie qu'en France la ségrégation à l'emploi est un faux problème, que chaque groupe est favorisé dans certains domaines et défavorisé dans d'autres. « Par exemple, dit-il sans ironie, en France, il est très difficile pour un Blanc de trouver un emploi de vigile, domaine où sont favorisés les Noirs. » Il s'agit d'un petit Blanc, ami des Africains noirs, donc il faut ne pas le connaître pour le soupçonner d'être raciste, du moins d'être raciste au sens où le commun conçoit le racisme.

413. Chaque fois que je me retrouve en Guadeloupe, je vois, jusque dans le visage radieux des

bébés, le passé d'où est née cette société, le passé d'esclavage. Face à la mer, aussi loin que peut courir mon regard, je devine le continent africain d'où étaient venus, enchaînés, dans les cales des bateaux, des enfants, des hommes et des femmes. Ce n'est pas tant à la responsabilité de quelques rois et groupes africains dans ce commerce terrible que je pense, mais à cette vérité paradoxale : grâce à la traite des Noirs, l'Afrique aussi a conquis l'Amérique, où, comme partout ailleurs dans le monde, elle tient la même place du subalterne.

414. La victime du racisme intègre aussi profondément le sort qui lui est fait que l'héritier des théories et pratiques racistes est intimement habité par la force de la verticalité qu'il peut même combattre. Mais, en général, même en luttant contre cette hiérarchie figée, la victime du racisme en arrive à accepter sa place et l'héritier des théories et pratiques racistes la sienne. Pire, la victime, puisqu'elle évolue à l'intérieur d'un ordre qui l'a située au bas de la verticalité, peut consacrer une partie de son énergie à se justifier, à se prouver et à prouver à l'autre quelque chose, non à se réaliser en tant qu'individu pouvant avoir l'audace de se croire potentiellement la mesure du monde.

415. Nous voilà réduits à vouloir démontrer, pour réfuter le discours occidental sur nous, que même les dinosaures étaient des Noirs. Nous ne comprenons pas que la place que nous tenons actuellement, au bas de la verticalité occidentale, qui porte le poids de l'Histoire, définit seule le regard que l'on pose sur nous, que le déplacement de ce regard ne s'opérera que quand nous aurons fait de notre blessure le lieu de notre revanche, et non le royaume que nous habitons. Sinon, personne n'ignore que c'est sur le continent africain que l'aventure humaine a commencé, avant qu'elle ne se soit étendue sur la terre entière.

416. J'ai dit à un jeune Burkinabè à Ouagadougou : « Tu ris en reprenant cette phrase, ce dicton, puisque tu as parlé de dicton, ces mots : "Dieu est grand, mais le Blanc n'est pas petit." Tu n'es sans doute pas conscient que tu as été éduqué dans le système actuel du monde à le penser. Or, ce que tu dis traduit notre commune tragédie : même si nous le contestons, nous avons intégré l'idée que l'ordre occidental est l'ordre supérieur, l'ordre divin, et c'est en son sein que nous tentons de nous faire une petite place. Nous nous débattons, tels des poissons dans un filet, dans le ventre de cet ordre. Wendenda, même si nous parvenions à le faire exploser, cet ordre occidental, nous ne saurions pas nous en échapper, car, et c'est le pire pour nous, c'est notre

profonde spiritualité qui a été abîmée et qu'il nous est difficile de reconstruire. » Wendenda m'a dit : « Grand, c'est trop philosophique, vos propos. Pour moi, la vérité est simple : il y a des civilisations supérieures et ce ne sont pas les nôtres. N'ai-je pas raison, ma sœur ? » Nous partagions une bière avec une Française, écrivain et modèle vivant dont une nouvelle avait pour cadre Ouagadougou, plus précisément le bar où nous nous trouvions.

417. « Pouvez-vous m'expliquer davantage votre idée ? » m'a écrit un jeune étudiant malien qui échangeait avec moi sur Facebook au sujet du racisme. Je lui ai répondu : « Mon petit, j'ai dit et je continue de penser que ce qui est tragique, ce n'est pas le fait que l'on jette des bananes à nombre d'entre nous ou qu'on les traite ouvertement de singe, ce qui est tragique, c'est le fait que nous-mêmes n'ayons pour le moment la possibilité de trouver aucune autre issue, que tous nos discours se réduisent à des exercices de style, nos combats et débats à des comédies ridicules. La vision du monde de nos maîtres constitue notre unique horizon. Nous disons Colonialité, Décolonialité, Décolonisation de la pensée, etc., mais, tout cela tourne autour de notre esprit de colonisés. Nous sommes atteints de nos maîtres, et cela durera encore longtemps, cette maladie. Ou nous en faisons le moteur pour notre revanche ou nous en crevons. » Il m'a répondu :

« C'est dur, ce que vous dites, mais, en même temps, je ne vois vraiment pas où nous pouvons aller en dehors du modèle occidental. » Je lui ai répondu : « C'est dommage que tu aies facilement accepté ma conclusion. Les civilisations triomphent et meurent, cela prend du temps, mais chaque civilisation qui triomphe meurt forcément un jour. Tu aurais pu, toi jeune, m'objecter que pour toi, l'avenir sera ce que tu voudras qu'il fût. » Il m'a répondu : « Mais, grand, moi, je veux juste réussir dans le système actuel. Pour le moment, l'Afrique est foutue et vous le savez très bien. »

418. Si le continent africain avait des ennemis à combattre, ce devrait être d'abord ses propres fils et filles dont ses dirigeants, ses intellectuels, ses écrivains : ramassis de dépigmentés spirituels qui, à des degrés divers de responsabilité, consolident tranquillement notre place au bas de la verticalité occidentale. La véritable dépigmentation ne se voit pas sur la peau, elle concerne l'esprit.

419. Nombre d'Africaines et d'Africains se dépigmentent. Et alors ? Ils tentent juste de quitter une peau dans laquelle ils ne se sentent plus à l'aise. Qu'on n'oublie pas les millions de Chinoises et de Chinois qui recourent, comme des Japonaises et des Japonais, à la chirurgie esthétique pour avoir

des yeux moins bridés, une peau un peu plus blanche, pour gagner quelques centimètres, donc devenir plus grands. Aucun peuple n'échappe à la verticalité caucasienne.

420. Une jeune étudiante m'a dit, dans un endroit relativement couru de Paris où elle avait souhaité que nous poursuivions une discussion que nous avions entamée lors d'un colloque organisé par son département à Nantes : « Je n'arrive toujours pas à comprendre ce que vous tentez de m'expliquer avec votre théorie de la verticalité affermie et consolidée durant des siècles, pour distinguer le racisme de toutes les autres formes de haine de l'autre. Je suis une jeune femme blanche. Et à vous suivre dans votre raisonnement, à partir de cette verticalité imposée par les Blancs caucasiens, je suis, par le simple fait de la couleur de ma peau, une raciste. » Je lui ai répondu : « Je fais une grande différence entre le racisme comme mentalité même latente et le comportement raciste. Vous ne vous êtes peut-être jamais montrée raciste ni par vos propos ni par vos actes, et peut-être avez-vous déjà aidé des immigrés africains ou syriens. Mais, le racisme dont je parle s'inscrit dans l'histoire dont vous êtes issue, il n'a pas à se manifester chez chaque individu pour exister comme système, comme base des rapports à l'autre. »

421. Une amie italienne m'a demandé : « Ton père savait-il lire ? » J'ai répondu : « Non, il était illettré. » Je me suis rendu compte, une fois dans le métro, avec *L'Aventure ambiguë* de Cheikh Hamidou Kane, que ma réponse ne reflétait que ma vision des choses déformée par mon intériorisation de la hiérarchie des signes. Mon père n'était pas un illettré, mais ne lisait dans aucune langue européenne. J'aurais dû, quand mon amie italienne m'avait posé cette question, me souvenir de mon père, dans son salon, son paquet de tabac à rouler près de lui, assis en tailleur, en train de lire le coran, de psalmodier des sourates. J'aurais pu dire qu'il savait lire le coran, donc un texte en arabe. À cette amie à qui j'avais aussi dit être le premier instruit de ma famille, de la famille Tcha-Koura, j'aurais pu préciser que cette famille avait fourni, avant ma naissance jusqu'à aujourd'hui, tous les imams de mon quartier Kamonda : le grand frère de mon père, imam El Hadj Issa, puis son neveu, le fils de sa grande sœur, de ma tante donc, imam El Hadj Moukala (devenu El Hadj à titre posthume), et actuellement, le cousin de mon père, le fils du frère de mon grand-père paternel donc, que j'appelle, ce cousin, mon père, imam El Hadj Mohamed, qui, ce dernier donc, s'exprime et lit aussi en français (avant moi, bien avant moi, il était allé à la fois à l'école coloniale française et à l'école coranique).

422. Tout conquérant se renforce grâce à ses nouvelles acquisitions, mais, par là même s'affaiblit s'il n'a pas la capacité d'intégrer les bouleversements inévitables, au niveau biologique et spirituel, de son aventure. Il s'affaiblit dans la mesure où il s'ouvre à l'Autre qu'il a pourtant construit dans la négativité, qu'il a ramené à une dimension non humaine qui lui a permis de croire qu'il en fera juste ce qu'il lui conviendra selon ses intérêts et son plaisir.

423. La Vénus hottentote était entrée dans l'Histoire par derrière. Elle avait surtout porté au cul l'énorme humiliation de toute une race.

424. Si la tradition de manger avec des baguettes nous était venue de quelque société d'Afrique noire, elle eût été perçue partout ailleurs comme signe de sauvagerie, d'arriération.

425. Mourir de soif au bord d'un fleuve : telle est la prouesse réalisée par beaucoup de pays africains. Peut-être un jour se réveilleront-ils avec une irrépressible envie de se désaltérer directement aux veines du monde ou appelleront-ils au secours quelques pays d'Europe, d'Amérique et d'Asie qui auraient l'humanité de les recoloniser.

426. On dit que les Chinois ont actuellement envahi tout le continent africain, mais, en dehors de quelques chantiers où ils se concentrent, on n'en rencontre pas beaucoup dans les villes. Pourtant, entre ces nouveaux maîtres aux yeux bridés et les autochtones, la confrontation brutale sera inévitable un jour. Alors, alors seulement, l'étreinte entre le dragon et l'Afrique tout entière laissera des blessures profondes que l'Histoire humaine emmagasinera encore dans sa mémoire jamais repue.

427. Sur les chantiers des Chinois dans des pays africains, nombre d'employés africains affirment être victimes de sévices physiques et d'avoir des rythmes de travail de simples esclaves. Mais, qu'ils observent le rythme de travail des employés chinois pour comprendre que sans une certaine forme d'esclavage de plusieurs centaines de millions de ses propres filles et fils, la Chine ne serait pas devenue ce qu'elle est aujourd'hui : une puissance qui tient plus aux symboles défiant le temps qu'aux panses de l'instant. Peut-être qu'au lieu de nos diversions au sujet de la démocratie, il nous faudrait des femmes et des hommes politiques africains qui, enfin, missent en esclavage des Africains pour eux-mêmes, au lieu que ce fussent toujours les autres qui y songent pour leurs intérêts à eux.

428. « Parfois, quand je pense à tout ce que nos ancêtres vous ont fait, esclavage, colonisation, toute cette barbarie, j'ai honte », m'a dit un jeune lycéen blanc de Marseille. Je lui ai répondu : « Ce dont tu as honte a permis à ta nation d'être ce qu'elle est et de te garantir dans le monde la place que tu as ou peux avoir. Si vous, vous avez honte de vos victoires, alors, que devrions-nous faire, nous, avec nos humiliantes défaites ? Nous suicider ? L'Histoire ne nous demande pas d'avoir honte, pas même d'avoir des remords, ni de présenter des excuses ou de procéder à des réparations, elle exige de nous un regard juste froid. Tu veux que je te dise ce que je pense, moi ? Si mes ancêtres avaient réduit les tiens en esclaves, colonisé ton pays pour me garantir dans le monde la place que tu peux avoir par le seul fait que tu affiches cette couleur de peau, je leur aurais juste dit merci et manifesté ma fierté d'être de la race des dominants. » Il m'a dit : « Vous êtes sérieux ? » Et comme je n'ai pas répondu, il a dit : « Parfois, c'est ce que je pense moi aussi. Je me dis que ce n'est quand même pas si mal d'être descendant de ceux qui ont conquis le monde, l'ont dominé et le dominant encore. »

429. Les juifs, peuple dominateur, entend-on souvent. Peuple Élu. On en vient à oublier que

l'on parle là d'un peuple qui fut surtout une victime élue. On en vient à oublier qu'il s'agit là d'un peuple dont les membres, pour mieux fondre au sein des sociétés où ils s'étaient dispersés, avaient dû se cacher derrière des patronymes blessés.

430. Que signifie roquette pour un Palestinien ? Qui signifie colonisation pour un Israélien ? Que signifie terrorisme pour un Israélien et pour un Palestinien ? Le Livre de la Tragédie ne permet pas une fraternité durable à l'ombre des mots.

431. Le Brésil, ce grand pays beau de ses métisages biologiques comme un masque érotique sur son visage de nation incurablement raciste.

432. Comme individus et groupes appartenant à la même humanité, nous sommes tous, nous les humains, héritiers de nombre des crimes qui ont changé le destin du monde, même quand nous en avons été les principales victimes. Le meilleur issu du pire se reverse comme patrimoine de l'humanité dans notre commune Histoire, sans que, toujours, chacun de nous en interroge encore les conditions d'émergence. Qui, par exemple, en vivant ou en séjournant, heureux, dans un pays américain, le Canada, les États-Unis, le Brésil, l'Argentine, Cuba,

le Mexique, etc., qui, en vivant ou en séjournant, heureux, dans l'un de ces pays-là, se souvient encore de la barbarie liée à la conquête de l'Amérique ? Se souvient-on toujours que ce continent est celui où les autochtones, dont la grande majorité a été tuée ou détruite par des maladies bactériennes, sont réduits à des minorités marginalisées ? Se rappelle-t-on toujours, lorsqu'on voit des Noirs dans les pays américains, qu'ils sont encore autant de visages du passé esclavagiste sans lequel ce continent ne serait pas devenu ce qu'il est aujourd'hui ? L'Histoire ne hurle pas les blessures qu'elle conserve dans ses archives. Nous n'oublions pas mais nous avançons en tant qu'humanité, nous avançons et reculons aussi.

433. Nous sommes en partie ce que les colonisateurs ont fait de nous. Les colonisateurs sont devenus en partie ce qu'ils ont fait des autres et d'eux-mêmes.

434. Un jour, j'ai entendu : « Toutes les civilisations ont engendré, continuent d'engendrer, leurs formes internes de violence, d'arbitraire, de cruauté, mais l'Occident, c'est-à-dire une partie des nations européennes, est la seule civilisation à avoir étendu sa cruauté sur toute la terre, à l'avoir portée au cœur de tous les autres peuples, même des peuples que

l'on ne connaissait pas encore, par exemple ceux que cet Occident conquérant nous a habitués à nommer des Amérindiens. Jamais dans l'histoire de l'humanité, on n'avait encore connu une telle domination, une telle victoire d'une partie infime sur le tout. Jamais, aucune civilisation n'avait encore ainsi assis une telle domination, eu une telle influence, sur les autres. Donc, jamais, non plus, une civilisation n'avait encore ainsi humilié les autres. C'est là le pire des crimes de l'Occident, de l'homme blanc : avoir humilié, durant des siècles, des peuples entiers, et de continuer à en humilier encore la plupart. » L'auteur de ces mots ajouta : « Il n'y a qu'une possibilité de guérir de cette humiliation, durable, profonde, une seule possibilité : la revanche. Or, contre l'Occident, il n'y a point de revanche qui ne soit violente, sanglante. Ce n'est pas à chaque peuple humilié d'aspirer à cette revanche, mais, bien qu'entre certains peuples humiliés par l'Occident il y ait des passifs de cruautés et d'humiliations, un seul peuple, une seule civilisation, pourrait venger tous les autres. Oui, il faudra qu'au moins une civilisation, un peuple, parvienne à anéantir l'Occident ou à l'humilier aussi profondément, aussi durablement, qu'il a humilié et continue d'humilier les autres. Cette civilisation pourrait être la civilisation arabo-musulmane, qu'elle agisse au nom d'Allah ou à partir d'un racisme radicalement meurtrier, avec le terrorisme qui, s'il fait plus de morts non Occidentaux, ne remporte de significatives victoires qu'en humiliant l'Occident,

son allié. Si Hitler avait surgi au sein d'une autre civilisation, et non de l'Europe, il eût été, Hitler, ce vengeur idéal, il eût été la punition méritée de l'Occident. Malheureusement, Adolf Hitler ne fut que le reflet de l'arrogance occidentale, la puanteur conquérante de l'âme blanche. »

435. La barbarie n'est pas blanche, pas plus qu'elle n'est noire ou jaune ou rouge. Elle est juste humaine. Si la civilisation européenne a porté la cruauté sur plus de lieux que ne l'a fait aucune autre, c'est tout simplement parce que les Européens sont les seuls à avoir conquis le monde. L'ampleur de leurs crimes a été à la démesure de leurs victoires sur les autres, de leur domination sur les autres. Mais, qu'on ne l'oublie surtout pas : l'Europe a souvent été le terrain de la terreur interne, bien avant Hitler, et les Européens, partout où ils se sont transbordés, se sont aussi, entre eux, illustrés par leur barbarie. Leurs guerres d'indépendance entre eux sur le continent américain, par exemple, ou les guerres entre Boers et Anglais en Afrique du Sud, pour ne citer que ces épisodes.

436. La musique adoucit les mœurs, sinon les nazis, à l'œuvre, n'auraient pas aimé Mozart, Beethoven, Bach, Bruckner, Mahler... « L'hymne à la joie » ne leur aurait servi à rien.

437. La minorité musulmane des Rohingyas en Birmanie : même les bouddhistes n'ont pas eu assez de cœur pour eux. Ils sont nombreux, très nombreux, enfants et adultes des deux sexes que Dieu abandonne sur les routes ou à la mort. Le Ciel, si vaste, ne leur suffit même pas comme toit. Au contraire, sur ces apatrides, Il déverse parfois ses trombes d'eau. Un jour, à leur sujet, on lira des livres et écouterà des chants émouvants.

438. Peux-tu t'écarter de bien des ténèbres de l'Histoire pour aller vers des paroles qui, elles aussi appartenant à l'Histoire, te porteraient vers l'illusion de la perfection ? Va à certaines sources te désaltérer. Sans doute auras-tu encore soif, toujours soif, souffriras-tu encore et toujours de soif, de cette soif que rien n'étanchera. Mais va, va et écoute.

439. Une femme folle dans une rue de Lomé : « Monsieur, je vois en vous un écureuil blanc. » Par l'esprit, je saisis alors, voltigeant dans les branches d'un arbre, toute la splendeur de la déraison.

440. Si par une nuit d'hiver une voyageuse venait nue dans mes rêves, je recopierais sur ses seins une

phrase d'Italo Calvino : « Tu sais que le mieux qu'on puisse espérer, c'est d'éviter le pire. »

441. Le pangolin jamais ne se débarrassera de ses écailles pour arborer les beaux poils de la queue de l'écureuil, car elles constituent, en plus de sa longue langue collante, son piège pour se faire une provision conséquente de fourmis et de termites. L'écureuil est un poète parfois aérien, le pangolin est moins élégant mais d'une simple efficacité redoutable juste pour se nourrir. La vie cependant n'est pas plus clémentine envers les pragmatiques qu'elle ne le serait envers les esthètes. Elle est la vie.

442. Un homme à la jambe cassée, claudiquant seul vers les océanes profondeurs. Au loin je perçois l'odeur de son naufrage choisi.

443. Les toilettes bouchées se mettent au service de notre intime vérité qui, dans sa laideur incorrigible, s'offre la légèreté des anges pour flotter longuement à la surface de l'eau et rire de notre confusion.

444. La mort a quelque chose de très abstrait, même lorsque nous nous retrouvons si près de ce qu'elle a toujours de trop concret : le silence absolu

d'un ami, d'un proche, d'une vague connaissance, d'un humain dont on avait eu la chance ou le malheur d'écouter la voix.

445. Rongés de grandes douleurs, nous savons porter le masque du courage, de la dignité, que par moments les larmes discrètes trahissent.

446. Dans un train, je me suis retrouvé en face d'une femme d'un surpoids remarquable, qui, soudain, s'est mouchée pour ensuite consommer sa morve. Je pris alors brutalement conscience du goût salé du narcissisme.

447. Sony Labou Tansi, le grand écrivain congolais, le grand écrivain Sony Labou Tansi, avait utilisé le sexe comme un motif récurrent et entêtant pour dénoncer les dictatures tropicales, pour peindre la « mocherie ». Il en avait abusé à tel point qu'il en était mort.

448. Si le grand poète congolais Tchicaya U Tam'si avait pu nous écrire depuis sa tombe, il nous eût fourni un poème magnifique sur le voyage de vie à trépas dans les bras d'une divine créature. Hélas, décéder dans la jouissance est un privilège sans écho.

449. Lotte, la seconde épouse de l'écrivain juif autrichien Stefan Zweig, a accompagné ce dernier dans la mort par suicide. Était-elle devenue ainsi une héroïne de tragédie ? Peut-être qu'elle avait connu une terrible confusion des sentiments jusqu'à la dernière minute avant d'avaler la fiole de véronal. Mais, qui s'en soucie réellement ? Lotte n'avait de sens qu'en tant qu'épouse de Stefan Zweig, Lotte ne fut qu'une partie de la tragédie de Stefan Zweig, Zweig vaincu à distance par le nazisme.

450. On en vient à considérer comme courageux celui ou celle dont les propos amplifiés par les médias deviennent pensée. Or, la pensée, la vraie, ne peut recouper les convictions du grand nombre, elle déboussole la majorité, et pas seulement les petits esprits, car la pensée, la vraie, nous révèle ce que nous ne soupçonnions pas encore, ce à quoi nous n'aurions pu parvenir par nous-mêmes. Nous devons faire la différence entre la pensée, qui tend à la froide objectivité, et l'opinion, lieu de tous les jugements de valeurs, de la subjectivité.

451. Nous appelons « nos opinions », « notre liberté d'opinions », ce qui, en vérité, révèle notre porosité face aux idées reçues de notre temps, de notre société,

de notre milieu social, culturel. Il ne nous est pas toujours possible, en effet, de nous en soustraire pour avoir une opinion propre. Nous sommes en général juste libres de consommer les idées et les opinions comme nous consommons les images passagères.

452. La pensée et l'opinion libres sont d'autant plus rares que l'on a trop conscience de l'intérêt, dans tout ce qui est exprimé, du goût moutonnier du grand nombre. Le respect accordé au grand nombre, ce respect sacralisé dans les véritables démocraties, par exemple, est le meilleur terreau de la médiocrité.

453. Pour un auteur de fiction, qui a la possibilité de se cacher derrière ses personnages et éviter ainsi d'avoir à assumer la pauvreté de ses propres pensées dont il pollue ses intrigues, l'expression directe constitue une légère prise de risque. Je dis légère car il lui reste toujours une issue : affirmer qu'il n'est pas un philosophe mais un créateur, donc que ce qu'il présenterait comme idées relèverait plus du mot d'esprit. Or, même, et surtout, le mot d'esprit témoigne d'une finesse spirituelle.

454. Chaque fois que je consomme du pain, je pense à Van Gogh, mais je n'ai nul besoin d'aller à Arles pour admirer la beauté des champs de blé.

455. Il y a des milieux où l'on pense que la vie est impossible sans Mozart, où on prétend que lire *La Divine Comédie* de Dante est obligatoire, qu'aller au théâtre et à l'Opéra est indice de raffinement spirituel. Cela traduit simplement une vanité de classe.

456. L'universel porte la couleur, et dégage l'odeur, du vainqueur occidental. Demain, il aura probablement les yeux bridés des Chinois qui ne seront eux-mêmes qu'une variante exotique de l'Occident dominateur.

457. Combien de livres d'amis avons-nous réellement lus ? Nettement moins que nous ne le laissons croire. Mais bien de nos amis, qui nous abreuvent de compliments, n'ont jamais ouvert un seul de nos livres. Ne pas en avoir conscience nous rend poreux aux flatteries qui nous divertissent de l'essentiel.

458. Même lorsqu'on nous les offre, beaucoup de livres nous coûtent trop cher pour ce qu'ils renferment.

459. Les sages d'Afrique, les contes de grand-mère, les initiations, les peaux de bêtes et les masques portent en eux cette dimension universelle de l'humain, mais encore faut-il qu'ils aient de véritables voix, tant au niveau de la littérature, que de l'art, de la musique, du cinéma et de toutes les autres formes de spectacle. Sinon, ils n'inspirent que folklore !

460. La politique est un théâtre où se condensent la beauté et la cruauté de la condition humaine. On y naît rarement de façon spontanée, puisqu'il faut parfois des décennies pour parvenir à jouer des rôles de subalternes aux bouts des ficelles que manipule un chef d'orchestre, le président de la République ou le Premier ministre ou le chancelier, etc., lui-même, de nos jours, un gros pantin du SYSTÈME.

461. Nous avons applaudi les mensonges des puissants. Nous avons humilié les vérités des humbles. Mais nous nous plaignons de vivre sous le pied de ceux que nous avons nous-mêmes élevés au rang des dieux.

462. Liberté sexuelle ! Comme si cela avait un sens pour toutes les personnes dans l'abstinence forcée !

463. La solitude d'un artiste non reconnu maintenant malade, sans le sou et sans amis. C'est le moment idéal pour lui de s'en prendre à ses propres prétentions, au lieu d'en vouloir au monde entier qui jamais ne lui a commandé des œuvres.

464. En littérature, il y a des chefs-d'œuvre dont on se rend compte qu'ils ont été surfaits, mais je n'en citerai aucun avant d'avoir été capable d'en écrire moi-même un qui soit aussi dense.

465. Un croissant de lune ne se mange pas. Qui a faim ne peut être dans la contemplation.

466. On reconnaît les faibles et les vaincus au zèle qu'ils déploient pour prouver aux yeux du monde qu'eux aussi appartiennent à la race humaine. Certains Noirs en sont l'illustration parfaite avec le temps qu'ils consacrent à se chercher consolation dans les gloires du passé alors que le présent leur pisse dessus.

467. Le meilleur destin d'un arbre, ce n'est pas de vivre plus de mille ans, mais de servir à fabriquer un trône, ce qui le sortirait de son essence ordinaire

ou interchangeable pour l'installer au cœur des symboles immortels.

468. Tant de soins apportés à son corps, à son apparence, tant de dépenses pour conserver le corps à son avantage. On en vient presque à oublier que ce corps, notre trésor, sera le royaume de toutes nos douleurs, de toutes nos angoisses, surtout quand, avec l'âge, il entamera son destin de ruine.

469. Il semble que les insectes seront les protéines d'avenir. Les civilisés retourneront ainsi, avec la même vanité de précurseurs, aux habitudes alimentaires des sauvages qu'ils avaient déjà humanisés dans les larmes, les humiliations, les viols et le sang.

470. On peut penser sérieusement qu'un jour les poules auront des dents, mais il faut avoir perdu la raison pour souhaiter que les États ne soient plus ces monstres froids dont parle Nietzsche, « les plus froids des monstres froids ».

471. Chaque anniversaire, c'est le signe que notre route personnelle continue de se raccourcir, comme une corde qui, dès notre naissance, a pris feu et se consume à son rythme, qui nous est inconnu.

472. Sans une revanche, ou une vengeance, le vaincu sera toujours l'objet du mépris de son vainqueur.

473. Le pessimisme est en réalité l'expression inversée d'un excès d'optimisme. On ne le manifeste que parce qu'on vit avec l'illusion que de la part des humains, il y a la possibilité du meilleur.

474. Toute nation digne de ce nom devrait se soucier plus des symboles durables que de ses citoyens. Les humains passent, les symboles restent.

475. Le crocodile dort-il réellement ? Nous aurions tort de lui marcher dessus. Son appétit est probablement toujours en éveil. Il y a des nations-crocodiles. Même en dormant, elles mangent le monde.

476. Lorsque nous regardons une personne non vieille et n'ayant pas une infirmité notoire au pied, mais avec une canne ou un déambulateur, nous ne pensons pas forcément à l'essentiel : le mal qui la ronge et qui, au détour de la vie, nous attend peut-être nous aussi.

477. Il y a quelque chose de ridicule à se vanter d'être incorruptible alors que l'on n'a jamais mérité d'être acheté. Chacun a un prix. Encore faut-il que l'on présente un intérêt aux yeux d'un client solvable, de préférence capable de surenchérir. La véritable résistance se mesure à la puissance de la tentation, au nombre de bonnes raisons d'y céder.

478. L'espèce humaine doit sa survie moins à ses progrès divers qu'à l'ensemble des mensonges qui lui permettent de maintenir, dans tous les domaines, l'équilibre fragile des jours et des nuits.

479. Une femme est en train de tomber du haut de ses propres rêves. Tant mieux, car, dans le réalisme désabusé, elle trouvera enfin son bonheur.

480. Les lits, les chemins, les parcs, les voitures, les forêts, les montagnes, les couteaux, tous les lieux de pouvoir..., tant de témoins ou de complices muets de la folie humaine !

481. Le général de Gaulle avait raison de rappeler une évidence : « Nous sommes quand même

avant tout un peuple européen de race blanche, de culture grecque et latine et de religion chrétienne. » Moi je dis : Saint Augustin, le poids de sa vie et de ses pensées sur le christianisme, son influence sur le destin de l'Europe et, partant, sur celui de l'humanité tout entière. Mais qui se souvient encore que Saint Augustin était un Berbère, né dans ce qui s'appelle aujourd'hui Algérie ?

482. À Paris, les quais, les couloirs et l'intérieur des rames du métro, même aux heures nocturnes où il n'y a plus personne, sont habités par des envies de viols et de meurtres dont un très faible pourcentage se concrétise et témoigne de la bonne santé de la société.

483. Soupirs : le poids de la vie.

484. Sous ses masques les plus divers, la prostitution est une tentation permanente et touche infiniment plus de personnes qu'on ne le pense. Des plus hautes sphères jusqu'aux plus basses, nous sommes tellement esclaves de nos propres ambitions et appétits que nous pourrions mordre à n'importe quel appât.

485. Bien des humains accepteraient une pyramide dans leur orifice anal contre du pain rassis. Oui : la misère du monde est immense.

486. Il ne nous sert à rien de nous lamenter chaque fois qu'un requin, dans une île perdue, parvient, grâce à ses seuls efforts, à se nourrir d'un joyeux baigneur ou surfeur. La beauté des plages vient aussi de la menace des dents de la mer.

487. J'ai rencontré un spécialiste français des systèmes agraires africains qui connaissait très bien l'Afrique. Il ne savait cependant pas où se situait exactement mon pays le Togo. Je pense que sur un si vaste continent, son esprit s'était perdu dans quelques villes et villages.

488. Chez moi, dans mon petit village, pour expliquer le caractère naturel des inégalités parmi les hommes, on n'a pas besoin de discours, on regarde juste les doigts de sa propre main.

489. La modestie n'a de sens que si elle se rapporte à des gens qui n'ont aucune raison de la manifester. Chez tous les autres, c'est au mieux du réalisme, sinon, assez souvent, une prétention grossière.

490. Les ivrognes s'en vont à la mort gaîment, allégés de leur dignité.

491. L'envie, c'est la preuve que nous manquons d'originalité, puisque notre idéal de bonheur est celui d'un autre. Mais l'absence totale d'envie peut être aussi l'autre face de la résignation, c'est-à-dire une forme de mort intérieure.

492. L'été en France : le concert des cigales. Bientôt, ces insectes prendront le chemin de nos assiettes, et nous apprécierons leur silence dans notre sang.

493. Agneaux, veaux, poulets, cabris : délicieuse adolescence à notre palais et en toute légalité !

494. L'on voit de plus en plus de femmes qui, pour défendre des causes diverses, offrent leurs seins nus à l'univers. J'adhère à cet érotisme militant auquel je reproche juste son caractère d'orgie inachevée.

495. Tout puissant qu'il est, le roi ne fera chier personne à sa place, il doit se retrouver dans sa

solitude et affronter la puanteur secrète de son être. Il peut se consoler cependant d'une chose : sa merde est royale et il a le pouvoir de l'imposer, s'il le souhaitait, à son peuple qui devrait alors le remercier pour cette ambroisie.

496. Au bout, au bout de la vie, nous avons tout et rien à perdre : juste notre vie.

497. Des funérailles grandioses : vantardise à grands frais des vivants sur le dos d'un mort qui, heureusement, ne peut plus souffrir de cette indécence.

498. Ainsi va ce monde où des bulles de savon portent, voguant sur la mer, des caisses d'acier.

499. Le jour où le Vatican aura son pape noir, cet homme, dans la logique des choses, sera mis, jusqu'à sa mort, au service d'un Dieu et d'un prophète blancs. Il attirera davantage de Noirs dans la servitude volontaire.

500. Le barbier n'est pas si loin que ça de notre gorge. Il nous faut une confiance aveugle pour nous abandonner à lui.

501. Nous nous repentons souvent de nos péchés véniels pour mieux taire nos véritables crimes, comme ces gens qui vont à confesse jouer avec la feinte naïveté des prêtres, comme ces époux dont les demi-aveux servent à endormir les soupçons et la vigilance de l'épouse.

502. Que m'importe la véritable raison pour laquelle quelqu'un me hait ! Le plus important, c'est qu'il m'ait trouvé digne de sa haine.

503. L'estomac est la suprême divinité des humains, le véritable tyran de leur raison et de leur cœur.

504. Dans les parcs, dans les rues, sur les terrasses de café, sur les plages, par beau temps ! Que de corps dévoilés ! Tant de seins rieurs ! Tant de kilos de chair molle et de graisse ! Tant de tendresse et de gestes osés ! Tant d'allégresse ! Mais aussi tant de maladies connues ou œuvrant dans le secret !

505. À l'universel rendez-vous du donner et du recevoir, les faibles perdront tout et recevront des

coups. La permanence de l'ordre du monde est forcément à ce prix.

506. Au cours de la Seconde Guerre mondiale, Staline était dans le camp du bien contre le monstre que fut Hitler. Ah ! L'insoutenable laideur des victoires et des héros !

507. Dans le contexte d'une guerre, le vainqueur devrait s'humaniser un peu par une grande humilité, car il n'est en général qu'un criminel que l'Histoire a complaisamment placé, au moins provisoirement, au-dessus des lois qu'il a réécrites lui-même.

508. Dès l'annonce de la mort d'une personne célèbre, on assiste à une orgie de radotages élogieux même et surtout de la part de ses ennemis avérés. La preuve, s'il en était encore besoin, que l'hypocrisie est le meilleur acquis des civilisations humaines.

509. Tu ris de l'amputé des mains qui te menace d'une gifle ? Mais tes joues sont à la portée de l'Ombre. Celle-ci viendra et te giflera.

510. Beyrouth, cette ville aux blessures indis-crètes, est d'une beauté invisible. On a presque envie de la rhabiller pour tenter de l'aimer.

511. L'amour est un filet d'eau dans l'océan des désirs charnels. Mais c'est lui qui inspire tant de chansons et tant de poèmes qui élèvent les humains à la hauteur de leur prétention de créatures à l'image de Dieu.

512. En amour, l'on ne peut être infidèle qu'à soi-même, c'est-à-dire en trahissant ses propres principes.

513. Même les meilleurs flatteurs n'ont que la beauté des bulles : au moindre examen pour évaluer leur sincérité, ils éclatent.

514. Les belles vies que nous nous inventons constituent le meilleur lubrifiant à l'usage de la vie réelle qui nous possède à sa guise.

515. Si l'on nous purgeait de nos préjugés, nous deviendrions plus légers que le duvet de l'oisillon et

serions emportés par le simple gaz qui sort de notre propre corps, chargé de notre insoutenable odeur.

516. Beaucoup de personnes disent avoir fait d'énormes sacrifices sans que l'on sache réellement ce qu'elles ont bien pu sacrifier. Peut-être une part de leur vide ?

517. L'amoureux qui ne rêve qu'à son rendez-vous maugrée contre le ciel soudain chargé d'une menace de pluie, alors que le paysan, dont les cultures mouraient de soif, remercie ses dieux pour avoir écouté ses prières. Chaque individu est la juste mesure du monde.

518. Au réveil, des courbatures ! Ce n'est pas notre lit qui a vieilli, ni notre matelas qui a ramolli, c'est notre corps qui arrive presque à ses limites. Commençons à penser à notre dernier sommeil, celui sans fin dans le four, dans le caveau ou sur le paillason.

519. Il y a une indécence à plaindre le coupable d'un crime effroyable, mais on ne peut rester indifférent à la tragédie qu'il constitue pour lui-même à partir du moment où il bascule de l'ordinaire vers l'éclat assourdissant de son crime.

520. L'avocat qui défend avec brio l'auteur d'un crime suscitant beaucoup d'indignations et d'émotions finit par prendre lui-même le laid visage du criminel. À lui, on pourrait demander : « Et si c'était ta fille qu'il avait tuée ? » Et à lui on pourrait jeter la pierre, car, par son art à trouver des failles dans le système pour tenter de sauver celle ou celui qui a blessé, en un acte, notre commune humanité, il se range du côté du mal. Pourtant, un tel avocat mérite notre respect, notre admiration, voire notre compassion, car, en respectant juste le système judiciaire de notre société, par l'effort qu'il met à défendre un criminel, il entre forcément, en lui-même, dans une souffrance, lui qui doit faire taire en public son humanité pour jouer un rôle. Sa victoire, s'il en remportait une, quelque fanfaronnade qu'elle pût lui inspirer, est en réalité une incurable blessure dans son âme.

521. Tant de misères sur la terre qu'on peut dire que Mère Teresa, portée par le souffle de Dieu, a juste donné à boire un verre d'eau au sable du Sahara. Mais, c'est parce qu'il y a des femmes et des hommes qui consacrent leur vie à tenter d'étancher, par un verre d'eau, la soif des déserts que notre monde ne perd pas sa beauté poétique.

522. Le *Mahābhārata*, Le *Kāma-Sûtra* : quelques-uns des textes essentiels qui n'exigent de nous rien d'autre que notre aptitude à les lire pour qu'ils nous accompagnent partout en divins éclaireurs.

523. Confucius : « Celui dont le cœur est droit, et qui porte aux autres les mêmes sentiments qu'il a pour lui-même, ne s'écarte pas de la loi morale du devoir prescrite aux hommes par leur nature rationnelle ; il ne fait pas aux autres ce qu'il ne voudrait pas qu'on lui fasse à lui-même. » Jésus : « Aime ton prochain comme toi-même. » Kant : « Agis de façon à traiter l'humanité, aussi bien dans ta personne que dans la personne des autres, toujours en même temps comme une fin, et jamais simplement comme un moyen. » Émir Abd El Kader : « Tout être est mon être. » Senghor : « J'ai rêvé d'un monde de soleil dans la fraternité de mes frères aux yeux bleus. » Tant de paroles inutiles dont on peut faire sa lampe-torche au cœur des ténèbres victorieuses, pour aller, solitaire, vers sa propre nuit.

524. Les sacrifices consentis par les écrivains en général sont trop énormes au regard des livres qu'ils écrivent. Rien ne justifie d'aussi bruyantes solitudes pour tant de volumes ordinaires. Sauf peut-être à

dire simplement que l'écrivain est la bête de somme de ses propres prétentions, de sa propre vanité.

525. La médiocrité des autres n'excuse pas la mienne, la mienne ne justifie pas la leur. Et mises ensemble, la leur et la mienne ne débordent pas le cadre de la navrante banalité.

526. Le bernard-l'hermite est, si on le rapportait à l'écriture et à tout autre domaine de la création, le visage le plus honnête du plagiat : il vit officiellement sous la coquille des autres. Lorsqu'on l'en déloge, on découvre un être plutôt fragile, même dégoûtant, et l'on s'incline devant la nécessité qu'il a eue de se faire passer pour ce qu'il n'est pas et ne sera jamais : un être à coquille.

527. Si toutes les phrases insignifiantes désertaient les livres, il y aurait des millions de pages vierges dans les librairies. Et des phrases insignifiantes, il y en a même dans les chefs-d'œuvre. Elles sont surtout belles de ce qu'elles reflètent de nous : notre insignifiance.

528. Avec des idées plus insignifiantes que nous-mêmes, nous pourrions séduire plus de personnes

que si nous avions eu la capacité, par nos pensées, de déboussoler des certitudes. Mais des idées qui déboussolent ont en général besoin de temps pour rencontrer l'Histoire. C'est ainsi que, bien après sa mort, Jean-Jacques Rousseau éclaira les révolutionnaires français.

529. J'envie à la Corée du Nord l'ordre implacable qui y règne et la misère qui lui est consubstantielle. Un tel pays confère même au rêve le plus ordinaire la beauté vertigineuse d'une illusion.

530. Il y a un pays auquel je ne souhaite pas les malheurs de la démocratie : la Chine.

531. En règle générale, les pays ne se développent pas grâce à la démocratie, mais la démocratie est un système possible dans des pays qui ont déjà résolu l'essentiel et où on peut passer au divertissement généralisé.

532. L'outrance verbale est aussi efficace contre une dictature qu'un seau d'eau pour noyer un éléphant. Ceux qui pensent pouvoir, avec leur salive glaireuse, faire peur au feu déchaîné se brûlent en général les ailes. Et, même à une distance assez

réduite du lieu de leur calvaire, nul ne perçoit l'odeur de leurs chairs en train de se calciner.

533. La Turquie retrouve progressivement sa vérité : elle n'est pas une arrière-cour de l'Europe, mais le fantôme d'un grand empire, d'une des plus brillantes civilisations de l'humanité. Il est probable qu'elle subisse comme une brutale régression sur le plan des droits humains, mais, même à reculons, elle retrouvera son âge d'or. En attendant cet apogée nouveau, je vais relire *L'âge d'or n'est pas pour demain* du Ghanéen Ayi Kwei Armah.

534. L'Iran, l'Arabie Saoudite, l'Iraq, la Turquie, le Pakistan... : un jour, le soleil se lèvera de ce côté-là selon la simple dialectique de l'Histoire, avec le jeu des apogées et des décadences, mais ce sera juste comme une résurgence du passé glorieux de ces civilisations.

535. Dans *Le Pavillon d'or* de Mishima, je me livrerais bien à une débauche sexuelle avec quelques jeunes Japonaises de vertus maculées pour me laisser habiter par une fausse idée sur le Japon, ce pays de neige dont la beauté incite au suicide.

536. *Sur la route* de Jack Kerouac, je me suis beaucoup ennuyé. J'aurais dû avoir avec moi *Tristesse et beauté* de Kawabata pour un ravissement perpétuel.

537. L'un des crimes les plus effroyables que nous puissions commettre non seulement en toute impunité mais parfois sous les applaudissements et avec de sonnantes récompenses, c'est de redonner de l'espoir à des personnes qui l'ont déjà perdu. Ce faisant, nous les chassons, avec cynisme, de leur résignation sereine.

538. Que nous importe la tristesse du canari en cage ? Pourvu que son chant nous ravisse. Et que lui importe-t-il, au canari, que nous n'aimions pas son chant ? Il ne chante pas pour nous.

539. Il est des situations où toute lutte semble vaine, par exemple, quand des fourmis attaquent déjà une chenille. Ses contorsions constituent juste la danse de la mort. Mais, même dans de telles situations, la résignation est une forme de lâcheté, donc il faut toujours lutter.

540. Tant d'auteurs classiques, incontournables, que nous n'avons pas encore lus, voire que nous ne connaissons même pas de nom. Même l'omniscient supposé se perdrait dans ce trou béant au cœur de sa culture immense. Et cela devrait le rendre plutôt humble, voire heureux. Heureux, en effet, celui qui sait que toujours il apprendra. Heureux celui qui sait qu'il y a toujours à découvrir. Heureux, celui qui se rappelle que l'explorateur des océans ne peut en découvrir toutes les beautés, qu'il n'en touchera, de ses yeux, qu'une infime partie, mais que par son esprit, il s'en fera une idée exaltante de l'étendue et de la profondeur.

541. La première fois que j'avais vu à Besançon la statue de Victor Hugo réalisée par le Sénégalais Ousmane Sow, je m'étais dit que l'auteur des *Misérables* qui, le 18 mai 1879, déclarait au cœur d'un long discours inspiré : « Allez, Peuples (civilisés d'Europe) ! Emparez-vous de cette terre (africaine). Prenez-la. À qui ? À personne. Prenez cette terre à Dieu. Dieu donne la terre aux hommes, Dieu offre l'Afrique à l'Europe. Prenez-la. Où les rois apporteraient la guerre, apportez la concorde. Prenez-la, non pour le canon, mais pour la charrue ; non pour le sabre, mais pour le commerce ; non pour la bataille, mais pour l'industrie ; non pour la conquête, mais pour la fraternité », Victor Hugo donc venait de rencontrer cette Afrique. Le couronnement de la

fraternité à laquelle il rêvait, au bout de la mission africaine de l'Europe, c'est peut-être cette statue à son énième hommage, campée à Besançon sur la place de la paix, œuvre d'un Sénégalais.

542. Aux grands auteurs, l'élégance des grands préjugés ! Dans les grands classiques, on a la chance de lire parfois, confiés aux personnages ou directement exprimés par l'auteur, de risibles préjugés ennoblis par leur vernis de spiritualité et par leur élégance formelle. La littérature, même lorsque nous la prenons par ses cimes les plus élevées, conserve quelque chose de divinément humain qui nous rassure. Nous pouvons alors, en lecteurs ayant tous les droits, rire gentiment de Dostoïevski, par exemple, tout en restant conscient que l'essentiel du grand Russe se trouve ailleurs où peu, très peu d'écrivains pourraient aller le tutoyer. Ainsi, dans *Le Joueur*, un succulent portrait du Français, sous la plume du père des *Frères Karamazov* et de *L'Idiot*. Précisons que ce n'est pas Dostoïevski qui s'exprime, il s'agit d'un roman. « De Grillet est, comme tous les Français, gai, aimable quand il le faut ou quand cela rapporte, et terriblement ennuyeux quand la gaieté et l'amabilité ne sont pas nécessaires. Le Français est très rarement aimable par tempérament ; il ne l'est presque jamais que par calcul. S'il sent la nécessité d'être original, sa fantaisie est ridicule et affectée ; au naturel, c'est l'être le plus banal,

le plus mesquin, le plus ennuyeux du monde. Il faut être une jeune fille russe, je veux dire quelque chose de très neuf et de très naïf, pour s'éprendre d'un Français. Il n'y a pas d'esprit sérieux qui ne soit choqué par l'affreux chic de garnison qui fait le fond de ces manières convenues une fois pour toutes, par cette amabilité mondaine, par ce faux laisser-aller et cette insupportable gaieté. » C'est dit, c'est définitif, c'est du Dostoïevski, mais *Le Joueur*, c'est d'abord un roman...

543. Personne ne (re)lirait encore Dostoïevski si son œuvre n'avait été qu'un exercice de style. Nabokov, ce grand esthète, a beau exprimer du mépris à l'égard de l'auteur de *L'Idiot*, il ne nous détournera jamais de l'une des plus magnifiques cathédrales littéraires. Les grandes œuvres supportent toutes les insultes, qui ne font que les rendre encore plus majestueuses.

544. La vraie littérature maigrit, semble-t-il. Alors, consolons-nous au moins avec l'obésité des postures des écrivains. Ces parades qui comblent le vide ont leur beauté et nous disent, au moins autant que les grands textes, l'essentiel de la condition humaine.

545. Littérature et musique. La grande littérature est musique universelle, et la musique, la vraie, nous offre en peu de mots l'essentiel de ce que charrient les grands livres. Entre ces deux domaines, un fil : la poésie, ou le souffle poétique. Par-delà la subjectivité des goûts, ces détails-là font la différence, permettent parfois de mettre des hiérarchies au cœur de la pléthorique production littéraire depuis des millénaires.

546. Les livres, bons ou mauvais, meurent de n'être pas suffisamment achetés. Ils dépendent plus de leur destin de marchandise que de l'âme qu'y ont mise leurs auteurs. On peut toujours persister à croire que la musique d'un bon livre trouvera toujours quelqu'un, un lecteur perdu dans le firmament, à qui procurer cette intense jouissance proche de celle qui résulte du sexe dans l'harmonie intérieure. Mais la réalité est plus prosaïque : l'édition est une infatigable fabrique de morts-nés, et les livres, dans leur grande majorité, emportent leur musique sous le pli du silence que le marché leur inflige.

547. Tout écrivain est sous la menace, de son vivant mais encore plus après sa mort, d'une totale disparition. Ils sont nombreux, les écrivains de grande envergure ou ordinaires, déjà dissous dans le ventre de l'oubli. Leur nom et leurs livres se sont

effacés de la mémoire, ou, dans le meilleur des cas, n'y existent plus que comme des maisons inhabitées envahies de mauvaises herbes, effondrées par endroits. Mais, de même que parfois il peut prendre à certaines personnes l'envie de réhabiliter une maison abandonnée, de lui donner une nouvelle vie, de même y a-t-il des auteurs oubliés qui reviennent à nous grâce à quelques nostalgiques ou inconditionnels qui font tapage soudainement autour de leurs œuvres. Ils se redressent alors comme des fantômes pour, dans beaucoup de cas, disparaître à nouveau. Rarement, la postérité, qui les avait déjà vomis, les accepte. Mais ils ne manquent à personne et constituent comme un coup de marteau sur la tête fragile de nos solides illusions d'immortalité.

548. Il faudrait songer sérieusement à un panthéon pour les écrivains oubliés, cette majorité silencieuse dans les coulisses de la misère ou déjà réduite à des squelettes, voire à des cendres dans une urne abandonnée elle-même à sa solitude.

549. La littérature et l'argent. Généralement, le succès commercial d'un écrivain objectivement mineur suscite le rire, libère la vanité de moult prosateurs obscurs et ignorés. Mais on a tendance à oublier qu'il y a toujours eu des écrivains dont les œuvres mondialement connues et reconnues eurent

aussi l'argent pour moteur. Bien des auteurs, parmi ceux qui avaient porté l'art si haut, pensaient aussi au succès commercial de leurs livres, avaient des stratégies, voire des ficelles (l'histoire, le nombre de pages, etc.) pour le favoriser. Certains d'entre eux étaient, au-delà de leur capacité de travail et de leur talent, des machines à produire et à gagner du fric. Un exemple me vient à l'esprit : l'immense Britannique Anthony Trollope (Londres, 24 avril 1815 – Londres, 6 décembre 1882) auteur très prolifique dont beaucoup de titres sont considérés comme des chefs-d'œuvre. Un an après sa mort, son autobiographie parut. Dans ce texte, l'immense auteur décrivait, avec une impressionnante franchise, ses méthodes de travail, ses motivations principales, dont surtout l'argent, portait sur quelques-uns de ses propres textes un jugement sévère. Il donnait à comprendre qu'écrire c'est du travail, que cela exige des méthodes, une rigueur, des objectifs, pas toujours aussi nobles que l'Art l'eût voulu. Cette franchise déplut à ses admirateurs, dont le grand Henry James. Son autobiographie, l'exquise franchise dont l'auteur y faisait preuve, furent perçues comme une atteinte à l'idée de grand écrivain que l'on se faisait de lui. La vérité est simple : en littérature, comme dans tous les autres domaines de l'art, par-delà les contextes, les éléments aléatoires, etc., c'est une resucée que de dire que l'argent a toujours accompagné la naissance de certaines grandes œuvres, a été au cœur de la motivation de certains grands artistes.

550. Plus le temps passe, et plus je sens renaître en moi le petit garçon que je fus, celui qui n'a jamais quitté son petit village, ce petit garçon qui n'aura jamais à affronter la conscience aiguë de la fin, ce garçon qui jamais ne lira de Pavese le beau poème « La mort viendra et elle aura tes yeux ».

551. Mes amours latino-américaines. Je sais, je le sais, je sais que citer, énumérer, c'est oublier. Au-dessus de l'oubli, ils sont. Et ils sont. Cirilo Villaverde : *Cecilia Valdès ou la colline de l'ange* ; José Lezama Lima : *Paradiso*. Alejo Carpentier : *Le Partage des eaux*. Nicolas Guillén : *Sóngoro cosongo*. Guillermo Cabrera Infante : *Trois tristes tigres*. Reinaldo Arenas : *Encore une fois la mer*. Juan Rulfo : *Pedro Paramo*. Octavio Paz : *Le Labyrinthe de la solitude* suivi de *Critique de la pyramide*. Carlos Fuentes : *Terra Nostra*. Jorge Luis Borges : *Fictions*. Julio Cortázar : *Marelle*. Ernesto Sabato : *Héros et tombes*. Adolfo Bioy Casares : *L'Invention de Morel*. João Guimarães Rosa : *Diadorim*. Augusto Roa Bastos : *Moi, le Suprême*. Miguel Ángel Asturias : *Une certaine mulâtresse*. Manuel Zapata Olivella : *Changó, el gran putas*. Gabriel García Márquez : *L'Amour au temps du choléra*. Alvaro Mutis : *Les Tribulations de Maqroll le Gabier* (volume contenant les principaux

romans de l'auteur). Pablo Neruda : *Né pour naître*. Roberto Bolaño : 2666.

552. L'Amérique latine, qui a produit, en un temps record, tant de grands écrivains, ne devrait pas connaître, en matière de littérature, cent ans de solitude, car, de toute évidence, ce sous-continent est béni des dieux.

553. Mes amours africaines. Je sais, je le sais, je sais que citer, énumérer, c'est oublier. Au-dessus de l'oubli, ils sont. Avant les autres, Léopold Sédar Senghor (on connaît le poète, mais si peu ses essais, les cinq tomes de *Liberté*. *Liberté 1* : Négritude et humanisme. *Liberté 2* : Nation et voie africaine du socialisme. *Liberté 3* : Négritude et civilisation de l'Universel. *Liberté 4* : Socialisme et planification. *Liberté 5* : Le Dialogue des cultures. Après Senghor, ils sont. Kateb Yacine : *Nedjma*. Mohammed Dib : *Qui se souvient de la mer*. Rachid Boudjedra : *La Répudiation*. Mohamed Choukri : *Le Pain nu*. Albert Memmi : *Portrait du colonisé* précédé de *Portrait du colonisateur*. Albert Cossery : *Les Fainéants dans la vallée fertile*. Nuruddin Farah : *Territoires*. Wole Soyinka : *Le Lion et la perle*. Chinua Achebe : *Le monde s'effondre*. Ben Okri : *La Route de la faim*. Ayi Kwei Armah : *L'âge d'or n'est pas pour demain*. Ngugi wa Thiong'o : *Pétales de sang*. Moses Isegawa :

Chroniques abyssiniennes. Alan Paton : *Pleure ô pays bien-aimé.* Peter Abrahams : *Je ne suis pas un homme libre.* J. M. Coetzee : *Au cœur de ce pays.* André Brink : *Une saison blanche et sèche.* Mongo Béti : *Le Pauvre Christ de Bomba.* Ferdinand Oyono : *Le Vieux Nègre et la médaille.* Cheikh Hamidou Kane : *L'Aventure ambiguë.* Mariama Bâ : *Une si longue lettre.* Camara Laye : *Le Regard du roi.* Alioum Fantouré : *Le Cercle des Tropiques.* William Sassine : *Mémoire d'une peau.* Bernard Dadié : *Le Pagne noir.* Ahmadou Kourouma : *Monnè, outrages et défis.* Olympe Bhêly-Quenum : *Un piège sans fin.* Amadou Hampâté Bâ : *L'Étrange Destin de Wangrin.* Yambo Ouologuem : *Le Devoir de violence.* Ibrahima Ly : *Toiles d'araignées.* Sony Labou Tansi : *La Vie et demie.* Henri Lopes : *Le Pleurer-rire.* Pepetela : *L'Esprit des Eaux.* Mia Couto : *L'Accordeur de silences.*

554. Léopold Sédar Senghor, Léon-Gontran Damas, Aimé Césaire : sainte-trinité de la Négritude, vous qui nous portez si haut sur vos épaules, supportez aussi, comme les branches des arbres les fientes des oiseaux qu'elles hébergent, la bave de nombre d'entre nous.

555. Dans le cadre du cinquantenaire de la mort de Frantz Fanon, à Alger, quand j'avais relu son *Peau noire, masques blancs*, je m'étais rendu compte

que j'avais eu tendance à réduire ce livre puissant à son titre, au point d'oublier qu'en partie il est un éloge à la poésie d'Aimé Césaire.

556. *Cien años de soledad* (*Cent ans de solitude*) de Gabriel García Márquez est l'un des romans les plus connus des lettres latino-américaines, peut-être même le plus connu, parfois considéré comme le plus grand, le livre culte. Pour moi, il y a un autre roman qui vaut au moins *Cent ans de solitude*, c'est *Grande Sertão : Veredas* (*Diadorim* en français) du Brésilien João Guimarães Rosa. Cependant, entre un éléphant et un éléphant, la comparaison ne peut porter que sur quelques nuances qui ne changent pas la vérité fondamentale : deux géants.

557. Chaque fois que je pense à la hernie dans la littérature, me revient immédiatement en mémoire le vieux Hafez dans *Les Fainéants dans la vallée fertile*, roman d'Albert Cossery, l'écrivain égyptien de langue française, un roman publié en 1964. Je pense surtout à ce premier paragraphe du chapitre XIV : « Depuis un bon moment, le vieux Hafez, assis dans son lit, contemplait sa hernie d'un regard chargé d'étonnement et de crainte. À chaque réveil, le spectacle de son impotence l'emplissait de pensées désolantes. La chemise ramassée sur le ventre, il palpitait d'une main tremblante l'immonde

grosseur qui ne cessait de croître et de le narguer. C'était vraiment prodigieux la façon qu'elle avait de se dilater chaque jour davantage. Elle semblait se plaire à le torturer, en se manifestant à lui sous sa forme la plus extravagante. Le vieux Hafez ne voulait pas y croire ; cela dépassait les limites du réel, et même de l'odieux. Sans aucun doute, un être maléfique s'ingéniait à la gonfler de la sorte, dans l'intention de lui nuire. N'était-ce pas un stratagème imaginé par ses enfants pour lui faire rater son mariage ? Ils étaient capables des pires méfaits, ces enfants-là. » Et je pense à la hernie de Patricio Aragonés, sosie du dictateur Zacarias dans *L'Automne du patriarche* (1975) de Gabriel García Márquez, et je pense à la hernie du dictateur Martillimi Lopez dans *L'État honteux* (1981) de Sony Labou Tansi. Et je mesure comme la hernie du dictateur de Sony Labou Tansi fait écho avec la hernie du dictateur (ou de son sosie) de Gabriel García Márquez, et je me réjouis de ces beaux dialogues entre des écrivains, entre des livres, par-delà les océans, par-delà les langues.

558. La Martinique, une île si petite qu'elle peut tenir dans la paume de ma main. Mais, la Martinique : Aimé Césaire, Frantz Fanon et Édouard Glissant. Cette sainte-trinité force le respect.

559. Les Caraïbes, purgées de leurs habitants autochtones, purgées des Caraïbes, terres des violences inouïes, des dictatures les plus caricaturales comme celles de Trujillo en République dominicaine, mais, terres si fertiles en littérature que l'on y passerait cent ans sans connaître, dans ce domaine, la moindre solitude (rien qu'avec la Martinique et Cuba). Antigua avec Jamaica Kincaid : *Mr. Potter*. Haïti avec Jacques Roumain : *Gouverneur de la rosée* ; Jacques Stephen Alexis : *Compère Général Soleil* ; Émile Ollivier : *Mère Solitude* ; Marie Vieux-Chauvet : *Amour, Colère et Folie* ; Frankétienne : *L'Oiseau schizophone* (avant d'avoir découvert ce livre, j'étais convaincu qu'il n'y avait que des oiseaux schizophrènes). La Guadeloupe avec Guy Tyrolien : *Prière d'un petit enfant nègre* ; Maryse Condé : *Ségou* ; Simone Schwarz-Bart : *Pluie et vent sur Télumée Miracle*. Trinidad et Tobago avec Derek Walcott : *Au royaume du fruit étoile* ; Naipaul (ne lui dites pas que j'ai osé le considérer comme un Caribéen, lui enfant de cette île de la Caraïbe) : *L'Énigme de l'arrivée* (les deux auteurs cités pour Trinidad sont aussi les deux seuls Prix Nobel de littérature issus des Caraïbes).

560. Ces grands livres qui, au loin, me portent à partir de ma solitude choisie. Ces grands auteurs de tous les coins de la terre dont les livres répandent les parfums multiples de plusieurs siècles de littératures,

qui me sauvent parfois, ces auteurs, de la prison étouffante du réel prosaïque.

561. De tous les grands écrivains, j'ai une préférence pour Dostoïevski, mais ce grand Russe, lorsqu'il enrichit ses peintures de l'âme avec des réflexions religieuses, déploie tant de génie pour n'arriver qu'à l'envers de la vérité qu'il veut fixer. Ainsi, dans *Les Frères Karamazov*, lui a-t-il fallu plus de mille pages pour partir de l'idée que si Dieu n'existe pas, alors tout est permis, et aboutir, par la bouche d'Ivan Karamazov, à ce qui lui semble une certitude : Dieu existe, donc tout n'est pas permis. Il s'est donné tant de peine sur un faux chemin : Dieu. La vérité est ailleurs : chaque humain est responsable de l'humanité, donc il ne peut tout se permettre. Puisqu'il n'y a au-dessus de nous rien qui gouverne nos destins, nos responsabilités sur terre sont encore plus grandes. Ivan Karamazov aurait donc juste dû dire : « L'Homme ne peut et ne doit pas tout se permettre. »

562. Hier j'avais relu deux pages de *Heurts et malheurs du trou du cul* de Francisco de Quevedo pour mesurer la hauteur et la beauté des idées, de la poésie, que peut inspirer le bas du corps. Mais je ne perds pas de vue que de la part des scribouilleurs, le

bas du corps comme source d'inspiration n'aboutit qu'à l'exhibition de la peu noble matière.

563. Il y a beaucoup d'écrivains qui, au creux de n'importe quelle conversation, éprouvent la nécessité de se référer à des séquences de leurs propres livres, réduisant alors la complexité de l'existence et l'infinie densité du réel, à de fades illustrations, comme si quelqu'un avait la prétention de nous apprendre les mystères du ventre en nous vomissant dans la main.

564. La vanité de beaucoup d'écrivains constitue le masque qui dissimule mal leurs frustrations. Il faut le comprendre et éprouver pour eux, non du mépris, mais un peu de compassion.

565. Le grand écrivain péruvien Mario Vargas Llosa, le sixième prix Nobel de littérature d'Amérique latine (il l'obtint en 2010), Mario Vargas Llosa donc, en pleine gloire, s'était présenté, comme candidat libéral, aux élections présidentielles de son pays en 1990, il fut battu au second tour par un concurrent nettement moins connu, d'origine japonaise, Alberto Fujimori. La victoire lui aurait permis de comprendre qu'à la différence de la littérature, la politique est une chose sérieuse.

566. Le meilleur destin d'un créateur, c'est de devenir celui par qui une nation sans importance ou n'ayant même pas encore une existence officielle se met à exister dans la conscience universelle. Ainsi fut Mahmoud Darwich, le poète qui rendit éternelle l'impossible Palestine.

567. L'éditeur et l'auteur ne sont pas forcément des amis. Dans bien des cas, ce sont même des ennemis qui évitent la guerre ouverte, ou qui se la font à distance, l'apparente paix existant entre eux étant hérissée de couteaux d'acier. C'est normal : l'auteur frustré tient l'éditeur, ou l'éditrice, et les attaché(e)s de presse pour responsables du silence pesant sur ses livres, l'éditeur, ou l'éditrice, et ses attaché(e)s de presse sourient généreusement aux auteurs plébiscités par le marché, ou, s'il n'y en a pas dans leur maison, regardent au loin, avec envie et frustrations, la croupe des vaches à lait de leurs concurrents.

568. Tout créateur est à la fois une mouche et une abeille. En tant qu'abeille, il va aux fleurs, et en tant que mouche, il va à la merde. À lui ensuite, à force de travail, avec persévérance, telles les mouches et les abeilles, de se hisser, à partir de ces matériaux,

à la hauteur de l'universelle condition des vivants, de tous les vivants.

569. Combien de personnes savent ou se rappellent encore que Yahoo est un néologisme créé par Jonathan Swift, nom qu'il donna à un être répugnant dans son roman écrit en 1721, *Les Voyages de Gulliver*, le Yahoo, un être si répugnant, qu'il nous est facile de le reconnaître : l'être humain ? Combien de personnes le savent ou se le rappellent ? La grande littérature entre parfois dans le quotidien même des hommes et des femmes qui ne la fréquentent pas suffisamment, voire pas du tout, ou qui, chaque fois qu'ils tentent de l'aborder, bâillent de sommeil. Yahoo est devenu, à travers le monde, le compagnon quotidien de centaines de millions d'hommes et de femmes qui ne connaissent pas forcément, même de nom, Jonathan Swift. Quel hommage à cet écrivain qui, mieux que le diable en personne, savait manier l'humour noir !

570. Certains écrivains prétendent écrire pour le futur mais singent, dans le meilleur des cas, un passé qui rit d'eux car ils n'en sont pas dignes, ils n'ont pas l'envergure des références jalonnant ces temps évanouis auxquels ils rendent cependant un bel hommage.

571. Pour parvenir à l'unique destination de tous les écrivains, à l'universelle condition humaine, le local ni le dehors ne sont indispensables. Ce qu'il nous faut explorer est plus insaisissable, plus complexe, plus compliqué : le monde que nous portons en nous, donc notre propre intériorité.

572. Il n'y a point de grand livre qui soit réellement juste autobiographique, quand bien même son auteur affirme en être le sujet, car nul ne peut parler de soi sans être en train de parler de tous les autres. Il n'y a point de grand livre qui ne soit pas aussi autobiographique, quand bien même l'auteur affirme ne point parler de lui, car, il est impossible qu'un écrivain explore profondément un sujet, n'importe quel sujet, par exemple s'il prenait des pierres pour sujet, sans parler aussi de lui. En réalité, toute œuvre de création est autobiographique, car, pour l'essentiel, le créateur est à la fois lui et tout le monde.

573. D'une blessure, faire jaillir un espoir. Des ténèbres inquiétantes, faire jaillir une lueur. D'une maladie, faire ressortir la beauté de la vie. Un tableau juste sombre ou juste lumineux est incomplet, même si, dans le domaine de la création, rien n'est complet. Heureusement !

574. Écrire, c'est-à-dire se mesurer aux siècles penchés sur notre épaule, avec le risque d'entendre les rires moqueurs des morts immortels.

575. *Les Rêveries du promeneur solitaire* de Jean-Jacques Rousseau, livre qui me sort de ma solitude. *L'Aventure ambiguë* de Cheikh Hamidou Kane, livre qui me fait entendre psalmodier des versets de coran le petit garçon que je fus. *Nedjma* de Kateb Yacine, livre qui me rend amoureux d'une étoile. J'aimerais pouvoir écrire un livre qui séduisît une étoile et lui donnât envie de venir briller dans mon cœur même quand celui-ci aura cessé de battre à l'entrée de mon éternelle nuit.

576. « Sami Tchak, lequel de tes livres me conseillerais-tu ? » Je réponds à cette question : « Mon chef-d'œuvre, c'est-à-dire le livre que je n'aurai jamais le temps d'écrire, celui que je prie donc la terre entière d'attendre. »

577. Mon père me disait : « Porte le rêve si haut pour qu'aucune de tes réalisations ne soit plus belle que lui. Ainsi, vivre pour toi sera toujours un chemin, un regard vers l'avant. »

578. Tous ces livres qui, dans ma bibliothèque, ignorent comme je les aime ! Ou, peut-être, n'ont-ils pas besoin de se savoir aimés, ils se suffisent à eux-mêmes. Enfin, pour eux, je gravirais La montagne magique de Thomas Mann, et, une fois au sommet, même si une maladie là-bas m'empoignait, je pourrais crier que grâce aux livres je vole, m'envole, en étant solidement arrimé à ma condition de mortel insignifiant.

579. Nos choix de lecture témoignent de nos propres ambitions, même si tout cet effort ne se conclut pas forcément par l'élévation spirituelle souhaitée pour notre propre création.

580. Chaque fois que je relis *Une trop bruyante solitude*, une sublime image m'apparaît, qui me provoque une vive émotion : son auteur Bohumil Hrabal tombant de la fenêtre de sa chambre d'hôpital. Accident ou suicide ? Ce fut là la trop belle conclusion d'une vie.

581. Discuter de style et d'écriture, cela ennuie beaucoup d'écrivains. Ces questions-là ne sont pas de leur domaine.

582. Même à notre pire ennemi, nous n'offrions pas, alors qu'il affronte le désespoir sur un lit d'hôpital, *Les Pensées* de Marc Aurèle, bien que l'on pût espérer qu'une personne en train de quitter la vie éprouvât plutôt un soulagement à comprendre enfin que tout sur cette terre est vain.

583. Aux époques déjà lointaines où Montaigne pouvait écrire : « Je fais dire aux autres ce que je ne puis si bien dire tantôt par faiblesse de mon langage tantôt par faiblesse de mon sens. Je ne compte pas mes emprunts, je les pèse. Et si je les eusse voulu faire valoir par nombre, je m'en fusse chargé deux fois autant. Ils sont tous, ou fort peu s'en faut, de noms si fameux et anciens qu'ils me semblent se nommer assez sans moi. Aux raisons et inventions que je transplante en mon solage et confonds aux miennes, j'ai à escient omis parfois d'en marquer l'auteur, pour tenir en bride la témérité de ces sentences hâtives qui se jettent sur toute sorte d'écrits, notamment jeunes écrits d'hommes encore vivants, et en vulgaire, qui reçoit tout le monde à en parler et qui semble convaincre la conception et le dessein, vulgaire de même. Je veux qu'ils donnent une nasarde à Plutarque sur mon nez, et qu'ils s'échaudent à injurier Sénèque en moi », aux époques assez lointaines où Montaigne pouvait s'exprimer ainsi

sur ses emprunts, il y avait encore de l'originalité dans la pensée. Aujourd'hui que chacun s'échine à cacher ses influences pour échapper à l'accusation de plagiat, l'impression, en ouvrant beaucoup de textes, du déjà lu s'impose de plus en plus.

584. La solitude d'un artiste non reconnu et maintenant malade, sans le sou et sans amis. On peut le consoler en lui disant de mourir tranquille et de rejoindre la majorité, car, au Royaume des Morts, règnent les anonymes dont bien des artistes qui, comme lui, avaient eu de hautes prétentions. Génies incompris ou prétentieux qui se crurent des génies, ils habitent tous, sereinement, l'oubli définitif.

585. Le monde, le monde dans lequel je vis, ce monde qui fut, est et sera, dont j'ai conscience et qui n'a pas besoin de me savoir présent en lui, ce monde est une brindille du Grand Mystère qu'il nous est impossible de concevoir, d'explorer, mais sans lequel nous n'aurions eu aucun sens, ni comme individus, ni comme humanité.

586. Je me souviens : vacances passées dans mon petit village. Chaque fois que nous nous étions ainsi revus, nous nous étions, mon père et moi, à la fin de mes vacances, fait des adieux, car nous étions

conscients que la moindre seconde de notre vie suffisait pour héberger notre mort. Cette année-là, alors que je m'apprêtais à quitter le village, il me donna, mon père, comme un viatique, un conseil dont aujourd'hui encore je ris de l'absurdité : « Pris sur le même espace entre un lion sur le sol et un léopard dans l'arbre, tu te dis avec raison que ta mort est déjà avec toi, car tu ne peux courir plus vite qu'un lion alors qu'en grimpant en haut de l'arbre, tu irais droit au léopard. Aucun des deux félins ne dédaigne la chair humaine. Logiquement, courir ne te sauvera pas, grimper en haut de l'arbre ne te sauvera pas non plus. Pourtant, Aboubakar, tu devrais, dans cette situation où ta mort semble certaine, avoir une grande foi en la vie, donc te mettre à courir en sachant que tu ne peux courir plus vite que le lion, ou grimper en haut de l'arbre en sachant que le léopard t'y attend. Tu dois courir ou penser à l'arbre parce que, Aboubakar, dans la vie il y a des miracles. »

587. Ce malade à qui le médecin avait dit : « Vous avez tout au plus encore six mois à vivre, juste le temps de mettre de l'ordre dans vos affaires », cet homme fut, quinze ans après ce verdict médical, l'unique survivant du naufrage d'un ferry aux larges d'une île des Caraïbes.

588. Les miracles sont possibles, mais, cela ne devrait pas t'encourager à te baigner sans précaution dans un fleuve où vivent des crocodiles. Le miracle n'existe plus là où on le cherche.

589. Reste enfermé chez toi comme Oblomov, le malheur saura te retrouver dans ton lit ou dans ton hamac. Sois aussi sage que Confucius, la vie pourrait t'humilier. Le Mahatma Gandhi, l'apôtre de la non-violence, est mort dans la violence. Mais, n'oublie pas que vingt-sept ans de prison ont contribué à faire naître un grand homme : Nelson Mandela.

590. Dans les airs, sur les routes, sous la terre, sur l'eau, partout où me mène ma vie, de nuit et de jour, j'entends la voix de mon père, la voix de mon père qui me dit toujours la même chose : « Peux-tu assumer au grand jour toutes tes pensées, tous tes désirs, toutes tes intentions ? Peux-tu, en public, assumer tous tes actes, même ceux que tu as posés dans le strict secret ? Non, mon fils, car, dans ce que tu portes au plus profond de toi et par nombre de tes actes secrets, tu es indigne de toi-même. Telle est notre vérité : nous avons une part de nous dont nous ne sommes pas fiers, dont l'exposition au grand jour nous rendrait encore plus petits que nous ne le sommes. Avant de juger autrui, fais rapidement le bilan de tout ce que tu ne voudrais jamais que l'on

sût de toi. Alors, mon fils, alors seulement, tu mériteras d'être homme. »

591. La nuit commence à tomber. Comme un conteur, je vais ramasser mes mots, ce qu'il me reste à dire demain, pour aller mériter la nuit, la nuit provisoire qui porte dans ses profondeurs génitales l'énorme œuf d'où surgira un jour tout neuf pour tant déjà vieux de toute l'éternité.

592. Je marche seul vers ma nuit, et soudain, j'ai entendu une voix. Je l'ai reconnue, c'est celle de Zélié, morte si jeune, Zélié mon amour de village. Elle m'a dit, Zélié : « Aboubakar, tu ne peux avoir oublié cette danse, cette danse des jeunes filles huit jours après qu'elles avaient été préparées à leur future vie d'épouse, après qu'elles avaient connu l'épreuve du couteau aiguisé. J'entends leur chanson : Zélié lala yé, je l'entends : Zélié lala yé, Zélié lala yé, je vais passer chercher Zélié lala yééé, les filles. La jeunesse d'une fille ne fleurit pas deux ni trois fois. Une seule fois et elle meurt, la jeunesse d'une fille. Je sens la nostalgie, les filles, je sens la nostalgie. Tu te souviens de cette danse des excisées revenues de la rivière où elles avaient passé la journée à laver le linge de tout le village, à manger, à se baigner, aux frais du fiancé ? Elles sont presque nues, le corps blanc de talc. Les voilà qui, même devant le regard

de leur père, le regard de leur mère, se déhanchent, une chorégraphie maîtrisée, se déhanchent, tapent des mains et libèrent la langue. Elles avancent vers les spectateurs comme pour se donner, mais reculent comme pour éviter l'assaut. Elles se baissent et remuent d'elles ce qui affole même les vieux dont une jambe est déjà dans la tombe. Elles se relèvent et dansent, les cuisses légèrement ouvertes, les bras tendus vers un conquérant. Elles se donnent en sachant que personne n'oserait les prendre, du moins pas là, pas devant tout le monde. » Ma réponse : « Je ne peux oublier cette danse, Zélié. Quand tu avais subi cette épreuve, j'étais là. Et j'étais là aussi quand vous étiez revenues du fleuve, tes copines et toi, pour cette danse, j'étais là, et je te regardais, toi en particulier, je te regardais, lorsque tu penchais ton buste, que tu laissais à l'esprit la liberté d'aller et venir en toi, je te regarde encore dans ma tête, j'ai cet âge et toi le tien d'alors, toi soudain sortie de toi, de toute réserve... » « Aboubakar, dit Zélié, nous dansions ainsi tout en demeurant sages, et les adultes nous donnaient de l'argent. Comme tu es devenu un écrivain, réinvente nos vies. Sauve-nous de l'oubli. » « Zélié, dis-je, telle sera en effet ma mission : nous sauver de l'oubli. » « Je t'ai compris, m'a dit Zélié, je t'ai compris, Aboubakar. » Zélié a dansé puis a disparu. Je me suis retrouvé seul. De ma bibliothèque, un livre m'a souri, ce livre, le roman du Colombien Héctor Abad, ce livre : *El olvido que seremos* (*L'oubli que nous serons*).

593. Enfin seul, je me suis demandé : « Où va le monde ? » « Mais quel monde ? » m'a répondu une voix, qui a poursuivi : « Le monde tel que le conçoivent les humains ? Le monde qui fut, est et sera, même quand il n'y aura plus un seul humain sur la terre et nulle part ailleurs dans l'univers ? Où va le monde ? Mais le monde va là où il va. » Arriva mon père. « Demain dès l'aube, mon fils, me dit-il, n'oublie pas de rallumer le feu de notre forge. Dans ma demeure, le fer a froid. » Arriva ma mère. Elle me dit : « N'oublie pas de rallumer le feu dans la forge de ton père. Ici, sous la terre, j'ai froid. » Arriva mon petit frère Moutakilou, militaire déserteur mort brûlé dans l'incendie de son appartement à Niamey. Il me dit : « Grand frère, je suis désolé, je suis désolé, je n'ai pas fait exprès de mourir dans les flammes. Mais, grand frère, me manque le feu de notre forge. N'oublie pas de le rallumer pour me forger une nouvelle peau, car, toi seul sauras rhabiller mes os mis à nu, toi seul sauras me redonner l'élégance du beau jeune homme dont tu disais être fier. » Je pleure.

594. Petit frère Moutakilou, je rallumerai le feu pour toi, pas le feu qui t'a consumé dans ton appartement, mais le feu de notre forge, le feu de nos origines. Je me souviendrai toujours de tes derniers mots quand, au téléphone, je pus te parler quelques

heures avant ta mort. « Grand frère, je te demande pardon », m'avais-tu dit. Pardon ? Je me réjouissais simplement d'une chose, après ma discussion avec le médecin qui m'avait décrit l'état de ton visage, je me réjouissais d'une chose : ne pas rencontrer l'étranger que le feu avait créé en toi, l'étranger dont le médecin disait que le visage « fait peine à voir, parce qu'il est... ». Je me réjouissais de pouvoir conserver dans ma mémoire le bel homme que tu as été, donc celui qui, en moi, vivra jusqu'à ma mort. Quelques heures après ton « Je te demande pardon », lorsque le médecin m'avait encore téléphoné pour me dire : « Cette fois-ci, il s'est endormi pour toujours, et je suis heureux pour lui », j'avais pleuré, parce que tu étais mort, mais, dans mon cœur, une joie : parce que tu étais mort. Deux ans après la mort de notre père, loin de chez nous, tu étais mort loin de chez nous. Au village, où nous nous étions réunis, nous tes frères et tes sœurs, pour tes funérailles, nous avons fini par croire que tu avais choisi de suivre ton père, notre père, dont tu étais devenu le préféré depuis que moi, qui avais longtemps joui de ce statut, j'avais accédé au statut de « père », père de vous tous parce que votre aîné. Je ne sais si réellement tu avais suivi ton père, notre père, mais, en 2015, quand j'eus l'occasion de séjourner dans la ville de Niamey, je t'avais cherché sur le visage de n'importe quel humain, comme si le feu t'avait doté, avant de mettre fin à ton existence, du pouvoir d'habiter tout humain dans la capitale du Niger,

de te démultiplier en autant de vies humaines dans cette ville. En 2017, lorsque ta mère partait en pèlerinage à La Mecque, dans la ville où était mort son mari, l'homme dont elle fut la préférée, l'homme qui, mon père, notre père, à son sujet, au sujet de ta mère, m'avait confié un jour : « Elle est ma fierté », lorsque ta mère partait en pèlerinage à La Mecque, je lui avais dit : « Là-bas, où pour toi, mère, le Ciel sera plus proche de la Terre, là-bas, prie pour mon petit frère, prie pour que le feu qui l'a emporté jamais ne l'accompagne par-delà la vie, que l'Enfer, tel qu'il nous est décrit, ne soit pas de son destin. » Au retour de ta mère, après son pèlerinage (maintenant, elle est une Adjia, tu sais ?), lorsque nous nous étions retrouvés au village, nous tes frères et tes sœurs (une quinzaine), nous nous étions dit : « Il y a une ombre ici qui nous parle. » C'était la tienne, ton ombre à toi, chacun de nous te sentait, comme si nous avions oublié le feu, comme si nous avions oublié que nous aussi nous ne sommes que des hôtes de passage sur la terre. Pour toi, petit frère, je rallume le feu, pas celui de ton malheur, mais celui de notre forge. Viens. Reprends le marteau, Moutakilou.

595. Tu cours, petit frère, tu cours, et je te vois de dos. Tu cours, je te suis, et, soudain, tu t'es envolé, léger, me laissant sur la terre ferme au bord du fleuve Djoliba. Au Ciel qui t'a aspiré, je tends les

bras. Mais, ne vient vers moi que mon propre reflet dans l'eau. Te souviens-tu des paroles de notre père ? Il disait, notre père Salifou Metchéri Tcha-Koura, il disait, le boiteux : « Au bord de la rivière, celui qui se retrouve seul est seul, son reflet ne peut ni lui parler ni lui prendre la main. » Sans toi, je me sens seul avec mon reflet qui ne peut ni me parler ni me prendre la main.

596. Je vois des images. Boiteux, toi, père, poursuivi par le feu, mais tu ne peux courir, et tu dis au feu : « Nous avons toujours été amis dans la forge. » Mais ce feu-là n'est pas celui de ta forge, c'est le feu du déshonneur, qui arrive à grande allure vers toi, transporté par le vent, il veut consumer tes vêtements pour te mettre à nu en public. Tu lui dis : « Je ne t'ai jamais blessé, feu, donc ne me blesse pas. » Mais ce feu n'est pas le feu de la forge, c'est le feu du déshonneur, et toi, père, boiteux, tu ne peux courir, et il arrive, porté par le vent. Et tu dis : « Mon fils, si j'avais pu me hisser sur le haut rêve que j'avais laissé grandir en moi en comptant sur toi... » Et je compris que ta blessure était toujours là, intacte, née de mes choix à moi, moi ton fils dont tout le monde, au village, parlait, à qui tout le monde, au village, prédisait un grand destin, moi que, ton fils, tu voyais ministre, pour être, toi mon père, le boiteux père du ministre. Non, j'ai choisi le chemin qui ne mène à aucune fortune, à aucune

gloire, le chemin de l'écriture. Écrivain pour toi qui ne peux me lire, écrivain dans la pauvreté, au lieu de l'homme politique que j'aurais facilement pu devenir, écrivain. Écrivain si libre de ses choix, je le sais, mais, si j'avais été ministre, le feu qui vers toi a couru, qui a consumé ton honneur, ce feu, ce feu mauvais n'aurait jamais osé te viser. Sais-tu, père, que par mes mots si fragiles, je peux quand même l'éteindre, ce feu du déshonneur ? Je dis : « Arrête ta danse, feu ! »

597. Père, il y a eu ce jour où j'avais été comme porté au-dessus de moi-même par les autres, en une sorte d'hommage que je ne méritais pas, ils étaient nombreux, venus d'ailleurs, pour me ramener dans ce petit village, le nôtre, pour découvrir ce petit village, le mien, Kamonda-Bowounda. Et ce jour-là, pensant à toi, toutes les femmes, tous les hommes, tous les enfants de notre village, même celles et ceux qui vivaient au loin, avaient ri, dansé, pleuré, et tous auraient voulu que tu fusses là pour voir rejaillir le feu de ta forge en une cérémonie de réhabilitation que toi et moi devons à celui que tu n'as pas connu : Kangni Alem. Tu n'étais pas là, tu n'étais plus là, mais, ta mémoire avait, en ce jour du 1^{er} mars 2017, pleinement habité le village. J'avais eu l'impression d'avoir ramené chez nous ta dépouille que jamais je ne verrai. Je dis : Père, le mauvais feu s'est éteint, et ne danse plus que la flamme de ta forge.

598. Mon père m'a entendu et a surgi. Voici mon père, enveloppé de son linceul blanc, il marche, il boite toujours. Je le vois, il marche, il boite, mais, ses mouvements ne l'éloignent pas de moi. Je reste figé là et je le regarde. Il marche sans s'éloigner de moi, mais il ne se retourne pas vers moi. Il marche sans avancer, il marche sans bouger. Et j'ai entendu sa voix : « Mon fils, cours à travers le monde. La vie l'exige de toi. Mais, avance en revenant, c'est ce que tu fais déjà, c'est ce que tu m'assures que tu fais. Je te bénis donc. Quant à moi, je n'ai plus à courir, car les morts sont à la fois au passé et maîtres de tous les avenir. » Il a disparu, mon père.

599. J'ai entendu une voix : « Le temps ne passe pas, mais toi, Aboubakar, tu vas, toi, sans possibilité de détour, vers la Nuit. » Je me suis endormi. Il y a des lucioles, il y a des étoiles, il y a des vers luisants, il y a de l'or qui brille, et me voici enfourchant un cheval blanc, je m'en vais à la rencontre de la princesse Yennenga, je m'en vais à mon mariage avec la fille du Moro Naba, le cheval galope, s'envole. Mais, au cœur de mon doux rêve, une voix : « Ils m'ont humilié. » J'ai perçu ensuite des pleurs. « Père, est-ce toi qui pleures ? Mais, j'ai déjà éteint le feu du déshonneur, ne pleure donc plus, ne pleure plus,

dors ! » Mon père a cessé de pleurer. « Maintenant, dors, père. »

600. Mon père refuse de dormir, il a cessé de pleurer. « Je veux parler », me dit-il. « C'est à moi de parler maintenant. » Je lui laisse la parole, je laisse la parole à mon père : « Même quand on s'y croit déjà, il reste toujours un fleuve à vider avec le creux de la main. Même quand on s'y croit déjà, il reste toujours une montagne à déplacer avec un coup de pied. Même quand on s'y croit déjà, il reste toujours un océan à enfermer dans une bouteille. Le bout du chemin, puisqu'il y a toujours un bout, c'est seulement lorsqu'on aura giflé le vent. » Mon père s'est tu, il a disparu, mais j'entends encore sa voix, sa voix enracinée à laquelle j'ai donné des ailes, sa voix qui a donné des racines aux ailes de mes paroles. J'entends sa voix, comme une conclusion provisoire de notre dialogue...

Père, je n'ai pas oublié.

Mon père. Il y a une de ses douleurs que j'ai tues jusqu'à présent : le déshonneur qui s'était abattu sur lui en 2000, alors que je n'étais plus retourné au pays depuis huit ans et demi. J'avais entre-temps voyagé, découvert Cuba, le Mexique et Haïti, publié quatre essais (mon premier roman date de 1988). Ce temps, trop long, que j'avais mis entre mon pays et moi, entre mon village et moi (j'avais un fils, né le 2 juin 1987, qui vivait au Togo avec sa mère, que j'avais si peu vu), ce temps trop long avait laissé, à mon sujet, dans mon village, place à des légendes dont la plus cocasse tourna autour de mon statut d'opposant politique, opposant si remarqué que le général Eyadéma Gnassingbé m'aurait déclaré indésirable au Togo. Opposant politique actif, je ne le fus

pourtant jamais, et jamais personne ne m'avait fermé les portes de mon pays. Au contraire, originaire du « nord du Togo », selon une certaine division manipulée du pays, j'aurais pu faire facilement une carrière politique. Non, je passais ces années-là à me construire ma propre voie, et la découverte des auteurs latino-américains constitua pour moi une nouvelle école. Deux nouveaux amis aussi : Boniface Mongo-Mboussa et Landry Wilfrid Miampika, le premier ayant fait une partie de ses études littéraires en Union Soviétique, le second à Cuba. Je quittais, grâce à eux, le monde de la sociologie pour une plongée dans celui de la littérature. L'immense culture de Boniface Mongo-Mboussa fut pour moi une source d'inspiration. Grâce à cet homme, je devins un véritable lecteur.

Mais, au village, un drame allait se jouer. L'on avait déduit que je n'y remettrais plus jamais les pieds, du moins tant que le président Gnassingbé serait vivant. En 2000 (j'avais déjà signé un contrat pour la parution de mon roman *Place des Fêtes*), alors que je n'étais plus allé au Togo depuis janvier 1992, il y eut, dans mon village, une véritable « chasse aux sorcières », entamée par le chef lui-même à la suite du décès de l'un de ses fils. C'est ainsi que mon père fut tenu pour responsable de la maladie (le diabète) de l'un de ses propres neveux, culpabilité « attestée » par une ordalie qui consistait à enfoncer dans l'œil de l'accusé un cauri. Le cauri n'y entraît, selon les modalités de l'ordalie, que si

l'accusé était coupable. Dans l'œil de mon père le cauri s'était enfoncé, et mon père, devant la douleur, devait reconnaître sa culpabilité pour que le cauri, à la suite d'une gifle, ne retombât par terre (l'anthropologue Suzanne Lallemand avait analysé le phénomène de la sorcellerie et de l'ordalie au sein de ma société, la société Kotokoli, dans son livre *La Mangeuse d'âmes. Sorcellerie et famille en Afrique*). Avant que je ne fusse mis au courant de ce qui se passait au village, le « désensorceleur », l'auteur de l'ordalie, avait déjà procédé à la purification de mon père : le faire s'agenouiller, en caleçon, à un carrefour, faire couler sur sa tête rasée le sang d'un chiot noir égorgé au-dessus de lui (il avait déjà effectué un pèlerinage à La Mecque en 1996, donc était un El Hadj), le laver ensuite avant d'abattre tous ses arbres devant sa maison et autour de sa forge, demeures supposées de ses serpents invisibles.

Lui qui, dans la cour du chef du village, jouait le rôle de l'avocat de l'accusation, qui était redouté pour ses interrogatoires émaillés de dictons, de métaphores, de pièges, lui qui se montrait en général si impitoyable envers d'autres accusés, se retrouvait pris dans les méandres de la machine judiciaire briseuse de dignités. Il en fut brisé, bien qu'il eût continué à proclamer son innocence. Quand je me rendis enfin au village, je mesurai comme sa solitude était grande. Dans son salon, il lisait le coran, il ne faisait plus que ça. Et ce que bien de ses amis me dirent me restera toujours dans le ventre, dans ce lieu de

vérité : « Si tu n'avais pas abandonné ton père, si tu étais revenu au Togo pour être ministre, personne n'aurait osé le traiter comme on l'a traité. Certes, tu lui as payé un pèlerinage à La Mecque, mais cela ne suffit pas, il aurait fallu revenir au Togo pour occuper une place, toi que tout le monde voyait ministre, même plus que ministre. Tu es resté là-bas et voilà ce qui lui est arrivé à ton père, tu es resté là-bas au lieu de revenir ici. »

Les amis de mon père ne semblaient pas deviner ma colère contre ceux qui avaient humilié mon père, et ils pouvaient encore moins deviner ce qui m'avait retenu de provoquer un scandale au village : si, à la place de mon père, s'était retrouvé un autre homme, mon père l'aurait accablé comme il avait été accablé lui-même. Or, je n'avais pas les moyens de combattre les croyances qui constituaient l'ossature sociale de notre communauté, celles au nom desquelles mon père, au lieu de nier le fait de sorcellerie lui-même, se disait plutôt innocent. Je savais qu'il souffrait, il souffrait d'autant plus que la cérémonie de purification au carrefour avait été photographiée par quelques jeunes du village, qui avaient vendu de lui des photos comme preuve de son déshonneur, comme preuve de sa chute définitive, des jeunes qui, en me voyant, semblèrent confus, mais je ne leur en voulus pas, j'étais juste en colère contre la persistance de telles croyances dans mon village.

Mon père qui avait regretté d'être revenu vivant de son pèlerinage à La Mecque en 1996 ne parlait

plus que de ça après son humiliation : La Mecque, y mourir. C'est vrai que s'il y était mort en 1996, il n'aurait pas vécu son déshonneur. Enfin, il avait continué à forger, et chaque lundi, il se rendait dans la ville de Sokodé avec les produits de sa forge, et à côté de sa marchandise, il plaçait mes livres pour en parler à ses amis, dont la plupart, comme lui, ne savaient pas lire en français. Juste parler de son fils qu'il croyait que tout le monde connaissait. C'était ce qu'il lui restait : la célébrité du fils qui était passé à la télé togolaise pour présenter ses quatre derniers livres. J'étais retourné, à partir de 2000, plus régulièrement au village, au moins deux fois par an, pour voir mon père, avant de lui payer son second pèlerinage à La Mecque en 2003. Il me l'avait dit, sans le moindre détour : il aimerait mourir cette fois-ci là-bas et éviter à sa dépouille l'hypocrisie des mains des gens de notre village. « J'interdis que des funérailles me soient consacrées dans ce village », avait-il insisté. Ses vœux furent exaucés. C'était un homme que la mort, dans un endroit rêvé, avait sauvé de sa solitude. Et il devint, au village, Metchéri Salifou le béni, car c'est bénédiction pour un musulman que de mourir dans la ville sainte, à La Mecque, toutes les fautes effacées après le pèlerinage et l'entrée au paradis.

Bref, ce qu'il avait particulièrement réussi, mon père, c'était sa mort, cette mort qui aurait dû venir plus tôt, en 1996, au même endroit, au cours de la même période, lors du hadj à La Mecque.

Père, je n'ai pas oublié les deux autres humiliations que t'avait infligées ta deuxième épouse, elle aussi, comme ma mère, une divorcée qui avait déjà eu une fille avec son premier mari avant de devenir ta femme. Mon père et elle eurent d'abord deux enfants, une fille et un garçon, puis, vint un troisième enfant, un beau bébé, un beau garçon. Hélas, la mère déclara que cet enfant n'était pas de mon père, que le géniteur était son amant avec qui elle avait eu des rapports intimes dans son village natal où elle avait passé trois mois à s'occuper de sa mère malade. Sans divorcer, l'épouse de mon père quitta le foyer conjugal et partit s'installer dans le village de sa mère où vivait aussi son amant. Quand l'enfant censé être de cet amant eut deux ans et demi et qu'elle le sevrâ, elle revint chez mon père. Elle tomba enceinte quelques mois après. Naquit alors une fille. Mais, cette femme, qui avait fini par divorcer pour épouser son amant, attendit que sa fille eût seize ans pour déclarer qu'elle aussi était du sang dudit amant et non de celui de mon père. Par deux fois, elle avait humilié mon père en usant d'un pouvoir incontesté que notre société avait placé entre les mains des femmes, à partir de l'idée que seule la mère connaît le vrai géniteur de ses enfants. En effet, il est admis dans ma société que si, après ses règles, une femme avait des rapports avec deux hommes différents au moins et qu'une grossesse survenait dans ces conditions, l'auteur de

la grossesse était de façon incontestable le premier homme à l'avoir possédée, surtout si les liens intimes se produisaient au lendemain des menstrues, jour considéré comme le plus fécond du cycle. Donc, la femme, en attribuant l'enfant à celui des hommes qui fut le premier à la posséder après ses règles, à supposer qu'elle dît la vérité, respectait juste une croyance que démentiraient nos connaissances sur le cycle menstruel, la date d'ovulation, la durée de vie des spermatozoïdes...

Enfin, en usant de son pouvoir fondé sur une pure ignorance, la deuxième épouse de mon père avait pu retirer deux enfants à son mari, mon père, au profit de son amant, qu'elle avait fini par épouser. Peut-être s'était-elle vengée de mon père qui faisait venir à domicile des maîtresses auxquelles les épouses, conformément aux règles de notre société, devaient respect, au service desquelles les épouses se mettaient (il leur fallait ravalier leur jalousie). Peut-être s'était-elle vengée de celui qui, mon père, avait une trop visible préférence pour l'une de ses épouses, la quatrième dans l'ordre d'arrivée au sein de son foyer (l'islam interdit pourtant au mari polygame de préférer, même dans le secret de son cœur, l'une de ses épouses), une préférence qui le rendait si injuste envers les autres que son infirmité ne le retenait pas de battre (pour ne pas l'humilier, elles se laissaient battre – le déshonneur serait retombé sur elles-mêmes si elles avaient fait de lui l'homme, le mari, qui ne pouvait même pas battre ses épouses).

AINSI PARLAIT MON PÈRE

Père, voilà, je t'ai rappelé cet aspect de ta vie, cet autre aspect de tes blessures, mais, toi-même tu disais, tu me disais : « Souffrons des douleurs qui nous sont infligées, mais souffrons encore plus de celles que nous avons sciemment infligées aux autres. C'est pourquoi, au lieu de la rancune et du désir de vengeance, sachons demander pardon. » Père, dors, maintenant, dors.

Remerciements

En 2010, la Fondation des Treilles, connu, du vivant et après le mort de sa créatrice Anne Gruner Schlumberger, pour ses actions de mécénat en faveur de l'art (musique, peinture, écriture, photographie, etc.) et de la recherche, m'avait accueilli pour une résidence d'écriture de quatre mois. Son domaine se trouve dans le Var (son siège, à Paris). C'est là-bas que, dans des conditions confortables, en marge de la rédaction de mon roman autobiographique, pas encore publié, j'avais commencé à ressusciter la parole de mon père. À la Fondation des Treilles, dont je suis devenu membre du comité de lecture, depuis 2011, pour les nouvelles acquisitions de la bibliothèque, j'exprime donc ici toute ma reconnaissance. À la bibliothécaire Valérie Dubec-Monoyez, qui m'envoie régulièrement des articles sur l'histoire ou les littératures africaines et latino-américaines, je dis merci.

Table des matières

Je suis leur fils.....	7
Leçons de la forge (la voix de mon père)	27
Sur les flots du vaste monde (ma voix)	99
Père, je n'ai pas oublié.....	261

CET OUVRAGE A ÉTÉ COMPOSÉ PAR NORD COMPO
POUR LE COMPTE DES ÉDITIONS J.-C. LATTÈS
ET ACHEVÉ D'IMPRIMER PAR
GRAFICA VENETA
EN FÉVRIER 2018

Dépôt légal : mars 2018
Imprimé en Italie